Fr.
962.04
Noe | Men
32154

00032154

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

MÉMOIRES

RELATIFS

A L'EXPÉDITION ANGLAISE

DE L'INDE EN ÉGYPTE.

MÉMOIRES

RELATIFS

A L'EXPÉDITION ANGLAISE

PARTIE DU BENGALE EN 1800
POUR ALLER COMBATTRE EN ÉGYPTE L'ARMÉE D'ORIENT;

PAR M. LE COMTE DE NOÉ,

PAIR DE FRANCE.

AVEC DIX-NEUF LITHOGRAPHIES COLORIÉES
ET DEUX CARTES.

Fas vidisse fuit, fas sit mihi visa referre.
OVID.

32154

IMPRIMÉ,
PAR AUTORISATION DU ROI,
A L'IMPRIMERIE ROYALE.

1826.

Fr 762.04
Noo/Mom,
32154

00032154

AVANT-PROPOS.

Tout ce qui se rattache aux événemens extraordinaires dont l'Égypte a été le théâtre dans les dernières années du siècle passé a droit sans doute d'intéresser le public : cette considération explique la publication de cet ouvrage, mais suffira-t-elle pour en faire excuser le retard ? L'auteur le desire plus qu'il ne l'espère. Néanmoins, comme il ne vient point, après beaucoup d'autres, décrire des faits généralement connus, que la relation qu'il donne de l'expédition anglo-indienne destinée à coopérer en Égypte avec celle qui sortit des ports d'Angleterre sous les ordres de sir Ralph Abercromby n'a trouvé jusqu'ici d'autre

plume que la sienne, et que cette expédition, dont il trace l'itinéraire, n'a point été sans importance, bien qu'elle soit demeurée par le fait étrangère à la lutte engagée en Orient, l'auteur se flatte de quelque indulgence, et la réclame, au besoin, de ses lecteurs.

Une résidence prolongée dans l'Inde l'ayant mis à portée de recueillir sur le gouvernement de cette vaste péninsule, et sur l'effectif des forces que la compagnie anglaise y entretient, des notes intéressantes, il a pensé qu'on lui sauroit gré de les donner ici; il espère qu'il en sera de même des particularités relatives à l'île de Ceylan, où l'expédition, dont il faisoit partie, mouilla dans sa route et où elle séjourna quelque temps.

Témoin oculaire des événemens qu'il raconte, si son récit est privé d'autres

mérites, il aura du moins celui de l'exactitude : le rédacteur de mémoires a cet avantage sur l'historien, qu'il n'écrit rien qu'il n'ait vu lui-même, et qu'il peut toujours dire, *j'étois là.*

Lith. de Langlumé

EXPEDITION

ANGLAISE

DE L'INDE EN ÉGYPTE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de l'auteur pour l'Inde. — Il s'embarque sur le vaisseau de la compagnie *le Cuffnells*. — Rencontre d'une escadre française. — *Le Cuffnells* touche en entrant dans le Tage. — Arrivée dans l'Inde.

A L'ÉPOQUE où le Directoire, héritier débile du pouvoir de la Convention, tenoit encore en main le timon des affaires, j'étois depuis quelques années en Angleterre où j'avois suivi mon père dans l'émigration. Ma situation y étoit précaire : jeune, mais sans fortune, je n'envisageois l'avenir qu'avec inquiétude; mes réflexions me reportoient sans cesse sur moi-même, sur la nécessité où je me trouvois de me faire un sort. Mais si, d'un côté, rien n'indiquoit encore le terme des troubles intérieurs de la France, si

des lois rigoureuses m'en fermoient pour long-temps l'entrée; de l'autre, je ne voyois guère autour de moi, dans la vieille Angleterre, la possibilité d'un prompt avancement. Dans cette position doublement restreinte, je portai mes regards sur l'Inde, et je résolus de tenter la fortune, en allant chercher dans ces contrées lointaines le dédommagement des pertes que j'avois essuyées en Europe. Les circonstances vinrent favoriser mes projets.

Depuis long-temps habituée aux entreprises extraordinaires par une suite continuelle de périls et de succès, l'armée française venoit d'opérer une descente en Égypte; le commerce anglais étoit consterné et le gouvernement dans de vives alarmes. La France eût trouvé dans la possession de l'Égypte une juste compensation de la perte de ses colonies; la culture du pays eût fait obtenir à de meilleures conditions toutes les productions des Indes-Occidentales : telles étoient les causes qui avoient fait méditer et entreprendre l'occupation, et le résultat pouvoit répondre aux espérances de la France, si la possession de l'Égypte ne lui étoit pas disputée ; aussi le gouvernement anglais ne négligea-t-il aucun moyen de contrarier cette exp...

dition. On s'occupa de recruter l'armée, et il fut résolu que l'on opposeroit toutes les ressources possibles à des forces qui se jouoient de tous les obstacles, qui venoient de triompher des armées de l'Autriche et de dicter le traité de Campo-Formio.

Je jugeai le moment favorable pour mettre mon dessein à exécution; je demandai à passer dans l'Inde: ma demande fut accueillie, et j'obtins une lieutenance dans le dixième régiment de ligne, tout récemment commandé pour aller combattre Tippoo-Saïb.

Le régiment s'embarqua dans l'île de Wight sur le vaisseau de la compagnie *le Cuffnells.*

Je joignis ce corps le 1.er septembre 1798, et le 4 nous fîmes voile pour notre destination avec ordre de toucher à Lisbonne et d'y prendre un autre régiment de ligne anglais: nous avions avec nous, indépendamment d'une expédition destinée pour Minorque, un convoi nombreux, composé de bâtimens de transports chargés de troupes pour le Portugal et pour diverses stations de la Méditerranée. Une foule de navires marchands profitèrent de cette circonstance, et se placèrent sous notre protection, de sorte que la flotte étoit forte de plus de trois cents voiles,

qui portoient des sommes considérables; des munitions de toute espèce étoient en outre embarquées à bord.

Il ventoit frais; nous cheminions avec rapidité, et déjà nous découvrions la tour d'Ouessant, lorsque nous aperçûmes une frégate sous toutes voiles et couvertes de signaux : c'étoit une frégate anglaise qui nous annonçoit que l'escadre française avoit appareillé, et tenoit la mer; nous obtînmes d'elle tous les renseignemens qui nous étoient utiles, et prîmes nos précautions pour tâcher d'éviter l'ennemi. Le commandant du convoi, le capitaine Reynolds, de la frégate *la Pomone*, donna ses ordres aux différens capitaines de sa flotte, et spécialement à ceux des gros navires de transport de la compagnie des Indes. Il leur étoit enjoint, dans le cas d'une rencontre hostile, de se déguiser en vaisseaux de guerre, d'en porter le pavillon et la flamme. Ils devoient à l'apparition de la flotte française se former en ligne avec *l'Argo*, de 44 canons, bâtiment à deux ponts, et la frégate *la Pomone*, portant aussi du 44.

Quelques soins que nous eussions pris pour échapper au danger de cette rencontre, elle eut cependant lieu : peu de jours après, dans le

golfe de Gascogne, la flotte française se montra, elle se composoit du *Hoche*, de 80 canons, et de huit frégates de différente force; c'étoit plus qu'il n'en falloit pour nous enlever tous, si elle avoit eu le secret de notre foiblesse.

Les ordres, donnés avec une admirable précision, furent exécutés avec promptitude. Nous nous formâmes en ordre de bataille; le convoi devoit filer escorté de deux bâtimens; l'un danois et l'autre américain, qui se déguisèrent également en vaisseaux de guerre avec défense d'arborer leur pavillon.

Nous avions neuf vaisseaux en ligne, dont sept bâtimens marchands, mais armés, et une corvette, *le Cormorant,* de 18 canons. Nous restâmes en présence et occupés à manœuvrer depuis six heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi. Enfin, à deux heures, la flotte française s'éloigna. Tout avoit été essayé par elle pour se glisser entre nous et notre convoi; mais nous avions empêché cette manœuvre. Dans la position où nous nous trouvions notre salut dépendoit du soin avec lequel nous parviendrions à masquer notre foiblesse; aussi nos évolutions furent-elles rapides, et exécutées avec précision: l'escadre française, d'ailleurs, étant,

comme nous l'apprîmes plus tard, destinée à débarquer des troupes en Irlande, le retard qu'elle eût mis dans sa marche en nous attaquant pouvoit contrarier l'ensemble des opérations combinées. Le commandant ne voulut pas sans doute confier au hasard le succès de sa mission. Entraînée par un destin contraire, l'escadre française poursuit sa route, et bientôt elle rencontre celle de sir John Waren sur les côtes d'Irlande. Un combat long et meurtrier s'engage; la flotte républicaine succombe, aucun vaisseau n'échappe; et dès-lors l'expédition d'Irlande, manquée, ne fut plus qu'une tentative malheureuse, qu'un coup de main mal-adroitement combiné. L'escadre française en ne nous attaquant pas commit une faute irréparable; car elle eût infailliblement enlevé le convoi, saisi les fonds dont nous étions porteurs, et fait manquer à la fois deux expéditions par la prise des quatre régimens que nous avions à bord : les résultats eussent été incalculables. Ses ordres, il faut le croire, étant positifs, elle dut s'y conformer, et nous échappâmes ainsi, par une sorte de miracle, à un danger imminent.

Quand on vient à réfléchir aux chances qu'eût peut-être amenées l'événement contraire, on ne peut s'empêcher d'admirer cette Provi-

dence qui suspend les destinées des empires, les règle en maîtresse absolue, et se joue de toute la prudence humaine en faisant dépendre leur sort de sa seule volonté.

Nous avions remis à la voile, nous étions dans les eaux de Lisbonne et gagnions le Tage, lorsque nous touchâmes sur la barre qui en obstrue l'entrée. La secousse fut violente. Nous fûmes pendant quelque temps dans une vive inquiétude. Cependant, comme le bâtiment, après avoir touché, avoit franchi la barre et étoit entré dans le fleuve sans que nous aperçussions aucune voie d'eau, nous crûmes que les membrures avoient résisté au choc, et nous ne nous en occupâmes plus. Nous reçûmes le cinquante-unième régiment à bord, et remîmes en mer. Après une traversée de deux mois nous prîmes terre au cap de Bonne-Espérance, où nous fîmes un séjour d'environ six semaines. A peine avions-nous de nouveau gagné le large qu'une violente tempête nous assaillit (1); comme

(1) Pendant ce coup de vent, qui dura près de quarante-huit heures, le bâtiment *le Cuffnells* fut jeté, par une énorme lame, sur le côté. C'étoit vers minuit. Une partie de la cargaison, consistant en petits tonneaux de rouge, de plomb et de saumons de ce métal, que l'on

nous ne faisions d'eau nulle part, nous ne tinmes aucun compte des avaries que nous avions éprouvées. Ce ne fut que lorsque la tempête eut cessé, et que nous eûmes atteint les parages au sud du Cap, par les 42° de latitude, que la voie d'eau se déclara; nous faisions vingt-quatre pouces d'eau par heure : heureusement nous ne nous doutâmes pas alors de la situation critique où nous étions; on ne reconnut l'imminence du péril auquel nous avions miraculeusement échappé, qu'à l'arrivée du vaisseau à Bombay. *Le Cuffnells,* en effet, avoit été percé lors de son entrée dans le Tage; mais la pointe de la

---

avoit placés dans l'entrepont pour lester le navire et le faire mieux marcher, fut, par cet accident, jetée sous le vent, et mit le vaisseau dans le plus grand danger. Nous fûmes près de vingt secondes dans cette position critique, et en proie aux plus vives alarmes; enfin une autre lame releva heureusement le bâtiment. Il seroit difficile de décrire la scène de trouble et de désordre dont nous fûmes les témoins. Les petits tonneaux et les saumons de métal rouloient d'un côté à l'autre en s'entrechoquant. Un enfant à la mamelle fut jeté du hamac de sa mère au milieu d'eux. Que la Providence est bonne! cet enfant, qu'elle protégea visiblement, fut sauvé comme par miracle. Les parens éperdus le cherchoient avec une inquiétude extrême; on le trouva, environ une demi-heure après sa chute, endormi du plus profond sommeil, entouré

roche étant restée dans le trou qu'elle avoit fait, le charbon de terre, au milieu duquel elle s'étoit fait jour, avoit, à l'aide de quelques barils de goudron liquéfiés par la chaleur du tropique, formé sur les bords une espèce de mastic, qui contint le fragment, en même temps qu'il arrêta l'eau. Le navire une fois entré dans le bassin où il devoit être réparé, le morceau de roche n'étant plus soutenu par l'eau tomba, et l'on vit alors que les bois d'alentour étoient tout-à-fait pourris; s'il fût tombé dans la traversée, rien n'auroit pu nous sauver (1). C'est sur un aussi frêle bâtiment que nous avions franchi de vastes mers, et que

---

d'une barricade qu'avoient formée autour de lui les saumons et les tonneaux. L'on ne peut se faire une idée de la joie et de la surprise des parens en retrouvant leur enfant sain et sauf.

(1) L'on ne sera pas fâché, peut-être, de trouver ici le récit d'un événement semblable arrivé au capitaine Cook. Ce célèbre marin avait touché dans la baie de la Trinité à l'embouchure de la rivière Endeavour. Nous le laisserons raconter lui-même les détails.

« Le 22, à deux heures du matin, le jusant de la marée » étant fini, nous fûmes en état d'examiner la voie d'eau, » qui se trouva au premier bordage de flottaison, un peu » au-devant des cadences de l'avant de tribord. Dans cet » endroit, les rochers avoient fait une ouverture à travers » quatre bordages, et même dans les couples; trois autres

nous avions reposé plus de quatre mois sans inquiétude!

Arrivés enfin dans l'Inde, nous pensions gagner le Mysore pour y combattre Tippoo, mais il venoit de perdre le trône et la vie. L'Angleterre régnoit en souveraine dans l'Hindoustan; il ne lui restoit plus d'ennemis à com-

---

» bordages étoient fort endommagés, et ces brêches for-
» moient un coup-d'œil très-extraordinaire : on ne voyoit
» pas un seul éclat de bois, mais le tout étoit aussi uni que
» s'il eût été coupé avec un instrument. Heureusement
» les couples étoient très-bien joints dans cette partie du
» vaisseau, sans cela il eût été absolument impossible de
» le sauver. Sa conservation dépendit d'une autre cir-
» constance encore plus remarquable : l'un des trous étoit
» assez large pour nous couler à fond, quand même nous
» eussions fait aller continuellement huit pompes au lieu
» de quatre; mais, par bonheur, il se trouva en grande
» partie bouché par un morceau de roche qui, après avoir
» fait l'ouverture, y étoit resté engagé; de sorte que la
» seule eau qui passoit entre la pierre et le bois avoit d'a-
» bord gagné sur nos pompes, d'où l'on put juger de ce
» qui seroit arrivé si la brêche n'avoit été remplie par rien.
» Nous reconnûmes aussi que plusieurs morceaux de la
» bonnette lardée s'étoient fait un passage entre les cou-
» ples, et avoient presque entièrement arrêté la partie de
» la voie d'eau que la pierre avoit laissée ouverte; en l'exa-
» minant plus attentivement, nous vîmes, qu'outre la voie
» d'eau, la cale avoit été fort endommagée, et qu'une
» grande partie du doublage s'étoit détachée dessous l'é-

battre, et nous n'eûmes à supporter que les chaleurs du climat qui nous tourmentoient beaucoup : c'étoit en effet alors la saison de l'année où les vents brûlans de terre se font le plus cruellement sentir.

» paule du bâbord. Il manquoit aussi un morceau considérable de la fausse quille, et effectivement, nous avions vu flotter ces débris autour de nous, tandis que le vaisseau battoit contre les rochers; le reste étoit aussi très-délabré. Le brion et la quille avoient d'ailleurs été endommagés, mais non pas assez pour causer un danger bien imminent. Nous ne pouvions pas encore connoître exactement quels dommages le bâtiment avoit reçus à l'arrière, mais nous avions lieu de croire qu'ils n'étoient pas grands, puisqu'il entroit peu d'eau dans la cale lorsque la marée basse se trouvoit au-dessous de la voie d'eau qu'on vient de décrire. Les charpentiers se mirent à l'ouvrage à neuf heures du matin, pendant que les forgerons travaillèrent à faire des chevilles et des clous. » (*Premier Voyage*, tom. IV. chap. 3.)

CHAPITRE II.

De l'Inde. — Coup-d'œil général sur ce pays. — Description géographique actuelle de l'Hindoustan.—Accroissemens de la puissance anglaise. — Des causes qui ont amené les événemens de la guerre avec Tippoo-Saïb. — Compagnie des Indes. — Affaires intérieures de son gouvernement. — Des forces militaires de l'Inde. — Composition de l'armée. — Détails sur les Cipayes.

TOUTES les particularités relatives à l'Inde et à son histoire ont toujours eu le droit de piquer la curiosité. C'est ce motif d'intérêt, que des circonstances du moment augmentent encore, qui m'engage à donner une esquisse rapide de ce pays, qui de tout temps a fixé l'attention publique et occupé les pinceaux de l'histoire. Ce qu'on a sur-tout remarqué dans l'Inde, c'est la fixité de ses institutions. Dans leur succession rapide les siècles ont amené sur le globe une multitude de changemens; mais les mœurs des Indiens ont traversé les âges sans s'altérer, comme le sang des castes sans se mêler.

Les Indes ont toujours été soumises : toute force armée qui a voulu s'emparer de ces contrées en est venu facilement à bout, mais le pouvoir

politique n'a jamais pu rien gagner sur la civilisation et les habitudes des habitans. L'union intime des usages avec les cérémonies du culte a été une barrière opposée aux mutations politiques ; la croyance de Brahma a triomphé des fureurs et de la cruauté du mahométisme, comme elle a résisté plus tard à l'influence de la religion de Jésus-Christ.

On trouve dans les historiens de l'antiquité le portrait des Indiens; les mêmes traits distinguent encore aujourd'hui ce peuple célèbre. Aux temps d'Hérodote et d'Arrien, les Indiens se nourrissoient de végétaux, se partageoient en sectes, en castes ou classes distinguées par les professions qui se perpétuoient dans les familles. Toutes ces choses sont encore les mêmes qu'aux temps les plus reculés. Le mariage se contracte au même âge et d'après les mêmes rits; le costume, les mœurs, les usages locaux, les divers priviléges réservés aux castes nobles, tout se retrouve. Ainsi, tandis que tout se meut, s'agite dans notre Europe; tandis que ce mouvement est appelé civilisation, tout est calme, tout est repos dans l'Inde, et ce repos est appelé du bonheur.

Il n'y a encóre qu'un demi siècle, plusieurs puis-

sances se partageoient cet immense territoire; aujourd'hui l'Angleterre seule y domine. L'Inde, proprement dite, ne comprend que la partie qui a pour limites la Nerbuddah et les frontières du Bengale et du Bahar; mais en général, en Europe, on appelle Inde, par extension, cette vaste contrée circonscrite par les royaumes de Candahar et de Caboul, à l'ouest; au nord, par les deux chaînes du Thibet; à l'est, par l'empire birman, et au sud, par le vaste bassin de la mer des Indes.

Ses possesseurs actuels la partagent en trois présidences. La première, celle du Bengale, comprend toutes les provinces septentrionales, à partir de l'embouchure du Gange jusqu'à l'Indus; bornée au nord par celles de Lahore, Serinagur, Oude, Nepaul, Boutan, elle l'est à l'orient par l'Arracan, pays tributaire du royaume des Birmans, à l'ouest par la confédération mahratte et au sud par le pays de Bérar.

La seconde, celle de Madras, renferme toute la côte méridionale de Coromandel : bornée au nord par le Bérar, à l'ouest, par la chaîne des Ghauts, elle s'étend au sud jusqu'au cap Comorin.

Enfin, la présidence de Bombay comprend le territoire de Surate, Cambay, et toute la côte

de Malabar, à l'exception de Goa qui relève de la couronne de Portugal, et de quelques ports appartenant aux Mahrattes ou à la reine de Cananor. Mahé, autrefois comptoir français, et Cochin jadis hollandais, en font également partie : elle se termine à l'est par les Ghauts.

Il y a en outre deux autres petits gouvernemens tributaires, dont la compagnie est propriétaire incommutable : celui de Pouloo-Pinang, ou île du Prince-de-Galles, et celui de Bencoolen (1) sur la côte de Sumatra.

Ce fut la reine Élisabeth qui, en 1600, accorda à quelques négocians une charte de corporation pour faire le commerce de l'Inde. Elle fonda, par cet acte législatif, cette puissance colossale qui a depuis agrandi l'empire britannique au-delà de toute espérance, et peut être au-delà des bornes de la prudence.

Cette compagnie eut des destinées diverses, qu'il n'est pas possible de suivre dans cet exposé, jusqu'en 1783, époque où elle n'eut plus à craindre la rivalité de la compagnie française, et

(1) Cette possession a été depuis cédée par traité à la Hollande.

à dater de laquelle elle fut maîtresse de suivre et d'exécuter les projets d'invasion qu'elle avoit si long-temps médités.

C'est de 1784 à 1810, qu'elle parvint enfin au dernier terme de ses progrès : les vingt-cinq années comprises dans cet intervalle sont remplies d'événemens et de résultats qui dépasseroient toute croyance si les faits qui les attestent n'étoient pour ainsi dire sous nos yeux.

Pendant cette période des dispositions législatives apportèrent de notables modifications à l'acte constitutif de la compagnie, soit en limitant sa charte, soit en créant le bureau du contrôle, institué pour surveiller et régulariser ses actes politiques : mais en se soumettant à des *nécessités éventuelles*, elle sut trouver dans ces entraves même des moyens d'action et de puissance. Les résultats ont été immenses pour la prospérité publique, si toutefois l'acquisition d'une souveraineté lointaine sur cent millions de sujets, si l'activité de la mère patrie, si la fortune colossale d'une foule d'individus, agens de la compagnie, peuvent compenser les embarras financiers d'une administration qui, avec tant d'élémens de richesses,

ne présente pour terme de ses opérations que le *bilan* d'une dette incalculable. (1)

En 1782, la mort d'Hyder Aly; en 1783, la paix avec la France, qui ne conservoit à cette puissance que de foibles comptoirs dans la péninsule; enfin, en 1784, la paix avec Tippoo-Saïb, furent les commencemens de cette haute fortune. La politique de la compagnie, que le pouvoir législatif vint appuyer de ses actes, fit le reste. Les entraves même, comme je l'ai déjà dit, n'empêchèrent point ce prodigieux développement. Pour n'en donner qu'un exemple, nous citerons la manière dont la compagnie élude les dispositions de l'acte de 1784, qui lui interdit de faire des conquêtes et ne lui permet le droit de guerre que dans le cas de sa propre défense, ou bien lorsqu'il s'agit de protéger et de soutenir les lois et les droits de

(1) La compagnie des Indes est obligée de présenter annuellement au parlement un compte détaillé de ses finances, séparant les recettes et les dépenses tant territoriales qu'administratives et politiques, de celles qui sont purement commerciales; elle est aussi obligée de fournir en même temps un état de sa dette dans l'Inde : tous ces documens sont imprimés et distribués aux membres du parlement.

ses alliés; cependant le territoire se trouve chaque année agrandi parce que toute conquête est concédée à un souverain nominal, tandis que la possession réelle reste toujours à la compagnie.

L'action du gouvernement est maintenant concentrée, pour ainsi dire, dans la personne du gouverneur général. Ce haut fonctionnaire est le chef suprême de toutes les possessions anglaises dans la péninsule; les autres gouverneurs prennent ses ordres et communiquent avec lui.

Tous les emplois civils et militaires sont à la nomination de la cour des directeurs; cette cour choisit elle-même ses commandans d'armée et ses gouverneurs de présidence parmi les candidats dont la présentation appartient au Roi, mais qu'elle peut suspendre ou révoquer dès qu'elle n'est pas contente de leurs services.

Les jeunes gens destinés à l'administration civile qu'elle envoie dans l'Inde ont le titre d'écrivains. Ces jeunes gens apprennent d'abord les langues du pays : l'hindou, le malabar et le persan. Ce n'est que lorsqu'ils les savent qu'ils sont placés. Ils deviennent alors agens du gouvernement, et s'élèvent peu à peu aux premiers emplois.

Il en est de même de ceux qui veulent courir

la carrière des armes. La cour des directeurs les nomme et leur donne une destination avant leur départ d'Europe; les uns sont attachés au génie et à l'artillerie, les autres à l'infanterie et à la cavalerie : les deux premières armes ont un collége spécial en Angleterre.

Les officiers et aspirans de la marine, soit militaire, soit marchande, sont également à la nomination de la cour des directeurs, ce qui donne à ces administrateurs un patronage immense et leur fournit le moyen de placer d'une manière avantageuse une foule de jeunes gens de famille.

Les forces de terre de la compagnie des Indes montent à plus de deux cent mille hommes de toutes armes; celles de mer à environ vingt mille. Un étranger ne peut se faire une idée exacte de la puissance de cette compagnie souveraine. Sa charte est temporaire, mais le privilége en a déjà été renouvelé plusieurs fois, et il n'est pas, je crois, possible qu'on la révoque jamais, car comment administrer ce vaste territoire? Comment rembourser un matériel dont la masse est incalculable? D'ailleurs quel seroit le but du déplacement de l'autorité? Où trouver une administration mieux entendue, plus douce

et plus prévoyante que celle de la compagnie? Les lois qui régissent toutes les présidences protégent les naturels comme les Européens. L'indigène vit tranquille sur ses propriétés, et il est, de sa personne, plus heureux qu'il ne le seroit sous ses nababs (1).

Les troupes de la compagnie sont on ne peut pas mieux disciplinées et équipées : le matériel est aussi magnifique qu'immense. Toujours prête à entrer en campagne, son armée, composée de naturels exercés à l'européenne, rivalise avec les troupes d'Europe pour la précision des manœuvres, le courage et le sang-froid dans les mouvemens militaires; elle est d'ailleurs fort attachée au gouvernement qui la paye avec exactitude, et qui va jusqu'à prendre soin, lors-

---

(1) Le gouvernement britannique ne permet pas à ses sujets de coloniser dans l'Inde. Les habitans en effet ne sauroient voir s'exécuter ces projets d'établissemens qu'avec une extrême jalousie; cette conduite pourroit même les porter à s'insurger : c'est donc avec autant de prudence que de politique que la compagnie des Indes s'y oppose de la manière la plus formelle. Nul ne peut s'établir dans le pays sans avoir d'abord obtenu d'elle une permission spéciale.

L'Angleterre trouve dans l'Inde toutes les ressources nécessaires pour former une marine. Les bois de construc-

Lith. de Langlumé

Subidar ou Capitaine et Cipayes du Bengale.
Subidar or Native Capt. Bengal Sepays

qu'il fait franchir la frontière à quelque corps d'armée, des familles des soldats absens. Ces troupes sont exclusivement commandées par des officiers européens.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de trouver ici une esquisse des forces de la compagnie dans les trois présidences, à l'époque de mon séjour dans l'Inde, ainsi que de la composition des corps de Cipayes.

Voici le relevé de ces forces :

Présidence du Bengale.

Un régiment européen de douze cents hommes, divisés en dix compagnies;

Vingt-huit régimens d'infanterie cipaye (*voyez*, pour le costume de ces troupes, la planche en regard), chacun

---

tion y sont de toute beauté et d'une qualité excellente; les chanvres, les toiles à voiles, les mâtures, tout s'y trouve en abondance. La puissance anglaise y possède dans ce moment des vaisseaux de ligne et des frégates, entièrement construits par les gens du pays, et dans les chantiers de Bombay et de Calcutta. A l'époque de la guerre continentale, le gouvernement porta ses vues sur l'Inde, relativement aux constructions maritimes, et il chercha les moyens de faire dans ce pays les approvisionnemens nécessaires pour les flottes qui s'y trouveroient. Le résultat répondit complétement à ses espérances à cet égard.

de deux mille quatre cents hommes, ou deux bataillons de dix compagnies;

Vingt-sept compagnies d'artillerie européenne et autant d'indigène; plus, un corps magnifique d'artillerie à cheval, européen;

Huit régimens de cavalerie nationale, chacun de huit compagnies, ou environ six cents hommes;

Un corps nombreux du génie;

Un régiment d'invalides pour le service des garnisons;

Un corps pour le service des douanes et la police militaire;

En outre plusieurs corps francs, qu'on lève en cas de guerre.

Présidence de Madras.

Un régiment européen, de la même force que celui du Bengale;

Vingt-sept régimens d'infanterie cipaye (*voyez* la planche en regard);

Huit régimens de cavalerie indigène;

Deux régimens d'artillerie européenne, un corps considérable d'artillerie nationale, un régiment d'artillerie à cheval;

Un corps du génie;

Un régiment de vétérans du Carnate et un régiment d'invalides européens;

Plusieurs corps francs.

Présidence de Bombay.

Un régiment européen, de la même force que ceux du Bengale et de Madras;

Deux bataillons d'artillerie européenne et un corps nombreux d'artillerie indigène;

Cavalerie Indienne *Officier Indien Cipaie*

Costumes de Madras

Lascar d'Artillerie — Bombay — Parsy

Costumes de Bombay

Un régiment d'artillerie européenne, à cheval;
Un corps du génie;
Neuf régimens d'infanterie nationale (*voyez* la planche ci-contre);
Un régiment de marine cipaye;
Un régiment d'invalides nationaux pour les garnisons (1).

Les présidences de Bombay et de Madras ont chacune un commandant en chef, subordonné, quant à la hiérarchie militaire, à l'officier général qui commande au Bengale. Un nombreux état-major entoure ces généraux...

La marine de Bombay consiste en une vingtaine de bâtimens de guerre de 10 à 20 canons, destinés à protéger son commerce contre les pirates de la côte de Malabar et du golfe persique. Les *lascars* ou matelots indiens ont de la réputation.

Outre ces forces, le roi d'Angleterre fournit à la compagnie un contingent de trente mille hommes, cavalerie et infanterie, qu'elle a à sa solde dès leur arrivée dans le pays, et à sa charge

(1) Les invalides des corps de Cipayes ont droit à toutes les places de chefs de villages, ou autres, comme gardes, concierges, &c. Quand ils ont été blessés, ils reçoivent une pension leur vie durant. Cette mesure de justice et de bienfaisance s'étend également à tous les Européens qui, comme les Cipayes, ont pu rendre des services; seulement à mérite égal ces derniers ont la préférence

du moment de leur départ d'Europe (1). Ces troupes font le service conjointement avec celles de la compagnie, et dans tous les cas ont le pas sur elles. Le gouvernement britannique entretient aussi une flotte considérable dans l'Inde.

Voici quelle est la composition des régimens de Cipayes de la compagnie:

Un colonel,
Deux lieutenans-colonels,
Deux majors,
Dix capitaines,
Vingt-deux lieutenans,
Dix sous-lieutenans,
Deux adjudans,
Deux quartier-maîtres,
Un chirurgien et deux aides.

Outre cet état-major qui est européen, le régiment compte encore:

Vingt *subidars* ou capitaines en second, indigènes;
Quarante *jemidars* ou sous-lieutenans.

Les sous-officiers sont nationaux. Il y a de plus deux chirurgiens indiens par chaque régiment de deux bataillons : le bataillon est de douze cents hommes.

(1) On calcule que chaque soldat européen que le gouvernement envoie dans l'Inde coûte à la compagnie la somme de cent guinées.

La cavalerie a la même proportion d'officiers, européens et nationaux. Les régimens, forts de huit cents hommes, ont chacun :

Un colonel,
Un lieutenant-colonel,
Deux majors,
Quatre capitaines,
Huit lieutenans,
Six cornettes ou sous-lieutenans,
Un adjudant,
Un quartier-maître,
Un chirurgien et deux aides,
Huit subidars et seize jemidars. (1)

Les Cipayes sont vêtus d'une jaquette rouge à revers de différentes couleurs, ceinture bleue

---

(1) Les forces de la compagnie dans l'Inde sont aujourd'hui beaucoup plus considérables. En voici le tableau :

Armée du Bengale.

Huit régimens de cavalerie,
Deux régimens d'infanterie européenne,
Soixante-huit régimens d'infanterie nationale, auxquels il faut ajouter les corps francs et la milice. L'artillerie, et le génie se sont accrus dans la même proportion.

Armée de Madras.

Huit régimens de cavalerie,
Deux régimens d'infanterie,
Cinquante régimens de Cipayes,
Un régiment d'invalides. Plus, la milice et les corps francs à pied et à cheval.

avec des ornemens blancs, et petit caleçon collant qui ne descend que jusqu'au milieu de la cuisse; ils ont les jambes nues, et portent des sandales; une espèce de turban bleu, garni de cuivre, complète l'uniforme. Les officiers indiens ont le même costume à l'exception des pantalons et du turban dont les garnitures sont d'argent. Ceux du Bengale portent des bottes, ceux de Madras et de Bombay, des sandales. Cet uniforme bizarre, ces jambes nues, la buffleterie noire, le teint cuivré et l'air martial du soldat, tout concourt à rendre la tenue de ces troupes imposante.

Parmi les Cipayes, les uns sont mahométans, les autres hindous; tous portent la marque dis-

---

Armée de Bombay.

Trois régimens de cavalerie,
Un régiment d'infanterie européenne,
Vingt-six régimens d'infanterie indigène. Le tout indépendamment de la milice, des corps francs, du génie, de l'artillerie à pied et à cheval et de la marine.

Les officiers de la compagnie des Indes peuvent quitter le service après vingt-cinq ans d'activité; ils conservent alors tous les appointemens du grade qu'ils avoient en se retirant. Sur ces vingt-cinq années, ils ont le droit d'en passer trois en congé.

tinctive de la caste à laquelle ils appartiennent et y attachent le plus grand prix. La différence de religion néanmoins, qui par-tout ailleurs crèe des inimitiés mortelles, ne cause ici aucun trouble. Il existe entre les sectes, sous les drapeaux, une jalousie véritable, mais paisible et qui fait la sécurité du pouvoir. S'il venoit à s'ourdir quelque complot, l'un des deux partis donneroit bientôt l'éveil, et le feroit échouer. La diversité de culte est ainsi une garantie de plus : j'en ai eu la preuve pendant mon séjour dans l'Inde. Le gouvernement de Madras crut nécessaire, en 1809, de réduire certains avantages pécuniaires. Cette réduction déplut. Les officiers européens qu'elle frappoit se concertèrent pour la faire révoquer. L'autorité persista : ils se mirent en insurrection ouverte et refusèrent tout service. On essaya la voie des représentations auprès du régiment européen de Madras : il ne voulut rien entendre, et déclara qu'il ne prendroit aucune part à l'expédition qu'on préparoit, à Masulipatam, contre les possessions hollandaises dans les Moluques. On s'adressa alors aux Cipayes; mais les officiers étoient d'intelligence avec les européens, ils refusèrent d'obéir, et mirent le gouvernement dans une situation

difficile (1). Heureusement tous leurs efforts échouèrent contre la fidélité des soldats qui repoussèrent constamment leurs séductions et signalèrent les mouvemens avant qu'ils n'éclatassent. Les troupes du roi avaient en conséquence été mandées ; leur présence imprima le respect aux mutins. Les officiers de la compagnie, dans plusieurs corps, furent arrêtés, et remplacés de suite par d'autres pris dans les troupes du roi. Tout ceci eut lieu sans que le Cipaye s'écartât de son devoir envers le gouvernement qui le soldoit. Quelques actes de sévérité firent bientôt rentrer ces officiers dans l'ordre. Tout se calma, et une insurrection qui menaçoit d'abord de renverser le gouvernement ne fit

(1) Sir George Barlow, gouverneur de Madras, avoit, par ses manières et sa sévérité, indisposé contre lui les officiers de cette présidence. Il est évident que cette révolte fut causée par les mesures qu'il avoit adoptées contre eux. Il faut dire aussi que la conduite qu'il tint à l'égard du commandant en chef, le général M'Dowall, n'étoit pas propre à diminuer l'aigreur qui existoit dans l'armée. Le général fut obligé de partir pour l'Angleterre, et périt dans la traversée. Comme il arrive en pareil cas, il fut blâmé ; eût-il fait son voyage heureusement, je ne doute pas qu'il ne se fût disculpé des imputations portées contre lui. C'étoit un officier plein d'honneur ; il avoit à se plaindre, sous plusieurs rapports, de la conduite du gouverneur à son égard.

au contraire que l'affermir : résultat bien dû aux soins qu'il prend du soldat, et à la sage politique qu'il s'impose de ne point abandonner les familles de ses défenseurs toutes les fois qu'ils sont appelés hors du territoire.

Rien n'égale la beauté des fortifications des villes de l'Inde, et la propreté dans laquelle elles sont maintenues. Vastes, dégagées, solides, élégantes, elles réunissent tout ce qui facilite la défense et concourt au bien-être du soldat. Madras, sur-tout, est un modèle en ce genre. Protégée par une suite d'ouvrages qui se lient les uns aux autres, commandée par des forts bien armés, elle peut résister aux attaques les plus vives, défier les armées les plus nombreuses. La Ville-Noire, située au bord de la mer, à demi-lieue de là, sert aussi à la mettre hors d'insulte. Au moindre signal son immense population seroit en mouvement et rendroit la situation de l'ennemi fâcheuse. La nature elle-même semble avoir pris plaisir à multiplier les obstacles qui la défendent; elle a rendu la plage difficile et en a interdit l'accès aux canots européens; ils sont obligés de s'arrêter à un quart de lieue du rivage : c'est à cette distance que commence la lame qui s'élève trois fois avant

d'arriver à la grève où elle se brise avec violence. Si une embarcation européenne s'y hasardoit, elle seroit mise en pièces. Nos couples, nos membrures, ne sont pas assez flexibles; ils n'obéiroient pas et ne pourroient résister au choc; aussi n'emploie-t-on que des canots cousus, foiblement assemblés, qui cèdent aux efforts de la vague, sans se briser. Ces canots sont assez grands pour porter quarante à quarante-cinq personnes; ils sont du reste légers, et habilement manœuvrés par les naturels, qui crient, chantent, rament en mesure et veillent à ne pas présenter le flanc à la lame qui les menace: des radeaux sont toujours à portée pour sauver ces embarcations si elles chaviroient. La lame est souvent d'une hauteur prodigieuse. Ce n'est, comme je disois tout-à-l'heure, qu'à un quart de lieue de l'attérage que vous la trouvez. A la première en succède une autre qui vous pousse impétueusement sur la côte, puis une troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le bateau soit projeté sur le sable. Aussitôt une foule de marins qui l'attendent s'en emparent et le mettent à sec.

Les radeaux se composent de deux madriers liés ensemble, de six à huit pieds de long. Un ou deux Indiens les montent, et se portent rapi-

dement où le danger l'exige. Plusieurs de ces Indiens ont au col une chaîne d'argent à laquelle est suspendue une médaille du même métal qui leur a été décernée pour avoir sauvé des européens. Ils sont nuds; un petit bonnet de feuilles de palmier leur sert de coiffure. C'est dans ce bonnet qu'ils mettent leurs dépêches et cachent leurs papiers pour empêcher qu'ils ne soient mouillés ou n'éprouvent d'autres avaries. Montés sur leurs radeaux, ils ne craignent pas de s'éloigner de la côte, et gagnent souvent la pleine mer. Pendant les troubles, le gouvernement lui-même s'en servit avec succès pour expédier à Colombo les ordres de mouvement aux troupes qu'il appeloit pour réprimer l'insurrection.

Madras est peuplée d'Européens, d'Arméniens, de Portugais. On y voit aussi beaucoup de parialıs, qui éprouvent ici, comme dans le reste de l'Inde, tout le mépris, tous les mauvais traitemens dont les accablent leurs compatriotes. Les alentours sont couverts de campagnes charmantes, coupées de routes superbes plantées d'arbres des deux côtés. C'est dans ce voisinage que réside le nabab d'Arcot. Ce prince a les apparences du pouvoir, mais tout se borne là. Il a aliéné ses droits et sa souveraineté qui sont

passés dans les mains de la compagnie dont il reçoit en retour une somme fixe, annuelle. Il conserve les honneurs du salut toutes les fois qu'il va visiter le fort Saint-Georges : on tire une salve de vingt-un coups de canon.

Les bâtimens et constructions, dans l'Inde, sont en général d'une structure élégante. Une colonnade règne autour des maisons de campagne, et forme une promenade agréable pendant la chaleur du jour : on suspend entre les intervalles des colonnes des *tattis* ou paillassons faits avec la racine du *vitivar*, que l'on tient constamment arrosés ; l'air, passant à travers, fait pénétrer dans l'intérieur une fraicheur ravissante. C'est le grand luxe de ce pays, où réellement l'on a besoin de ce moyen pour pouvoir soutenir un climat aussi brûlant.

La chaux dont les maçons de l'Inde se servent pour ces constructions est de la plus belle qualité ; elle est faite en général avec des coraux et des coquillages. On la mêle avec une certaine quantité de sucre de palmier [*jaggary*] pour former une espèce de stuc, qui a le poli et la dureté du marbre. Les Indiens ont un talent extraordinaire pour faire les ornemens d'architecture avec cette matière.

La rade de Madras est couverte de vaisseaux depuis le mois de janvier jusqu'au milieu d'octobre, que commence la mauvaise saison. Tous les bâtimens la quittent alors; ils seroient trop exposés, et l'assurance maritime cesse pour ceux qui restent après cette époque.

Nous apprîmes à notre arrivée (au commencement d'avril) que le gouvernement s'étoit aperçu des préparatifs formidables que faisoit Tippoo-Saïb ; on découvrit qu'il avoit des intelligences secrètes avec l'Ile-de-France; que même beaucoup de Français s'étoient attachés à sa fortune en prenant du service dans ses troupes, et que c'étoit le gouverneur de cette île qui lui fournissoit ces renforts. Le gouverneur général jugea nécessaire sa présence à Madras : il se rapprocha du Mysore, afin d'être à portée de surveiller Tippoo, et de prendre des mesures efficaces pour porter obstacle à l'exécution de ses projets. Avant de partir de Calcutta, il ordonna à l'armée du Bengale de se mettre en mouvement; et à son arrivée à Madras, les troupes de cette présidence et celles de Bombay reçurent les mêmes ordres. Le gouverneur général, comte de Mornington, depuis marquis de Wellesley, crut nécessaire, avant d'agir, de

demander des explications à Tippoo. La réponse de ce prince fut évasive. Ses préparatifs continuant toujours, le gouverneur général fit marcher en avant. L'armée s'ébranla, fondit sur le Mysore et l'envahit : les places fortes sur la frontière se défendirent peu, et furent presque aussitôt prises qu'attaquées. On s'avança alors sur Seringapatam. On mit le siége devant cette capitale; sa garnison étoit nombreuse, aguerrie : la résistance fut opiniâtre. Le trente-troisième régiment que commandoit le colonel Wellesley, aujourd'hui duc de Wellington, tenta une attaque de nuit et fut repoussé avec perte. Son chef, devenu depuis si célèbre, échoua complétement alors. Peu de jours après (au commencement de mai 1799) Seringapatam fut pris d'assaut (1).

(1) Le général Baird, qui commandoit l'expédition de l'Inde en Égypte, présida à l'assaut de cette forteresse, où il avoit été retenu prisonnier, enchaîné avec un de ses camarades, lors de la dernière guerre avec Hyder-Ali. L'assaut se donna pendant la plus grande chaleur, car ce fut vers midi que l'on commença l'attaque, qui devint bientôt si meurtrière. Tippoo s'y fit remarquer par sa bravoure, et on trouva son corps à la porte principale de la ville, couvert des cadavres des siens, qui, non moins vaillamment que lui, avoient défendu l'entrée de la place contre les forces anglaises. Ce prince fut enterré avec tous les honneurs de la guerre.

Cette époque fut heureuse pour l'Angleterre : elle se vit alors débarrassée du plus redoutable ennemi qu'elle ait eu dans l'Inde. La mort du sulthan termina à la fois sa dynastie et la guerre. Ses fils tombèrent au pouvoir du vainqueur, et un jeune descendant de l'ancien roi du Mysore, déposé par Hyder-Aly, fut replacé sur le trône de ses ancêtres, et chargé d'entraver un peuple dont les Anglais gardoient toutes les places fortes. Un fait assez singulier, et qui prouve à quoi tiennent les succès à la guerre, est que, le jour même de la prise de Seringapatam, la rivière qui la baigne étant presque à sec le matin s'enfla le soir au point qu'un éléphant put à peine la franchir. La saison des pluies commençoit, et un jour plus tard, les Anglais étoient forcés de lever le siége et de se retirer.

On parle beaucoup aujourd'hui des projets que la Russie nourrit sur l'Inde, et des succès qu'elle obtiendroit si elle y portoit ses armes. On peut en effet lui trouver des chances sur la carte, mais dans le pays elle n'en a point. Hérissé au nord de montagnes escarpées, l'Hindoustan ne présente à l'armée qui les auroit franchies que des déserts, des gorges sans routes, sans chaussées,

où l'on ne trouve aucun moyen de subsistances et où il faudroit transporter l'artillerie à bras d'hommes. Engagée dans ces chaînes difficiles, elle seroit obligée de marcher de défilé en défilé, de les forcer l'un après l'autre, et se verroit exposée à périr si elle échouoit dans quelqu'une de ses attaques : ajoutez à cela qu'elle trouveroit en tête des troupes nombreuses, braves, abondamment pourvues, et qui lui opposeroient toutes les ressources des fertiles provinces qu'elles auroient derrière elles. Tout seroit donc en faveur de la défense, et rien en faveur de l'attaque. A l'est, à l'ouest, on rencontreroit les mêmes chances, les mêmes difficultés. Par-tout des troupes dévouées, des déserts, des obstacles sans nombre. Si on examine maintenant quelles forces maritimes protégent les côtes, et le poids dont elles seroient dans la balance, on verra que tout projet d'agression seroit folie; on n'auroit pas même ici la ressource dont on use si fréquemment à la guerre, celle des insurrections, des révoltes populaires. Comment en effet agiter la population? Par l'appât de l'intérêt? elle possède, elle n'a rien perdu; elle est à cet égard comme elle étoit jadis sous Aurengzeb. Tranquille et heureuse, elle est sans regret comme sans ambition.

Le fils succède au père, et chacun vit content de l'état que lui ont légué ses aïeux. C'est sa destinée d'y rester, et il la suit. Mêmes coutumes, mêmes mœurs, même résignation, rien au monde ne le feroit changer de religion ni d'habitudes. L'Inde résistera donc toujours aux séductions.

CHAPITRE III.

Sensation que cause l'expédition française en Égypte. — Le gouvernement britannique prend ses mesures pour en empêcher le succès.

Tippoo-Saïb, qui avoit et les qualités et les défauts de Mithridate; qui, avec un ennemi plus redoutable peut être que ne l'étoient les Romains, montra dans sa chute ce mâle courage qui appelle l'admiration du vainqueur et commande l'intérêt dû aux grandes infortunes, avoit perdu le trône et la vie. Muette à la vue de ce spectacle, toute la contrée soumise à la compagnie, la presqu'île entière paroissoit tranquille pour longtemps. Les états voisins montroient un égal desir de demeurer en paix. Témoins des désastres que la lutte de Tippoo avoit amenés, témoins de sa chute, ils craignoient, s'ils l'imitoient, un sort semblable : ils n'osoient remuer. Mais tandis que cet état de choses offroit dans l'Inde des motifs de sécurité, l'invasion des Français en Égypte donnoit au gouvernement de justes sujets d'alarmes. Cette contrée devenoit, comme toutes celles où l'armée française s'étoit portée, le

théâtre de ses succès; le gouvernement des mamlouks étoit détruit, et la Turquie ne pouvoit plus se regarder comme souveraine d'un pays couvert par des armées étrangères.

Des événemens de cette nature devoient exciter les craintes de l'Angleterre. Maîtresse de l'Égypte, la France pouvoit, et elle l'auroit certainement effectué, ouvrir la communication des deux mers, en les joignant par un canal; alors elle se trouvoit rapprochée de l'Inde, elle menaçoit sans cesse ce grand marché qui alimente celui de Londres.

La jalousie de l'Angleterre une fois éveillée, elle ne perdit pas un instant et chercha tous les moyens de s'opposer à des projets si contraires à son existence dans l'Inde. Tout fut mis en mouvement pour faire manquer à la France le but de l'expédition d'Égypte.

Dans aucune autre circonstance l'Angleterre n'a fait de plus grands efforts, jamais elle n'a déployé plus de moyens, et ne s'est soumise à de plus grands et de plus utiles sacrifices à ses intérêts qu'à cette époque. Ses possessions en Afrique et en Asie lui donnoient de grands avantages; elle les calcula avec habileté, les combina avec un rare bonheur, et sut en profiter.

Faire des conquêtes, a dit l'historien, dépend et de la fortune et de l'audace, mais se maintenir dans un pays soumis est l'œuvre de la sagesse; il est plus difficile de conserver que d'acquérir (1).

Des ordres furent envoyés aux gouvernemens de ces possessions lointaines, auxquels l'on avoit d'avance fait passer des renforts considérables, de coopérer aux efforts d'une armée nombreuse qui devoit partir d'Angleterre pour se porter sur l'Égypte par la Méditerranée, en faisant une diversion en sa faveur.

Il faut l'avouer, il est pour les états comme pour les individus des époques de succès où tout réussit. Dans cette circonstance la prudence conseilla, et la sagesse présida à l'exécution; mais la fortune sur-tout, plus encore que l'habileté, vint faire pencher le plateau de la balance.

L'intention du gouvernement britannique étoit d'attaquer l'armée française de tous les côtés à la fois.

En conséquence, l'amiral Blanket fut d'abord envoyé avec une flotte considérable dans la mer Rouge pour surveiller ces parages et préparer les opérations. Il avoit ordre de se rendre maître

---

(1) *Facilius adipisci quam parta tueri.* Salluste.

de quelques points dont la possession étoit jugée nécessaire pour la sécurité de l'expédition projetée. A cet effet, il devoit prendre des troupes à Bombay.

Il établit, avec la permission du schérif de Moka, un poste à l'île de Perim ou de Babel-Mandeb, à l'entrée de la mer Rouge ; mais il fut obligé de l'abandonner bientôt après, cette île étant tout-à-fait aride et sans eau; la flotte, d'ailleurs, avoit été jugée suffisante pour surveiller, sur tout le littoral, les mouvemens de l'armée française.

Le gouvernement de l'Inde fit ses préparatifs avec tant de circonspection que personne ne se douta que le but d'une expédition pût être l'Égypte. L'arrivée de plusieurs régimens européens, d'Angleterre, annonçoit bien cependant que l'on avoit des craintes réelles sur les projets de l'armée du Directoire.

Tel étoit l'état des choses au commencement du siècle.

Il est temps de faire connoître à mes lecteurs cette capitale de l'Inde que je vais quitter; j'essaierai d'en donner la description ainsi que celle des différens lieux où toucha l'expédition qui partit de Calcutta en décembre 1800.

CHAPITRE IV.

Description de Calcutta et du fort William. — Costume, mœurs, usages, &c., des habitans. — Ordres du Gouvernement pour les préparatifs d'une expédition secrète. — Départ de l'expédition. — Détails sur l'île de Sauger. La flotte part pour Trinquemale. — Particularités sur Ceylan.

CALCUTTA, capitale du Bengale et de toutes les possessions anglaises dans l'Inde, est une ville belle, vaste, prodigieusement peuplée et propre au mouvement d'un grand commerce. Sa situation sur les bords du Gange est des plus agréables. Les habitans sont un mélange d'Européens, d'Arméniens, de Chinois, de Mahométans et d'Indiens. Les pariahs, objets du mépris des autres castes dans lesquels la population de l'Inde se partage, y abondent. Ces malheureux, condamnés aux métiers les plus vils, offrent l'exemple inoui d'un peuple voué par ses propres frères à l'infamie. Comme tout est image dans la religion de Brahma et que les usages civils sont fondés sur des préceptes religieux, la distribution des Indiens en classes doit

reproduire une allégorie. Ainsi la croyance qui fait sortir les pariahs, et en général toute la caste des sudras, des pieds du dieu, indique assez leur servilité et les professions humiliantes auxquelles les attache une irrévocable destinée, le hasard de la naissance. Ces sudras forment une caste très-nombreuse, qui se subdivise à l'infini, suivant la profession à laquelle chaque individu est appelé, et, à quelques exceptions près, c'est toujours la profession de sa tribu. L'Inde seule a conservé ce phénomène des mœurs antiques, qui ne permettent à personne d'abandonner la profession de son père.

Les pariahs vivent loin des villes et des villages, se nourrissent de rats, de souris, d'insectes, en général de tout ce qu'il y a de plus immonde. L'aversion qu'ils inspirent est telle, qu'un Indien, soit mahométan, soit hindou, se croiroit souillé s'il communiquoit avec eux. Le pariah écorche les animaux morts, tanne leurs peaux, se nourrit de leur chair, nettoie les égoûts, transporte les immondices. Quelle affreuse existence que la sienne! L'entrée des temples, celle des marchés publics, lui est défendue; il ne sauroit, sans encourir les peines les plus sévères, pénétrer dans le quartier des brahmes : il doit fuir leur vue.

Le vase qu'il a touché est brisé s'il est de terre, fondu s'il est de métal. Enfin, il leur est ordonné, et c'est le comble de la dégradation, d'abandonner leurs morts, qui deviennent la pâture des corbeaux, des chacals et des tigres. Doit-on s'étonner après cela, si, dans un tel état d'abrutissement et d'esclavage, le pariah vit plongé dans tous les vices; si son aspect est repoussant; si l'Européen lui-même éprouve une sorte de répugnance à se faire servir par ses mains?

Les rues de Calcutta sont spacieuses, bien coupées; les maisons, quoique basses, sont d'un effet charmant. J'avois visité ce que cette ville a de plus beau en édifices, le temple, le palais du gouverneur. Je fus curieux de voir le fameux cachot où cent vingt-trois Anglais périrent en 1756. Je n'y restai que quelques minutes; mais l'air en est si malsain, que je m'en ressentis toute la journée. Le gouvernement a fait élever un obélisque à la mémoire de ces malheureux. Ils ont dû cruellement souffrir, entassés comme ils étoient dans ce cloaque infect!

Les chaleurs sont excessives à Calcutta, en mai et juin sur-tout; elles sont plus supportables dans les mois de janvier et février. Le climat est alors délicieux : c'est la belle saison du pays.

L'humidité et les chaleurs rendent, pendant sept à huit mois, le séjour de Calcutta malsain; et cependant, si l'on supprimoit quelques marais faciles à dessécher, on pourroit en améliorer de beaucoup la salubrité. Au reste, la plupart des Anglais ne couchent point à la ville; ils ont presque tous des maisons de campagne où ils se rendent le soir pour respirer le frais, et le lendemain ils reviennent plus dispos à leurs affaires. La population de Calcutta et de ses arrondissemens, d'après des renseignemens récens assez précis, est évaluée à un million cent quatre-vingt mille ames, sur lesquels on compte environ quarante-cinq mille Européens.

Les Indiens sont doux, mais ils sont voleurs; ils regardent, je crois, comme un acte méritoire de dépouiller les étrangers (1).

Le port de Calcutta est vaste, et rempli de

---

(1) Vous n'avez pas plus tôt mis pied à terre que vous êtes entouré, circonvenu par une foule d'officieux qui vous pressent d'accepter leurs services. Tous sont munis de certificats de probité: ce sont les plus honnêtes gens du monde. Acceptez-vous leurs offres, ils n'ont plus dès lors qu'un soin, qu'un objet, celui de vous voler, et l'on peut trouver le lendemain, au *marché des voleurs*, ce que l'on a perdu la veille. Ils poussent l'impudence jusqu'à porter, pendant

vaisseaux de toutes les nations. On se feroit difficilement une idée du trafic immense que l'Angleterre fait au Bengale, soit directement, soit indirectement; la permission qu'elle a donnée au commerce étranger de fréquenter ses ports ajoute encore au mouvement de son commerce propre. Pour donner une idée de cet accroissement, il suffit de comparer le chiffre des entrées des bâtimens dans le Gange en 1797 et en 1822: en 1797, il fut de cinq cent quatre-vingt quatorze bâtimens, et en 1822, de treize cent soixante-huit.

C'est près de Calcutta que se trouve l'embouchure du Gange. Ce fleuve sacré de l'Inde prend sa source dans les montagnes du Thibet; après avoir parcouru plus de six cents lieues, pendant lesquelles il reçoit onze rivières qui surpassent en force et en grandeur le Rhin et la Tamise, il va se perdre dans l'Océan indien. Son nom, en sanscrit, signifie fils de Brahma; mais les Européens lui donnent celui de Gange, en hindou, *Ganga*, ou rivière par excellence.

---

même qu'ils sont à votre service, le linge qu'ils vous ont volé et dont ils ont fait faire des gilets ou des vestes. Cela m'est arrivé à moi-même. Celui qui avoit pris mon linge, et qui le portoit, avoit oublié d'en ôter ma marque.

Ce fleuve célèbre attire constamment de toutes les parties de l'Inde une multitude innombrable de pélerins, qui viennent se purifier dans ses eaux. Les habitans du pays lui rendent un culte qui va jusqu'à l'adoration; mais l'Européen ne voit pas sans horreur les cadavres qui flottent continuellement à sa surface. Les eaux du Gange, en effet, étant réputées sacrées, c'est le comble du bonheur pour un Indien, de mourir sur ses bords. Tous les habitans riverains, lorsqu'ils sont malades et qu'ils sont sur le point de mourir, se font porter sur la rive; le reflux fait monter les eaux de plusieurs pieds et emporte le malade. Un homme meurt-il subitement? s'il est dans le voisinage du fleuve, son cadavre est jeté dans le Gange, et devient la proie des crocodiles, qui enlèvent souvent des baigneurs téméraires.

C'est par principe de religion que les Hindous exposent sur le rivage les malades dont ils désespèrent; ils leur remplissent la bouche de la vase du fleuve et les abandonnent à leur sort. La marée vient, et les emporte : ils sont heureux, ils vont jouir de la félicité qu'ils attendent de leurs idoles. Cette opinion est si accréditée, qu'on regarderoit comme un crime de secourir

un moribond, et que celui-ci seroit rejeté de sa caste s'il en réchappoit.

Ces cadavres, les corbeaux, les vautours et les chacals qu'ils attirent, forment un contraste pénible avec les jardins et la verdure qui ornent les rives du fleuve. Ce spectacle avoit fait sur moi une impression profonde. Je comparois ces images de mort avec les kiosques qui couvroient le rivage, avec l'appareil du luxe déployé dans l'ornement des jardins, lorsqu'un bruit lointain et terrible vint frapper mon oreille. Comme je cherchois ce que ce pouvoit être, curieux de savoir ce qui chassoit au large les canots et les embarcations que je voyois fuir avec tant de hâte, je devins le témoin du phénomène qui répandoit tant d'effroi : c'étoit la marée montante; les eaux du Gange, refoulées vers leur source, s'élevoient, se brisoient avec fracas, menaçant de tout engloutir. Mais au bout de quelque temps le fleuve reprit son calme, et la marée amena à Calcutta plusieurs bâtimens qui arrivoient de longs voyages.

Je m'éloignai, et je gagnai le fort William. Ce fort est isolé, et situé un peu au-dessous de Calcutta : il est spacieux, magnifique; il ne contient absolument que les casernes, l'arsenal

Lith. de Langlumé

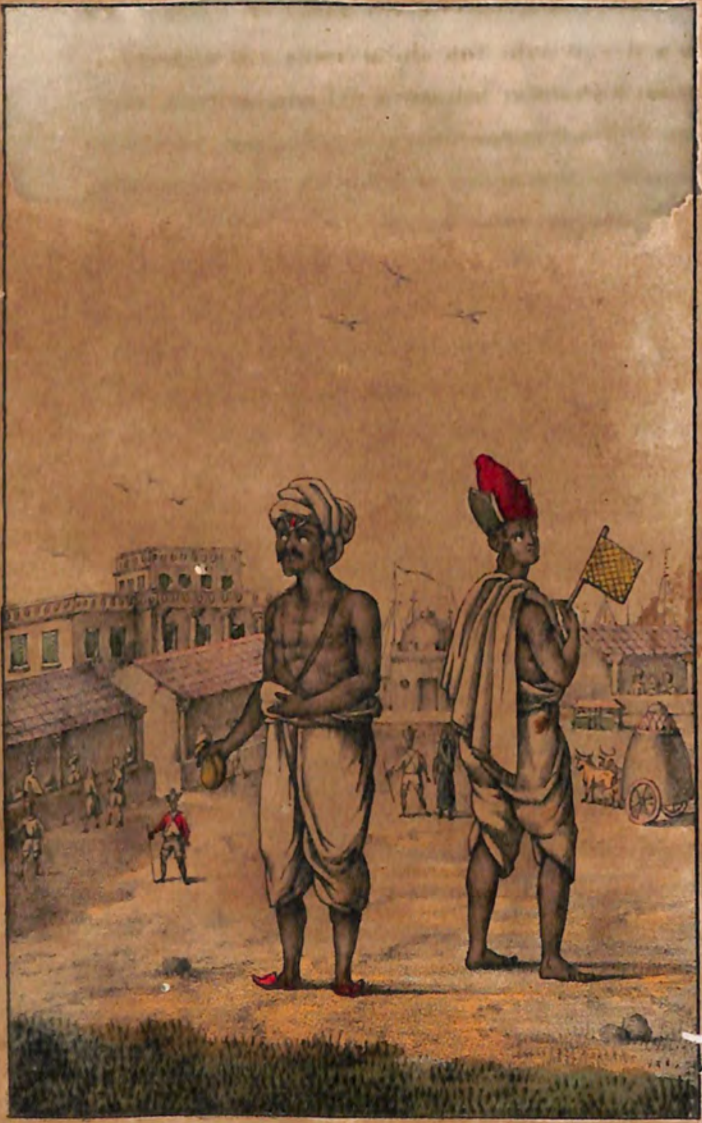
Grue à Sac du Bengale.

ou Adjudant.

et les bâtimens militaires. Les rues en sont tirées au cordeau, larges, bordées d'arbres, et de verdure; devant chaque édifice est un carré de gazon entouré de bornes et de chaînes, qui sert de lieu de parade pour les régimens de la garnison. Les casernes, les bâtimens sont de toute beauté; la plupart n'ont qu'un étage. La propreté la plus recherchée règne dans cette forteresse : les rues y sont arrosées et balayées deux fois le jour.

On voit au fort William une grande quantité de cigognes ou grues à sac qui détruisent les insectes et les reptiles, et auxquelles les militaires ont donné le nom *d'adjudans* (*voyez* la pl. en regard). Les services qu'elles rendent sous ce rapport leur ont valu la protection publique : une forte amende est prononcée contre celui qui tue un de ces oiseaux utiles. Ces cigognes ont un gosier qui se dilate prodigieusement; j'en ai vu avaler successivement un petit gigot de mouton, un canard et un poulet, sans de tropgrands efforts. En revanche, le fort est aussi habité par une espèce de rat musqué qui parfume tout ce qu'il touche, ce qui ne laisse pas d'être fort désagréable, sur-tout pour le vin; car dès que le bouchon de la bouteille a été mordu, on ne peut plus boire le liquide.

Il existe à Calcutta, comme dans le reste de l'Inde, une grande quantité d'insectes désagréables : tels que les cousins, les fourmis, les punaises volantes. Celles-ci sur-tout sont des plus fâcheuses ; elles se glissent par-tout, exhalent une odeur fétide et infectent tout ce qu'elles touchent. Mais plus redoutables encore sont les fourmis blanches ou termites, appelées dans l'Inde *kariat*. Ce terrible insect détruit tout, dévore tout; quelques heures lui suffisent pour consommer ses ravages. Je ne le connoissois pas encore. La première nuit que je passai au fort, j'avois placé ma malle sans défiance à côté de moi ; le lendemain je la trouvai remplie de terre humide que les termites y avoient transportée, et tous mes effets étoient détruits. On ne prévient leurs dégâts qu'en ayant soin de poser les malles ou caisses de manière a ce que l'air circule librement en-dessous. Ces insectes n'épargnent pas non plus les maisons ; ils se logent dans les poutres et les charpentes qu'ils réduisent en poussière. Comme les abeilles, ils ont une reine qu'ils nourrissent, et qui est chargée de la reproduction de la fourmilière : c'est, à la vue, une masse de graisse blanche avec une petite tête noire. Les termites forment dans les



Lith. de Langlumé

Brachmanes Indiens

Indian Bramins

bois des monticules de terre si considérables, qu'on a peine à les prendre pour leur ouvrage. Leurs plus cruels ennemis sont les gros lézards et les armadilles, qui s'en nourrissent. On prétend qu'un moyen assuré de les détruire est de jeter une pincée d'arsenic dans leurs nids; si ce procédé est réellement efficace, on doit desirer de le voir plus généralement connu dans le pays.

Pendant mon séjour à Calcutta, plusieurs veuves de brahmes (*voyez*, pour le costume des brahmes, la pl. en regard) se brûlèrent vives sur le bûcher de leurs époux. Cette cérémonie se fait avec pompe et en présence des parens. Une fois que la veuve a pris cette résolution, et ce n'est pas toujours de plein gré, rien au monde n'en peut arrêter l'accomplissement. Je n'ai jamais voulu assister à cet horrible spectacle; mais des témoins oculaires m'ont dit avoir vu ces femmes, après avoir distribué leurs bijoux aux parens qui les entourent, monter sur le bûcher avec fermeté. Aussitôt que la victime y est placée on y porte la flamme; ces malheureuses créatures sont bientôt suffoquées par la fumée du soufre et autres matières combustibles déposées à cet effet sous le bûcher, tandis qu'on a soin d'étouffer leurs

cris par le bruit des tambours, des *tam-tam* et autres instrumens de musique. Dans certaines occasions, les Hindous brûlent aussi le corps de leurs morts; mais ceci a lieu plutôt à Madras et sur la côte qu'à Calcutta et au Bengale, où le Gange reçoit ordinairement les restes mortels de ces enfans de Brahma.

Il faut bien joindre encore à ces affligeans spectacles que donne le fanatisme dans l'Inde ceux qu'étalent par-tout cette multitude de faquirs qui se vouent à certaines souffrances pendant leur vie, par esprit de religion et par stupidité. J'en ai vu qui, se tenant continuellement debout, les poings fermés, avoient les mains percées d'outre en outre par les oncles de leurs doigts; d'autres qui, sur des siéges armés de pointes de fer, se livroient à la perpétuelle contemplation de leur nombril. L'imagination en délire varie à l'infini ces tortures gratuites et ces dégoutantes mutilations.

Calcutta a un évêque anglican et une cour supérieure de judicature.

Le gouverneur général y vit en prince, entouré d'un nombreux état-major et de gardes-du-corps. Il ne sort jamais sans être escorté et sans recevoir les honneurs militaires de tous les postes.

A la fin du mois d'octobre 1800, le fonctionnaire qui occupoit alors ce poste éminent, lord Wellesley, ordonna les préparatifs d'une expédition secrète. Un détachement de l'armée du Bengale eut ordre de se tenir prêt à s'embarquer. On commanda pour faire partie de cette expédition le dixième régiment d'infanterie du roi, fort de douze cents hommes, alors en garnison à Calcutta ; un bataillon de Cipayes volontaires de la compagnie des Indes, également de douze cents hommes ; un fort détachement d'artillerie européenne et indigène, outre un corps considérable d'ouvriers, de valets de camp et de porteurs d'eau, arrière-garde obligée de toute armée dans l'Inde. Les indigènes ont une répugnance excessive pour les navigations lointaines : il falloit la vaincre. Le gouvernement fit un appel aux divers régimens de Cipayes stationnés dans le voisinage de Calcutta. Cet appel fut entendu. Chacun voulut faire preuve de zèle, et se montra disposé à marcher. En peu de jours le corps fut organisé, et le commandement donné au major Brougthon attaché au service de la compagnie.

Ce corps quitta le 20 novembre les cantonnemens qu'il occupoit à quatorze milles de Cal-

cutta (1), et se rendit au-dessous du fort William, où il trouva une division de bâtimens qui lui étoient destinés, et dont les Européens ne pouvoient approcher sous les peines les plus sévères. Les Cipayes avoient fait eux-mêmes leurs provisions, mais une difficulté les arrêtoit. Ils ne peuvent préparer d'alimens que sur terre. C'est un précepte de leur croyance, et ils n'étoient pas disposés à l'enfreindre. On ne savoit comment remédier à cet empêchement, lorsqu'à la fin on s'avisa de transporter à bord une quantité de sacs de terre sur laquelle ils purent établir leurs fourneaux.

Le dixième de ligne, l'artillerie, les munitions, les ouvriers et les valets de camp se placèrent sur des chaloupes pontées, et descendirent la rivière pour gagner les bâtimens de transport qui ne pouvoient les recevoir qu'à son embouchure. Nous atteignîmes la mer le 26 novembre. Les transports n'étoient pas prêts, ce qui nous contraignit à rester quelques jours à bord de nos chaloupes. La station étoit forcée, mais le spectacle varié qui frappoit nos yeux, et les émotions diverses qu'il faisoit naitre, nous

(1) A Barakpore.

dédommageoient pleinement de ce retard. Des îles pittoresquement groupées s'offroient à nous couvertes de la végétation la plus riche; des forêts immenses déployoient au loin leur sombre rideau de verdure; nous entendions les rugissemens du tigre, nous apercevions les daims et les cerfs qui fuyoient en se jouant le long du rivage; des crocodiles se reposoient sur le sable : à-la-fois tout ce que la nature a de gracieux et de propre à inspirer la crainte. Nous mîmes enfin à la voile; mais le fleuve étoit coupé, difficile; il falloit éviter des bas-fonds, tourner des écueils : nous ne dépassâmes l'île de Sauger que le 6 décembre. Nous débouquions lorsque nous rencontrâmes le *Suffolk*, de 74, qui nous prit sous son escorte. Ce vaisseau étoit commandé par le capitaine Malcolm, le même qui plus tard, à la suite des événemens mémorables de 1815, fut stationné comme amiral à Sainte-Hélène.

La flotte se trouva alors composée d'un vaisseau de ligne, de *la Furie*, chaloupe canonnière, d'un aviso et d'une goëlette attachés au *Suffolk*, du *Cuvera* de 1400 tonneaux, du *Calcutta* de 800, du *Gabriel*, de *l'Anna-Amelia*, de *l'Experiment*, du *Gange*, de *la*

Perle, du *Friendship* et de *l'Elisa*, du port de 6 à 700 tonneaux, du *Bengale* et du *Ruby* de 500 : en tout quatorze bâtimens. Les quatre premiers portoient le dixième régiment, l'artillerie, les artisans et les valets ; les autres avoient à bord les munitions et les Cipayes.

Le 6 décembre nous gagnâmes la pleine mer, et nous arrivâmes bientôt, sans aucun accident, dans la baie de Trinquemale, où nous jetâmes l'ancre le 17 au soir.

CHAPITRE V.

Description de Trinquemale et de ses baies. — Aperçu de l'île de Ceylan. — Choses remarquables. — Forces anglaises dans l'île. — Le colonel Wellesley vient prendre le commandement de l'expédition. — La flotte reçoit enfin l'ordre d'appareiller et de se rendre à Point-de-Galle, au sud de l'île.

La ville de Trinquemale [Trincomali], sur la côte Nord-Ouest de Ceylan, est peu de chose en elle-même, mais c'est la plus importante station de toute l'île; son hâvre, sûr et commode, rend sa possession précieuse pour la protection du commerce et la sûreté du gouvernement des Indes-Orientales. L'entrée et la sortie de ce hâvre sont faciles en toute saison; il est tellement bien placé, qu'il sert de rendez-vous général aux flottes anglaises qui se dirigent dans l'Inde. C'est le seul port de la côte de Coromandel; mais il pourroit contenir tous les vaisseaux de l'Europe, et il a l'avantage de rester ouvert pendant les deux moussons. C'est en outre un refuge assuré en cas de guerre ou de détresse.

On est étonné que le gouvernement hollan-

dais, qui a possédé si long-temps Trinquemale, n'ait rien fait pour la culture du pays et pour son embellissement. Les sites romantiques qu'offre la contrée, et la fertilité du sol, porteront sans doute ses nouveaux possesseurs à aider par un peu d'art à la nature.

La ville a une église catholique, et une population qui est presque toute d'origine portugaise. On y rencontre cependant quelques Hollandais, qui s'y étoient établis sous le gouvernement de leur métropole, et que la conquête n'a pas éloignés. On y voit en outre beaucoup de Malabars qui professent le catholicisme. Je trouvai là un ancien officier de l'escadre de M. de Suffren. Ce marin avoit fait un mauvais mariage qui l'avoit retenu dans le pays. Il y vivoit très-malheureux, se conformant aux mœurs des indigènes et se pliant à leurs coutumes. J'eus le bonheur de lui être utile et d'améliorer un peu sa situation.

Le fort qui commande Trinquemale est bien assis, mais il n'est pas entretenu; bâti sur un rocher qui part du rivage, il s'élève perpendiculairement au-dessus de la mer et protége la baie extérieure. La place est défendue, en outre, par un second fort, celui d'Ostenburg, situé

sur une colline à trois quarts de lieue de la ville à peu-près, et qui commande l'entrée de la baie intérieure. Celui-ci a été bâti par les Portugais, sur l'emplacement où se trouvoit autrefois une pagode indienne. Les sites qui environnent cette position sont charmans. On voit encore, dans les groupes de petites îles dont la baie est parsemée, des batteries abandonnées qui furent construites jadis par l'amiral bailli de Suffren, pendant sa glorieuse campagne dans l'Inde.

Les environs de Trinquemale sont couverts de bois et de rizières, qui engendrent de temps en temps des fièvres funestes aux Européens. Les coupes que les Anglais ont faites en ont un peu diminué la malignité : les pertes de la garnison deviennent chaque année moins nombreuses.

Les îlots dont la baie intérieure est remplie sont élevés, couverts de beaux arbres et de broussailles ; ils abondent en gibier de toute espèce et sont peuplés de singes : les coqs de bruyère, les paons, les cailles, les pigeons, les bécassines et les lièvres n'y sont pas moins nombreux. La terre ferme est le séjour d'une multitude d'éléphans, d'ours, de buffles, de san-

gliers, de tigres, et d'un nombre prodigieux de gros lézards appelés *gouanas* que les habitans mangent avec délice. Malheureusement elle fourmille aussi de serpens d'une grosseur prodigieuse et parmi lesquels le boa tient le premier rang.

J'ai vu à Ceylan plusieurs de ces monstrueux reptiles, et je dois à un de mes amis, M. S. Danniell, frère de l'habile paysagiste dont le pinceau a si heureusement reproduit les belles vues de l'Hindoustan, d'avoir été témoin du curieux spectacle du repas d'un de ces pythons. M. Danniell, en effet, qui avoit réussi à prendre vivant un jeune boa de dix-sept pieds de long et d'environ dix-huit pouces de circonférence, et qui le tenoit renfermé dans son jardin, m'invita un jour à le venir voir manger.

L'animal n'avoit pris aucune nourriture depuis plus d'un mois, quand on lui ouvrit la porte de sa cage, près de laquelle on avoit placé auparavant un porc de moyenne taille. Le boa ne parut pas d'abord faire grande attention à son hôte; quand enfin il commença à se remuer un peu, et tournant la tête du côté où il étoit, il lui lança un regard mortel qui parut exciter subitement sa terreur. Bientôt se trouvant sans doute suffisamment animé pour le

banquet, sa première opération fut de darder sa langue fourchue, en relevant sa tête; puis tout-à-coup, s'élançant avec force, il saisit sa proie par la jambe de devant, la renversa, et l'entoura de ses anneaux avec une inconcevable rapidité. Ces anneaux passoient l'un sur l'autre, comme pour ajouter à leur force musculaire et faciliter le broiement de l'objet saisi. Le pauvre porc n'ayant pas tardé à expirer, le boa alors le lâcha, développa lentement ses vastes replis et se prépara pour le festin. Il commença d'abord par lubrifier l'animal avec sa salive, puis ensuite ouvrant une gueule énorme, qui a toujours l'apparence d'une blessure récente et déchirée, il l'aspira jusqu'à moitié. Se servant alors de ses propres anneaux pour s'aider à enfoncer sa proie plus avant dans le passage, elle y descendit graduellement et s'y trouva bientôt en entier.

Cette opération dura près de trente-cinq minutes, pendant lesquelles on voyoit avec surprise l'action extraordinaire des muscles du boa, qui n'avoit fait aucun usage de ses deux rangées de dents fortes et crochues. Ses organes n'avoient pas acquis néanmoins, par l'introduction du corps étranger, une extension proportionnée à son volume. Bientôt même, la tuméfaction

fut limitée à la partie moyenne du corps, c'est-à-dire, à l'estomac, et les extrémités supérieures reprirent leurs dimensions naturelles. On présenta alors au reptile un très-gros coq dont il se saisit et qu'il avala, comme par œuvre de surérogation; puis il se replia sur lui-même et rentra dans son état habituel de torpeur. Son assoupissement devint tel, que nous lui donnâmes des coups de pied et de bâton sans pouvoir parvenir à le déranger; il se contentoit de siffler sans se remuer. Il fallut attendre plusieurs jours pour que l'animal revînt à lui.

La peau du boa est écailleuse, parsemée sur le dos de taches rondes, en cercles de différentes couleurs, comme le paon des Moluques; le dessous du ventre est blanchâtre. La morsure du boa n'est point venimeuse, c'est la force prodigieuse de ce reptile qui le rend seule redoutable. Il s'attaque quelquefois au tigre et vient à bout de ce terrible ennemi.

Les crocodiles et les requins sont aussi en grande quantité dans le pays; les eaux y abondent en poissons délicats et en coquillages de la plus grande beauté : ces coquillages sont l'objet d'un commerce qui occupe beaucoup d'habitans.

Ceylan, le *Lanka* des Indiens et la *Taprobane* des anciens, est séparée de l'Inde par le détroit de Manar; elle a environ cent lieues de long sur cinquante de large. L'air y est en général assez sain sur la côte, et moins chaud que dans les autres contrées de l'Hindoustan; mais dans l'intérieur il s'élève des immenses forêts qui la couvrent des exhalaisons si dangereuses, qu'elles ont été pendant long-temps une barrière presque insurmontable aux progrès des Européens : il est rare qu'un étranger n'y soit pas atteint de la fièvre du pays, que les colons nomment *jungle fever*. Ce qui rend sur-tout le séjour de cette île insalubre, c'est la prodigieuse différence de température qui existe entre le jour et la nuit.

La terre à Ceylan est très-fertile : elle produit en abondance du riz; des fruits excellens, tels que les cocos, les oranges, les ananas; des épiceries précieuses, telles que le gingembre, le cardamome, le poivre, la cannelle, et beaucoup de drogues médicinales. Le commerce y trouve des bois précieux, entre autres l'ébène, le bois de satin, le bois de rose, l'aloès; la marine peut s'y pourvoir de bois de construction et de très-bonnes mâtures. L'île possède en outre des

mines de métaux et de pierres précieuses; ses rubis et ses saphirs, ses jonquilles, ses topazes, ses améthystes, &c., ont de la réputation. La pierre appelée *œil-de-chat*, ou *chatoyante*, est plus belle et plus estimée ici qu'ailleurs. On en voit qui se vendent dans le pays même jusqu'à cent livres sterling. Ces pierres fines, ainsi que la bijouterie fabriquée par les indigènes, sont l'objet d'un commerce assez étendu, dont les Maures se sont emparés.

La minéralogie de Ceylan offre de très-beau cristal de roche. Les habitans le taillent pour en faire des lunettes. Il s'en trouve des morceaux si considérables, qu'un entre autres a servi à faire une statue de Bouddah, qui se voit dans le grand temple de ce dieu à Kandy.

On peut diviser tous les habitans en trois classes : les Cingalèses ou Chingulais, les Kandyens et les Malabares. Ces derniers ne sont que les descendans d'une colonie qui émigra, il y a environ cent cinquante ans, de la péninsule de l'Inde : ils se sont tous fixés sur la côte septentrionale de l'île. Les Chingulais habitent le reste des côtes et les Kandyens l'intérieur du pays. Les premiers, de couleur cuivrée, sont beaux et bien faits; les femmes aussi ont des

traits remarquables. Les seconds, au contraire, sont noirs, et de figure désagréable. La duplicité fait le fond de leur caractère; on ne peut jamais compter sur eux, tandis que les Chingulais sont francs et ouverts. Quant à la religion; presque tous sont boudhistes; il y a cependant parmi les habitans de la côte beaucoup de chrétiens catholiques et de protestans.

Le nombre de ces derniers dans l'île étoit en 1801 de trois cent quarante mille; celui des catholiques s'élevoit beaucoup au-delà. Le reste de la population, vouée au culte de Bouddah, se monte environ à un million cinq cent mille ames. Les habitans sont divisés en castes, et tiennent beaucoup à leurs priviléges. Les principales de ces castes sont : la caste militaire, la caste brahmine et celles des *vessiahs* et des *sudras*. Ces deux dernières se subdivisent encore suivant les professions. Les femmes des deux premières castes se couvrent le sein, distinction qui est sévèrement interdite à celles des autres.

Ceylan fut prise sur les Hollandais en 1796. Lorsque j'y passai, les Anglais n'étoient encore maîtres que des côtes; mais diverses intrigues des *adigars* ou chefs militaires du pays

leur ont facilité les moyens d'en achever la conquête. Le roi de Kandy, devenu leur prisonnier, est aujourd'hui relégué à l'Ile-de-France. Ceylan est sous la domination directe du gouvernement anglais. C'est la seule contrée de l'Inde qui relève immédiatement de la couronne : la compagnie n'y a ni intérêt, ni autorité. Le roi y entretient un gouverneur dont les pouvoirs sont fort étendus, et un corps nombreux d'officiers civils, chargés de toutes les branches de l'administration. A l'époque de mon séjour dans l'île, les forces militaires se composoient de deux régimens européens, de plusieurs compagnies d'artillerie européenne, d'un corps de lascars ou artillerie cipaye, d'un régiment de Cipayes, d'un régiment de nègres de Madagascar, fort d'environ deux mille hommes; enfin d'une compagnie de dragons, moitié européens et moitié Cipayes. Ces troupes sont toujours commandées par un lieutenant-général, qui, comme gouverneur, réunit aussi le civil dans ses attributions; et par deux majors généraux, dont le plus ancien est vice-gouverneur, et dont l'autre réside à Trinquemale.

Les Cipayes sont tirés de la côte de Coro-

mandel. Le gouvernement ne recrute pas parmi les indigènes, ils sont trop mauvais soldats.

Les Kandyens ont de l'intelligence, de l'industrie. J'ai vu de leurs ouvrages qui m'ont étonné, entre autres des arabesques sur bois faites en laques de couleurs très-brillantes et dessinées avec assez de goût. Je fus curieux de connaître comment ils obtiennent ces couleurs. Voici comment ils procèdent. Ils prennent d'abord de la gomme laque (qui se trouve en grande quantité dans l'île), ils la battent avec un marteau sur une enclume et la rendent aussi molle que de la pâte. C'est alors qu'ils y ajoutent les matières colorantes en poudre fine. Ils mélangent ensuite, battent fortement l'amalgame, puis ils le divisent et lui donnent la forme de petits gâteaux ou de bâtons. Quand ils veulent en faire usage, ils mettent ces gâteaux en fusion et appliquent avec des feuilles de palmier la gomme chauffée comme de la cire sur les dessins. Cette composition ne s'écaille point, et elle est susceptible de recevoir un poli qui est à l'épreuve du temps (1).

(1) J'ai lu depuis le Voyage de John Davy à Ceylan, et j'ai vu que cet estimable voyageur s'accordoit avec moi sur

Si nos ouvriers d'Europe connaissoient la manière de se servir de cette laque, ils pourroient l'employer avec avantage pour panneaux de voitures et beaucoup d'autres objets.

Les Chingulais fabriquent aussi du papier par des procédés qui leur sont propres : il est très-beau. J'ai vu dans les mains de M. George Atkinson, ingénieur civil du gouvernement de Ceylan, des feuilles de papier d'une largeur et d'une grandeur prodigieuses, et telles que je n'en avois jamais vues auparavant. Ce papier ressembloit à celui fait en Chine, mais on ne put découvrir s'il avoit été fabriqué dans ce pays, ou bien s'il avoit été fait dans l'île. Toujours est-il que M. Atkinson en étoit aussi

---

les dispositions des Chingulais pour les arts. Voici son texte :

« Les arts, dit-il, ont fait plus de progrès dans ce pays » que les sciences, principalement ceux d'ornement; le » moins avancé de tous est le dessin. Les peintres chingu- » lais ignorent absolument la perspective; leurs paysages » sont toujours grossiers, et même, en peignant une simple » figure, les règles qui les guident leur font commettre de » graves fautes. Ils ne se doutent pas des effets de lumière, » et ne mettent aucune opposition d'ombres dans leurs ta- » bleaux; leur seule ambition est de viser à l'effet. Leurs » couleurs sont peu nombreuses, mais d'un bel éclat et

étonné que moi. Ces feuilles, autant que je puis me le rappeler, avoient dix à douze pieds de largeur, sur une longueur beaucoup plus considérable.

Ceylan possède des trésors inconnus encore aux Européens qui n'ont guère commencé à bien explorer cette île que depuis que les Anglais en sont tout-à-fait les maîtres, c'est-à-dire, depuis 1814 : c'est un vaste champ ouvert au botaniste, au minéralogiste, au géologue, à tous les amateurs d'histoire naturelle. Le pays est riche en plantes rares et curieuses et produit entre autres la *nepenthes distillatoria* de Linné, dont il ne seroit pas décent de donner la description (1). Dans le règne animal l'armadille ne

---

» d'une durée remarquable. Ils obtiennent le jaune de l'orpiment, le bleu de l'indigo, le rouge de l'oxide de mercure » et de l'ocre; pour faire du blanc, ils mélangent du car» bonate de chaux et du carbonate de magnésie presque » calcinée; leur noir est du noir de fumée: l'intermédiaire » de leur couleur est la gomme. Ils ne connoissent pas la » peinture à l'huile &c...» Le reste de cet alinéa est un détail très-curieux sur les moyens employés dans la préparation de la laque.

(1) Le texte latin porte : *Nepenthes distillatoria sive bandura zeylanica in extremo foliorum folliculum peniformem expansum habens.*

mérite pas moins d'être remarqué ; c'est un petit animal couvert d'écailles, qui se nourrit de fourmis blanches et qui n'est nullement malfaisant. Un insecte également curieux est celui qu'on nomme *la feuille animée;* on appelle ainsi une espèce de sauterelle ailée dont les ailes ressemblent exactement à une feuille. Ses longues pattes ne lui servent point à sauter, car elle est fort lente dans tous ses mouvemens. La Providence l'a-t-elle faite ainsi pour l'aider à saisir sa proie, ou n'a-t-elle voulu que la mettre à l'abri des oiseaux et des insectes? Je l'ignore, et ne cherche pas à rien décider. Le scarabée sacré des Égyptiens (*scarabæus sacer*) se trouve en grande abondance à Ceylan; il y va roulant son petit monde à reculons. C'est dans ce globe, que l'insecte dépose ses œufs. L'animal est de couleur métallique à reflet.

L'île est couverte de forêts immenses, impénétrables, qui peuvent être considérées comme les défenses naturelles du pays, et que le roi de Kandy entretenoit avec soin. Elles sont peuplées de tigres, d'éléphans, de buffles, de sangliers, de reptiles. Elle servent aussi de retraite et d'asile aux daims, aux paons, aux pigeons,

à une foule d'oiseaux du plus beau plumage (1).

Quelques naturels s'exercent à charmer les serpens. Ils y réussissent parfaitement à l'aide d'un instrument de musique qui ne ressemble pas trop mal à notre musette. Je ne pouvais me résoudre à croire ce qu'on me racontoit à cet égard. Voici ce qui m'arriva. J'étois à Arippo ; je me retirois au milieu du jour dans

---

(1) L'île de Ceylan ne produit pas de chevaux ; les habitans ne se servent que de bœufs pour bêtes de somme, et pour le transport du sel, du riz et des autres denrées. Le gouvernement a cependant établi un haras dans deux petites îles du détroit de Manar. Ce bras de mer, qui sépare Ceylan du continent de l'Inde, est en certains endroits si rétréci, qu'à Pamben, par exemple, le passage n'a pas plus d'un quart de mille. C'est là que les petits bâtimens de cabotage sont obligés de débarquer leurs marchandises pour franchir le [illegible]. On a appelé ce passage *le Pont d'Adam*. C'est sur l'île de Pamben que se trouve la fameuse pagode de Ramesouram. A Delft et à Amsterdam, le gouvernement entretient aussi des chevaux pour la remonte de la cavalerie de l'île, et il a choisi ce local à cause de l'abondance des fourrages. Cette race est fort jolie ; elle provient d'étalons arabes, qu'on a importés à grands frais, et de jumens des meilleures races indiennes. Ces animaux sont tout-à-fait libres et sauvages ; il n'y a pour les surveiller que deux ou trois vieux Hollandais, qui résident dans ces îles.

ma hutte, lorsque j'aperçus un *Cobra de capello* (1) qui s'y glissoit : j'avois fait du bruit, il se cacha. J'eus beau battre le feuillage dont la hutte étoit construite, je ne pus parvenir à l'en chasser. Cependant je voulois entrer et ne me souciois point d'un tel hôte. Dans ma perplexité, je me souvins tout-à-coup de l'adresse si vantée des diseurs de charmes, et, curieux d'en juger par moi-même, j'en envoyai chercher un. Mon homme vint, examina le local, et ne tarda pas à apercevoir le serpent qui s'étoit roulé dans les feuilles. Il me fit alors retirer de quelques pas en arrière, puis tout-à-coup, s'élançant sur le reptile, il le saisit par la queue, l'enleva, le jeta à terre, et se mit à jouer de sa musette. (*Voyez* la pl. en regard.) Le serpent se dressa aussitôt, s'enfla, se replia sur lui-même, et parut entrer dans une espèce d'ivresse; puis, cédant peu à peu à la force du charme, il s'entrelaça dans ses anneaux, se déroula ensuite, et passa lentement dans un pot que lui présenta le jon-

(1) C'est le nom portugais donné par ces premiers possesseurs de l'île à une espèce de reptile des plus dangereux, le *coluber naja* de Linné.

Lith. de Langlumé

Scène de la Danse du Serpent.

Une Femme. | Moodelier ou chef. | Larcarœn portant la Feuill de Ta[illegible]

Costumes de Ceylan.
Ceylon Costumes.

gleur. Je craignois d'avoir été dupe de quelque supercherie qui pouvoit m'être échappée; l'Indien s'en aperçut, rendit aussitôt la liberté au reptile, et lui présenta un poulet qu'il avoit apporté. La proie fut attaquée et détruite en un clin-d'œil; Il n'y avoit pas dix secondes qu'elle avoit été saisie que déjà elle tomboit en putréfaction; jamais venin n'eut d'effet plus prompt et plus terrible. Le bateleur, charmé de l'étonnement que je laissois paroître, voulut y mettre le comble en me donnant une dernière preuve de son habileté. Il agaça le serpent, lui présenta un morceau d'étoffe rouge, et, lui pressant la tête dès qu'il l'eut saisi, il retira le drap avec vivacité et lui arracha les dents. Il se mit alors à jouer de nouveau de sa musette, énivra le reptile, le fit danser, rentrer dans son pot, et l'emporta.

Le costume des chefs de la côte de Ceylan (*voyez* la pl. en regard) tient à-la-fois de l'ancienne mode chingulaise et des modes européennes apportées par les Portugais, les premiers Européens qui se soient rendus maîtres de cette île. Ils en ont aussi retenu le langage, qui est usité par-tout. La marque de distinction parmi les habitans est le parasol, qu'un domes-

tique porte constamment derrière son maître afin de le préserver des rayons du soleil. Ce parasol se fait avec une feuille en forme d'éventail, qui croît sur une espèce de palmier particulier à l'île de Ceylan. Cet arbre est le talipot ou le *corypha umbraculifera* de Linné (*voyez* la pl. en regard (1)); sa tige est très-haute, et droite comme un cierge; elle est assez forte pour résister coups de vent les plus violens. Cordiner a mesuré un individu dont la circonférence à la base étoit de cinq pieds et la hauteur de plus de cent. Le talipot n'a de feuilles qu'au sommet; ces feuilles sont rondes, d'un diamètre énorme, et capables de mettre à couvert dix à douze personnes; elles jaunissent et durcissent en séchant, sans pour cela cesser d'être flexibles; elles se plient comme un éventail. L'avantage qu'elles offrent sur la toile, c'est de ne pas se laisser imbiber, de préserver mieux de la pluie, et d'avoir assez de consistance pour se prêter aux divers arrangemens dans la construction des

(1) Ce dessin est dû au crayon de M. Samuel Danniell, artiste très-distingué, qui est mort à Ceylan en 1812. M. William Danniell, son frère, a eu la bonté de permettre à l'auteur de faire lithographier ce dessin pour son ouvrage.

...ée d'après un Dessin original de S. Daniell — Lith. de Langlumé

Le Talipot ou Arbre à Eventail de Ceylan.

Corypha Umbraculifera ...

Ornemens en Feuilles de Cocotier. Prêtre de Boodou Cooly ou Porteur

Costumes de l'île de Ceylan.
Ceylon Costumes.

tentes ou abris. Le talipot produit une fleur qui ne se montre qu'une fois, et qui ne paroît que lorsque l'arbre a atteint la vieillesse. Cette fleur est jaune, elle exhale une odeur forte, et donne une graine qui n'est bonne qu'à la reproduction de l'espèce. Son enveloppe est une sorte de gaîne qui détonne lorsqu'elle laisse échapper la fleur; celle-ci est de forme pyramidale, et les branches qui partent de sa tige diminuent de longueur à mesure qu'elles approchent du sommet. Il existoit un de ces arbres avec sa fleur à quelque distance du lieu où j'étois campé. Je desirai jouir de sa vue. Je fis le trajet, et ne m'en repentis pas.

La feuille d'un autre palmier, le *palmira*, sert de papier. Les habitans de l'Inde écrivent dessus avec un poinçon, et frottent les caractères qu'ils ont tracés avec un peu d'huile noircie, qui les rend aussi lisibles qu'ineffaçables. Ces feuilles, assemblées, forment des livrets dont l'huile, rendue à dessein très-odorante, écarte les insectes.

Les prêtres de Boudh, ou Bouddah (*voyez* la pl. en regard), sont choisis dans les castes supérieures; ils sont élevés dans deux temples de Kandy, qui leur servent de colléges; ils y

prennent des degrés, et leur noviciat dure six ans. Leur vêtement consiste dans une robe jaune. Ces prêtres sont célibataires, mais ils peuvent, dans tous les temps, quitter la prêtrise et se marier : « pour cela, comme le dit Knox, » ils n'ont qu'à quitter la pelisse ou casaque » jaune qui forme leur vêtement, la jeter dans » la rivière, se laver la tête et le corps, et dès-lors » les voilà redevenus comme les autres hommes : » ils sont laïques. Ils laissent croître alors » leurs cheveux et leurs sourcils, que les prêtres » ont rasés. » Les ministres de Bouddah recherchent la solitude et n'habitent que les endroits les plus retirés; ils ont leurs motifs : moins contenus par l'opinion ils se livrent plus sûrement à un libertinage effréné. Leurs temples sont richement dotés, particulièrement ceux du Saffregam et du pic d'Adam, où les habitans font de nombreux pélerinages. Cette montagne est située à environ vingt lieues de Colombo; elle est de forme conique; on la voit distinctement en mer à plus de trente lieues. C'est le point le plus élevé de l'île. Deux petits pics d'une moindre élévation semblent sortir de cette montagne, et lorsqu'on est placé à une grande

distance, les trois aiguilles paroissent se confondre. Il y a plusieurs points de vue d'où, en considérant le pic d'Adam se détacher des montagnes moins élevées qui l'entourent, on le voit pour ainsi dire prêt à s'élancer dans les airs. On n'atteint le sommet du principal pic, qui s'élève à plus de sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, qu'à l'aide d'une chaîne de fer fixée dans la roche. La pagode bâtie à son sommet est en grande vénération parmi les habitans, qui croient y reconnoître l'empreinte du pied de Bouddah.

Les Kandyens de la province d'Ouya sont les seuls parmi ces insulaires qui aient de la bravoure : ils se sont toujours battus avec courage. C'étoient les meilleures troupes de l'ancien roi de Kandy.

Les Anglais attaquèrent ce prince en 1802, et s'emparèrent de sa capitale. Mais le vaincu connoissoit son pays. Il laissa les nouveaux maîtres tranquilles et intercepta leurs communications avec la côte. Les maladies survinrent, les provisions manquèrent. Le commandant, accablé des maux qu'enduroit la garnison, oublia la barbarie avec laquelle ces ennemis fé-

roces avoient tant de fois traité les Hollandais, et capitula; mais il n'eut pas plutôt mis bas les armes, que sa troupe fut attaquée avec fureur et massacrée (1). Ce chef infortuné survécut au carnage avec deux de ses officiers, qui furent conservés comme des trophées et confiés à la

(1) Voici les principaux détails que donnent Davy et Cordiner sur cette sanglante journée:

Le 24 juin 1803, la garnison anglaise qui avoit été laissée à Kandy fut attaquée par des forces nombreuses, et après une canonnade qui dura toute la matinée et ne cessa qu'à deux heures de l'après-midi, les troupes étant épuisées, tant par les fatigues que par la maladie qui régnoit parmi elles, elles furent forcées de capituler avec les chefs des Kandyens, qui leur accordèrent la permission de quitter la ville avec leurs armes; cependant, après avoir livré toutes leurs munitions et leur artillerie, ils obtinrent aussi la permission de laisser leurs malades dans les hôpitaux. Ils quittèrent la place le soir même, emmenant avec eux le roi qu'ils avoient voulu mettre sur le trône de Kandy, un certain Moottoo Swamy. Bientôt ils se virent forcés de renvoyer ce malheureux dans la capitale, où le roi, qui venoit de reconquérir son trône, le fit mettre à mort, et renvoya ses partisans avec le nez et les oreilles coupés. Les Anglais, sous les ordres du major Davy, furent, malgré la capitulation, forcés par ces misérables de rentrer dans Kandy. Abandonnés par les soldats malais qu'ils avoient avec eux, livrés à eux-mêmes, exténués de fatigue, manquant de tout et leur nombre diminuant à

garde de plusieurs villages. Ces malheureux essayèrent plusieurs fois de se dérober au sort qui s'accabloit; mais toujours repris et toujours plus maltraités, ils succombèrent enfin après sept ans de captivité et de misères.

Les habitans de Ceylan sont fort superstitieux,

---

chaque instant par la fièvre qui les rongeoit, on les força à se soumettre : on les remit alors entre les mains de nègres caffres au service du roi de Kandy, sous prétexte de les reconduire dans cette capitale, mais ceux-ci les massacrèrent tous les uns après les autres de la manière la plus cruelle; les malades, qui avoient été laissés sous la foi des traités dans les hôpitaux de la ville, furent aussi mis à mort sans pitié. Il n'y eut d'épargné que le major Davy, qui commandoit, et le capitaine d'artillerie Humphrey, ainsi qu'un ou deux sergens de cette arme, que les Kandyens conservèrent, les deux premiers pour leur servir de trophée de leur victoire, et les deux derniers pour leur être utile dans la confection de la poudre à canon. Ces malheureux ont survécu plusieurs années à ces événemens. Le major n'est mort qu'en 1812. Un des sergens d'artillerie a été le seul retrouvé à Kandy, lors de la reprise de cette capitale en 1814. Les Malais (ceux-ci en petit nombre) qui refusèrent d'entrer au service du roi de Kandy furent massacrés. Dans toutes les guerres qui avoient eu lieu entre les Kandyens et les Hollandais, la conduite de ces insulaires avoit toujours été la même, et de tous temps, ils ont constamment massacré leurs prisonniers.

et ce qu'il y-a de singulier, c'est qu'à la porte de tous leurs temples de Bouddah, il se trouve une autre pagode, mais de moindre dimension dédiée au diable. Le premier, dieu bienfaisant, ne fait de mal à personne; mais le second, essentiellement malfaisant, a besoin qu'on le flatte, qu'on l'adoucisse par des prières. Ils offrent à Bouddah des fruits et des légumes; au diable, des coqs et des poulets. Les temples de celui-ci sont desservis par des prêtres qui ressemblent assez bien au dieu dont ils sont les ministres. Exigeans, farouches, capricieux, ils ne souffrent pas qu'on fasse une offrande à Bouddah sans en avoir leur part : ils se piquent au surplus de connoître l'avenir et de le dévoiler à ceux qui les consultent.

Lorsqu'on s'adresse à eux pour cas de maladie, ils commencent d'abord par invoquer les démons inférieurs; mais s'ils n'en obtiennent pas ce qu'ils leur demandent, ils ont recours, en désespoir de cause, au grand diable, qu'ils tâchent de se rendre favorable en lui offrant des viandes apprêtées parmi lesquelles figure indispensablement un plat de coqs rouges. Ils portent le tout dans une forêt bien solitaire, dans quelque lieu

sauvage et écarté. Là se trouvent toujours à proximité des hommes déguisés en diables. Des clochettes garnissent leurs jambes; ils dansent, chantent, et font une foule de simagrées dont le but est d'engager le mauvais génie à venir manger le sacrifice qui lui est offert. Toutes ces cérémonies ont lieu le plus communément devant le malade dont l'état les a provoquées.

L'intérieur des forêts est habité par les *védahs* ou *bédahs*, espèce de sauvages qui vivent de la chasse, et qui conservent dans des creux d'arbres ce qu'ils ne consomment pas. Les individus de cette tribu ne construisent même pas de cabane et couchent en plein air; ils se contentent, pour ne pas devenir la proie des bêtes féroces, d'entourer d'épines l'arbre qu'ils ont choisi pour retraite. On prit un de ces sauvages pendant que j'étois à Trinquemale. Il avoit pour armes un arc et des flèches; son teint étoit plus noir que ne l'est d'ordinaire celui des autres habitans. Le gouverneur l'ayant fait relâcher, il s'enfuit aussitôt, et gagna les forêts avec la rapidité du cerf.

Les éléphans sont très-nombreux à Ceylan: ils détruisent, dévastent tout. On est souvent obligé, pour leur donner la chasse, d'allumer

de grands feux, sans quoi les champs ensemencés courent le risque d'être foulés par eux, de telle sorte que la récolte est entièrement perdue. Il leur suffit quelquefois d'une nuit pour ruiner tout un canton. Je les ai vus par troupes de quinze à vingt qui couroient les bois. Ils ne sont pas alors dangereux; mais lorsqu'ils sont seuls, ils deviennent furieux : malheur à qui les rencontre (1). Ils se jettent au milieu des plus épais taillis, brisent, renversent tout sur leur passage, et s'ouvrent une route à travers des massifs qui seroient inaccessibles à l'homme; heureusement, le bruit que causent ces dégâts se propage au loin et tient les habitans sur leurs gardes. Le gouvernement est souvent

(1) Je me rappelle que faisant route avec la cavalerie sous mes ordres et me rendant à la pêche des perles, à la pointe du jour, j'avois à parcourir une forêt immense, à travers laquelle nous avions déjà fait plusieurs lieues lorsque nous arrivâmes à un endroit qui nous frappa tous de surprise. Les arbres étoient festonnés de nombreux lambeaux de toile de toutes couleurs, suspendus aux branches des deux côtés de la route. Le guide qui nous conduisoit nous dit que cet endroit étoit ainsi décoré parce que, quelques années auparavant, un des hommes employés au service de la poste aux lettres y avoit été tué par un de ces éléphans chassés de la forêt, et que,

obligé de prendre des mesures pour détruire ces animaux.

Un insecte curieux, et particulier à ces vastes forêts, est l'araignée nommée par les Anglais *bird catching*. Cette araignée, qui a le corps de la grandeur d'une pièce de six francs, sans y comprendre la tête, dont la dimension est presque égale à celle du corps, a des pattes fortes et velues; les deux premières armées de pinces comme celles des crabes. Elle est grise, tachetée de blanc, et porte sur sa tête une tête de mort fort bien dessinée; sa morsure quand elle n'est pas mortelle rend les gens insensés. J'étois un jour couché dans ma tente, lorsque j'aperçus tout-à-coup une de ces horribles bêtes

pour faire honneur aux mânes du défunt, et implorer le ciel pour leur sûreté personnelle, tous les voyageurs avoient depuis orné ce lieu d'un morceau de leurs vêtemens. Le nombre de ces pélerins devoit être considérable, puisque nous parcourûmes un espace de près d'un quart de mille ainsi décoré; aussi nos soldats donnèrent à ce lieu le nom de *marché aux haillons*, nom qu'il a conservé depuis. L'effet en étoit fort singulier. Sous un des plus gros arbres, auprès de l'endroit où cet événement avoit eu lieu, un passant avoit élevé un petit autel au dieu Boudh. Cet autel agreste étoit décoré de fleurs sauvages et de branches d'arbres, ornées de banderoles de toile et de mousseline.

au-dessus de moi. Je me munis d'une serviette, je saisis l'insecte et le mis dans un bocal de verre que je fermai hermétiquement. Je le gardai ainsi six semaines. L'animal vécut sans air, mais il diminua considérablement. Il se nourrit pendant tout le temps de petits vers qui ne sortoient de son corps par un orifice que pour y rentrer à l'instant par l'autre.

Notre séjour à Trinquemale se prolongeoit déjà depuis quelques semaines, lorsqu'enfin, au mois de janvier, le colonel Wellesley arriva de Madras et prit le commandement de notre expédition. D'autres officiers avoient plus de droits à cette marque de confiance; mais le colonel étoit frère du gouverneur de l'Inde, et ce fut lui qui le nomma à ce commandement.

Nous nous croyions toujours destinés à agir contre Batavia, et nous attendions à chaque instant l'arrivée de l'amiral Renier et de sa flotte, qu'on nous annonçoit comme devant opérer conjointement avec nous; mais cette flotte n'arriva point, et nous ne reçumes que quelques renforts expédiés de Madras. Nous appareillâmes donc, le 6 février, et nous fûmes jeter l'ancre dans la baie extérieure.

Cette baie n'est tenable que dans la belle

saison, c'est-à-dire, depuis avril jusqu'en septembre; aussi nous hâtâmes nous d'en sortir, et, profitant d'un vent favorable pour mettre à la voile, nous mouillâmes dans la rade de Point-de-Galle dès le lendemain au soir.

CHAPITRE VI.

Description de Point-de-Galle. — Insalubrité de l'air. — Des canots de cette partie de l'île. — Production de la côte, et en général de Ceylan.

La ville de Point-de-Galle (1) est grande et bien située; le fort, dont l'enceinte est considérable, est habité par des Anglais, des Hollandais et des Portugais d'origine. Il s'y trouve aussi beaucoup de Malais et de Mahométans. Le port est assez bon, mais il ne peut recevoir que de petits bâtimens; l'entrée en est difficile, et l'on a besoin d'un pilote très-expérimenté pour se diriger dans le chenal à travers les écueils dont il est semé.

Les gros navires sont obligés de rester dans la rade, qui est sûre pendant la belle saison, c'est-à-dire, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars, tandis qu'elle est fort dangereuse durant le reste de l'année. C'est cependant un

(1) Je suis, pour l'orthographe de ce nom, dont l'origine est portugaise, celle du dictionnaire géographique de Mac Carthy.

point essentiel pour l'attérage. Les bâtimens venant d'Europe font toujours une station sur cette portion de la côte, l'une des pointes les plus méridionales de l'île. Il en est de même de ceux qui passent le détroit de la Sonde; aussi la France, pendant la dernière guerre, y a-t-elle constamment tenu des croisières qui ont fait des prises considérables. Le site de Point-de-Galle est assez plat sur le bord de la mer, mais des montagnes s'élèvent en amphithéâtre derrière la ville; elles semblent l'appuyer : leurs cimes sont arrondies et couvertes d'arbres de diverses espèces, sur-tout de cocotiers. Les plantations suivent les sinuosités des côtes jusqu'au bord de l'eau, et présentent un coup d'œil magnifique; mais cette disposition est une des causes de l'insalubrité de l'air. La montagne appelée *la Meule de foin* est la plus élevée de toutes; elle sert aux marins à diriger leur attérage.

Sur cette côte pittoresque de l'île de Ceylan, ainsi qu'en général dans toute la presqu'île de l'Inde, la verdure est éternelle; la variété des teintes est d'une beauté dont on ne peut se faire une idée. Jamais on ne voit les arbres dégarnis de leurs feuilles; aussi, dans les forêts antiques

de ce riche pays, les feuilles et les branches mortes se pourrissent et se corrompent sur place, les rayons du soleil ne pouvant pénétrer à travers l'ombrage épais de ces arbres de toute espèce et de toute grandeur, qui empêchent la circulation de l'air; de là aussi cette atmosphère épaisse imprégnée de miasmes, qui est si pernicieuse, sur-tout aux Européens, et qui produit cette fièvre dangereuse dont j'ai parlé, nommée dans le pays *jungle fever*, ou fièvre des forêts. Les troupes qui sont obligées de faire la guerre dans ces contrées mal-saines sont fréquemment attaquées de cette cruelle maladie. En 1803, elle fit de tels ravages dans l'île, que des compagnies entières furent détruites; peu d'hommes échappèrent à ce fléau. Le soixante-cinquième régiment perdit toute sa compagnie de grenadiers, à l'exception d'un seul officier. Cette compagnie avoit fait la campagne contre le roi de Kandy. A peine les troupes étoient-elles rentrées dans leurs cantonnemens, que plus de deux mille Cipayes succombèrent; le nombre des victimes fut encore bien plus considérable parmi les hommes employés à la suite de l'armée : le territoire kandyen étoit jonché de cadavres. La seule manière d'éviter ce fléau est de

tenir les troupes continuellement en mouvement. Malheur à celles qui restent dans un long repos. Je n'ai vu la preuve certaine dans une incursion que nous fîmes, en 1805, dans l'intérieur, sous le commandement du général Weymiss. Le détachement sous ses ordres fut tous les jours en marche : nous ne perdions personne. Mais un autre détachement, laissé sur la frontière pour assurer nos communications et favoriser notre retraite, n'ayant pas pris les mêmes précautions en maintenant cette perpétuelle activité, périt en entier quelques jours après sa rentrée à Colombo. Les soldats qu'on avoit embarqués sur des chaloupes canonnières, et qui remontoient la rivière en couvrant notre gauche, souffrirent aussi considérablement. Les habitans eux-mêmes éprouvent souvent les effets de cette insalubrité de l'air, et sont sujets à des fièvres périodiques. La culture du riz, qui est générale dans l'île, peut aussi contribuer à causer ces maladies. Les rizières, en effet, étant pour la plupart sous l'eau et dans des terrains marécageux, remplissent l'air de miasmes pestilentiels.

La position de Point-de-Galle rend cette place très-favorable au commerce : les comestibles de tout genre, les fruits sur-tout, y

abondent, ce qui offre aux bâtimens qui parcourent ces parages tous les moyens de renouveler leurs provisions. Le climat est agréable et tempéré, malgré le voisinage de la ligne. C'est à sa situation géographique que ce port est redevable de cet avantage : placé à l'extrémité la plus méridionale de l'Inde, il participe aux deux moussons, et se trouve continuellement rafraîchi par les vents de mer.

Une chose vraiment digne de remarque est l'habileté avec laquelle les naturels fabriquent ici des pirogues d'une légèreté et d'une élégance toutes particulières, et l'adresse avec laquelle ils les manœuvrent. Chacun de ces canots consiste en un seul tronc d'arbre creusé à l'aide du feu, puis arrondi et travaillé avec soin, et dont la longueur est quelquefois de vingt pieds et même davantage : cette caisse étroite est munie d'un plat-bord d'environ deux pieds et demi de haut, en planches jointes avec des cordes et calfeutrées de manière à intercepter tout passage à l'eau. Deux bambous élevés en guise de mâts portent une voile immense eu égard à la petitesse de la barque : la prise qu'elle offre au vent est telle, que le canot, étroit et dépourvu de quille, chavireroit infailliblement au moindre orage, si l'on

Lith de Langlumé

Vue du Fort de Colombo-Ceylan, prise de la Rade.
View of Colombo Ceylon taken from the Roads.

n'avoit soin de rétablir l'équilibre moyennant une grande pièce de bois supportée latéralement au canot par de longues perches fixées transversalement au plat-bord. Ainsi prémunies contre le danger de sombrer sous voile, ces petites embarcations, qui tirent environ deux pieds d'eau, fendent les vagues avec une rapidité étonnante. Elles ne sont jamais montées par plus de deux hommes, qui s'en servent pour la pêche, et qui ne craignent pas sur une aussi frêle machine de s'aventurer en pleine mer.

La côte près de Point-de-Galle est une forêt continuelle de cocotiers, qui sont ici, comme dans tout le reste de l'île, d'un grand produit. L'on fabrique dans la ville ainsi que dans le voisinage beaucoup de cordes de *coyer*. Le coyer est la fibre de l'écorce qui recouvre la noix de coco. On l'enlève avec soin lorsque le fruit est mûr, mais avant qu'il se dessèche; on le jette alors dans des mares d'eau, d'où on le retire lorsqu'on juge les filamens susceptibles de se détacher facilement les uns des autres; on les bat ensuite et on les file. Ces cordes forment d'excellens câbles, généralement préférés à ceux de chanvre à cause de leur grande élasticité. Ils se vendent assez cher et constituent une branche

de commerce considérable; en 1813, par exemple, on en exporta pour près de quatre cent mille francs. Il faut, lorsqu'on ne se sert pas de ces cordes, les saupoudrer de sel pour les conserver, et avoir grand soin de ne pas les exposer à l'eau douce, qui les pourrit.

Les noix de coco sont une des richesses de l'île; chaque année il s'en exporte près de trois millions, qui se vendent jusqu'à quatre livres sterling le cent. Les gros vaisseaux marchands en achètent une partie pour remplir les vides dans les entreponts et parmi leurs cargaisons. Mais leur principale utilité consiste dans l'huile qu'on en retire. La partie charnue de la noix, séchée au soleil et coupée en morceaux pour en extraire le suc oléagineux, porte le nom de *coperasse*. L'exportation de cet article seul est évaluée à près de vingt-huit mille rixdales, ou environ soixante mille francs. Celle du *jaggary*, ou sucre extrait du cocotier, est aussi très-considérable; en 1813, elle se monta à près de quarante mille rixdales.

On obtient encore du cocotier une liqueur spiritueuse, l'arack, qui se prépare de la manière suivante: on coupe la fleur dans sa gaine, et l'on place au-dessous de l'incision un pot de

terre que l'on retire matin et soir. Il s'y rassemble chaque fois environ quatre bouteilles d'eau. L'on coupe de nouveau la fleur quelques pouces plus bas et l'on replace le pot de terre comme auparavant; l'eau qui y découle se joint à celle déjà recueillie et ajoute à sa force : on l'appelle alors *toddy*, ou vin de palmier. On met ce vin dans des cuves où on le laisse fermenter, après quoi on le passe à l'alambic et l'on en extrait l'arack. La barrique d'environ trois cent cinquante à quatre cents bouteilles se vend, à Point-de-Galle, près de deux cents francs de notre monnoie. Il s'en exporte une quantité considérable.

De tous les arbres étrangers à nos climats le cocotier est celui qui frappe le plus l'Européen nouvellement arrivé dans l'Inde, par l'étonnante multiplicité des usages auxquels on emploie toutes ses parties. La chair de son fruit et l'huile qu'elle donne, l'eau laiteuse rafraîchissante qu'il renferme, et dont la boisson est si agréable; les fibres de son écorce, dont on fait des cordages et même de la toile; son bois, qu'on emploie dans les constructions et pour le chauffage; ses feuilles, qui servent à couvrir les toits et à faire des nattes; la liqueur

spiritueuse qu'on extrait de sa fleur, et jusqu'au cœur de l'arbre qui est un manger délicieux, tout dans le cocotier a son utilité et son prix. Il y a plus : les habitans décorent leurs maisons avec ses feuilles, et dans certaines circonstances ils en ornent avec goût des arcs de triomphe. Ils ont même une manière particulière d'en faire des guirlandes, dont ils bordent les routes lorsqu'un grand personnage doit les parcourir. Ils plantent alors des pieux de distance en distance, de chaque côté, et y fixent des lianes ou cordes auxquelles ils appendent ces décorations. Les Kandyens, sur-tout, excellent dans ce genre d'ornement qu'ils varient à l'infini.

Il existe à Ceylan une espèce de palmier qui ressemble beaucoup au cocotier, mais son fruit est en grappes pendantes de trois à quatre pieds; sa moelle, sèche et granulée, est un sagou. Les habitans le nomment *kettule;* c'est le *caryota urens.* Ils en retirent une liqueur appelée par eux *tellegie,* qu'ils font bouillir, et dont ils obtiennent aussi une espèce de sucre brun d'un goût assez agréable. On raffine ce sucre pour les chefs de l'île, qui l'estiment et en font un grand usage.

L'arbre à pain, que les Anglais ont eu tant de peine à aller chercher à Othaïti, est ici fort

commun. Cet arbre donne un fruit gros comme un petit melon, qui a le goût de l'artichaut, mais qui est plus farineux. Knox l'a fait connoître en 1681, plus de soixante-quinze ans avant que les Bougainville et les Cook n'eussent fait leurs observations sur son importance. Les Hollandais cachoient avec soin les nombreuses richesses de Ceylan, et sans doute les Anglais ignoroient que cet arbre, qu'ils vouloient naturaliser dans leurs colonies, fût commun dans une ile si voisine, d'où il leur eût été facile de le tirer en aussi grande quantité qu'ils l'eussent voulu.

Un autre arbre de la même famille, appelé *jack* par les habitans, donne un fruit très-gros et très-bon; les noyaux de ce fruit, lorsqu'on les fait rôtir, ont le goût de marrons. Les Chingulais en sont très-friands. Le jack est un très-bel arbre, dont le bois est susceptible d'un beau poli et dont on fait beaucoup de meubles; il ressemble sous plusieurs rapports au bois d'acajou.

C'est encore sur cette côte que croit l'arbuste le plus renommé de Ceylan, le cannellier. Les plantations s'étendent depuis Matura, situé à dix lieues à l'est de Point-de-Galle, jusqu'à Négoumbo, situé à dix lieues au nord de Colombo; il n'en existe que dans cette partie de l'ile, et sur

son prolongement dans le territoire du roi de Kandy. C'est le principal revenu du gouvernement, qui s'est réservé le monopole de cette exploitation. La couronne vend annuellement à la compagnie des Indes pour environ soixante mille livres sterling de cannelle, et pour quarante à cinquante mille livres aux étrangers, qui l'exportent en Amérique et en Chine.

Le cannellier se plaît dans les sables d'une blancheur éblouissante; plus ils sont blancs, mieux cet arbuste vient. Il est cultivé par une caste particulière et très-nombreuse de Chingulais, les *chalias* (*voyez* la pl. en regard), qui jouissent de grands priviléges, et qui sont dirigés dans leurs travaux par des chefs particuliers.

Le cannellier, appelé par les naturels *gorondou*, est une espèce de laurier (*laurus cinnamomum*), dont on coupe les pousses de deux ans, lorsque la sève est forte, en avril et en août. L'on enlève alors aisément l'écorce, dont on racle l'extérieur avec soin, on la met ensuite sécher au soleil et on en forme les baguettes que nous connoissons : ces baguettes ont à peu près trois pieds de long; on les réunit en faisceaux ou fagots uniformes du poids d'environ quatre-vingt-six livres, et on

Lith. de Langlumé

Chalias ou Caste des Caneliers de Ceylan

les porte dans les magasins du gouvernement à Colombo et à Point-de-Galle. Les chalias sont tenus d'en fournir tous les ans une certaine quantité au gouvernement, qui les leur paye à un prix fixe; à cet effet ils sont autorisés à enlever les pousses par-tout où ils les trouvent, même dans les jardins des particuliers, à qui il est défendu d'en faire la récolte. La cannelle, ainsi apportée dans les magasins du gouvernement, est délivrée à l'agent de la compagnie des Indes, qui l'emballe et l'expédie sur des bâtimens destinés à ce transport.

A Point-de-Galle et à Colombo, l'on profite de ces envois pour embarquer en même temps une grande quantité de poivre, que l'on jette sur les ballots de cannelle, ce qui, dit-on, la bonifie et la conserve. La compagnie fait en conséquence passer à Ceylan la majeure partie du poivre qu'elle tire de ses possessions sur la côte de Malabar. Ce n'est pas que Ceylan n'en produise aussi beaucoup; mais la compagnie trouve sans doute plus avantageux d'employer les denrées qu'elle récolte que d'acheter celles d'une colonie qui ne lui appartient pas.

Sur douze espèces de cannelliers que compte la Flore de Ceylan, il n'y en a que cinq qui

donnent une écorce aromatique. Parmi les autres, il en est une particulière qui distille la gomme odorante connue en Europe sous le nom de camphre.

Le poivrier est une plante grimpante que les habitans de Ceylan placent au pied des aréquiers (1), dont elle a bientôt atteint le sommet. Le fruit est disposé en petites grappes ; il n'y en a que de noir, quoiqu'en Europe nous soyons habitués à entendre parler de poivre blanc. Celui-ci en effet ne se distingue de l'autre que par la préparation qu'on lui donne. On laisse la graine séjourner quelque temps dans l'eau ; elle se macère, et se dépouille alors facilement de la pellicule noire qui l'enveloppe. Ces détails sont si peu connus, même de ceux qui dirigent les affaires commerciales de la compagnie, qu'un de ses officiers m'a assuré que la cour des directeurs avoit, à une certaine époque, accordé une prime pour *la culture du poivre blanc*. Ceci n'amusa pas médiocrement ceux qui étoient à portée de connoître cette épice et sa culture.

Le bétel est une autre plante grimpante, comme le poivrier, et que les Chingulais placent

(1) Espèce de palmier.

toujours au pied du palmier ou d'autres grands arbres, parce qu'elle monte et s'attache comme le lierre. Ils en mâchent les feuilles mélangées avec de la noix d'arèque concassée et de la chaux. Tous les Indiens font usage de ce mélange, qui leur rougit la bouche et les lèvres et leur noircit les dents.

Le cafier aussi croît en abondance à Ceylan. La qualité de sa fève y est excellente, et on en exporte annuellement pour de très-fortes sommes.

Le gouvernement afferme à divers spéculateurs ses mines de pierres précieuses, mais il s'est réservé le monopole du sel, qui lui est très-avantageux. Il fait exploiter les salines à très-bon compte, et en vend le produit fort cher. Tout est profit dans cette branche du revenu public.

Une pêche célèbre fait entrer chaque année dans ses coffres des sommes non moins considérables, c'est celle des perles, qui présente trop de particularités intéressantes pour ne pas mériter quelques mots à part.

CHAPITRE VII.

Détails sur la pêche des perles. — Tableau qu'offre la côte pendant la durée de cette pêche. — L'expédition reçoit des renforts de Bombay. — Ordre de départ pour la côte de Malabar.

C'EST sur la côte occidentale de l'île de Ceylan que se trouvent les bancs d'huitres perlières, et c'est dans ce lieu que s'en fait la pêche. Chaque année, une ordonnance du gouvernement est rendue pour en régler les conditions. Cette ordonnance indique le jour où se fera l'enchère et détermine quels bancs seront exploités, soit à Arippo, soit à Chilow ou à Condatchy. Elle limite le nombre de bateaux que l'adjudicataire pourra y employer pendant la durée de la pêche, qui est ordinairement de deux mois. Le jour venu, le gouvernement reçoit les soumissions et adjuge au plus offrant, et dès ce moment cet homme devient un personnage. Les enchérisseurs qui ont échoué s'adressent alors à lui, afin de faire un sous-marché et d'acheter le droit de pêche pour une partie des bateaux qui lui sont alloués. L'adjudicataire

fait ordinairement des cessions considérables; mais il n'en reste pas moins responsable envers le gouvernement du prix de son bail.

Quelques jours avant l'ouverture de la pêche, les intéressés se rendent à l'endroit désigné, et là, sur une plage inculte où la veille on ne voyoit qu'une seule maison, celle destinée au propriétaire de la pêche, s'élève aussitôt un amas de huttes innombrables. Quelques pieux entrelacés de bambous grossièrement recouverts de feuilles de cocotier forment tout le matériel de ces huttes, et néanmoins ces habitations éphémères abritent souvent jusqu'à cent cinquante mille ames. Les spéculateurs arrivent en foule de toutes les parties de l'Inde, et au milieu de cette variété infinie de costumes et de langages, l'œil et l'oreille sont également dépaysés. Cet immense marché s'étend sur la plage à plus d'une lieue un quart, et présente le spectacle du mouvement perpétuel. Au centre de ce vaste bazar est un espace réservé au propriétaire de la pêche, qui y établit ce qu'ici l'on nomme des *couttôs*, c'est-à-dire, des parcs fermés d'une clôture de pieux où l'on dépose les huitres qu'on abandonne à l'action du soleil; elles se dessèchent et se putréfient en peu de

32154

temps, et il est ensuite plus facile d'en extraire les perles. Ces parcs sont coupés par des rigoles qui servent à écouler les eaux, et dont les issues sont munies de grilles qui retiennent les perles échappées des coquilles. Les plus considérables de ces parcs sont, ainsi que les rigoles qui les traversent, pavés en briques et cimentés à la chaux, aux frais du gouvernement. La masse énorme d'huîtres qui s'y trouvent entassées, et que la putréfaction décompose, exhale au loin une odeur infecte dont la population ne paroît point incommodée; et en effet, par exception à la règle, ces exhalaisons ne sont pas aussi malfaisantes qu'on pourroit le craindre, car pendant deux années consécutives que j'ai assisté à la pêche, je n'ai vu aucun soldat de mon régiment malade : Européens et Cipayes, tous nos gens se sont également bien portés.

Quand la décomposition est suffisamment avancée, on met les huitres dans des auges faitès avec des troncs d'arbres creusés; l'on jette dessus de l'eau de mer et l'on procède au lavage. Les hommes chargés de cette opération sont tous placés du même côté de l'auge, les surveillans au centre et aux deux extrémités; cette disposition a pour but de mettre ces derniers en état

de veiller à ce qu'on ne jette que les coquillages inutiles : ces coquillages sont d'ailleurs examinés de nouveau, et l'on y trouve souvent de la *coque* de perle, qui a une certaine valeur. Les ouvriers ne peuvent porter leurs mains à la bouche, sous peine d'être sur-le-champ frappés de la baguette dont les surveillans sont armés à cet effet. Il arrive quelquefois malgré cela que des ouvriers essayent d'avaler des perles de prix; mais si par malheur ils s'y laissent prendre, aussitôt, garrottés à un pieu, un purgatif violent administré de force les contraint bientôt de rendre l'objet volé. Les écailles une fois retirées, on vide l'auge soigneusement, et l'on voit alors éparses sur le sable les perles d'une certaine grosseur, qu'on lave plusieurs fois à grande eau et dont on met à part les plus belles. Le résidu est ensuite étalé sur des nappes blanches et séché au soleil. Ce n'est qu'alors qu'on en retire les petites perles; des femmes sont généralement chargées de ce dernier travail.

On s'occupe ensuite du triage : on classe, on assortit ce qu'a donné la pêche. On procède à cette opération au moyen de cribles de différentes grandeurs, placés les uns dans les autres

et dont les mailles sont de moins en moins ouvertes. Les perles qui restent sur le premier réseau ont le plus de valeur, et ainsi de suite pour les autres. Les écailles qui n'ont pas de coque de perle ne servent qu'à faire de la chaux; la nacre en est fort belle, mais n'a aucun prix, à cause de son peu d'épaisseur.

Les bancs se trouvant à quinze milles en mer, le signal pour le départ se fait tous les soirs à minuit. Les bateaux, que favorise un vent de terre, s'y portent avec rapidité et arrivent à la pointe du jour. La pêche alors commence, le signal en est donné par un coup de canon parti du rivage. Les bancs à exploiter son marqués par des bouées, et les bâtimens du gouvernement qui sont de garde ne permettent à aucune embarcation de pêcher hors de l'enceinte de ces limites. Chaque bateau, le patron et le pilote non compris, est monté par vingt hommes au nombre desquels se trouvent dix plongeurs, dont cinq sont toujours à l'eau en même temps. Afin de descendre avec plus de rapidité, ces plongeurs mettent le pied dans une espèce d'étrier en pierre attaché au bout d'une corde fixée au bateau, ils sont munis en outre d'une autre corde à laquelle tient un filet. Parvenus

à environ dix ou douze brasses de profondeur, ils rencontrent le sol; ils se hâtent alors de remplir leur filet de tout ce qui s'offre à eux, puis ils lâchent l'étrier et remontent à fleur d'eau. Cette opération dangereuse (1) et pénible continue ainsi, les hommes alternant entre eux, depuis six heures du matin jusqu'à dix que le vent de mer commence à souffler. Un des bâtimens de garde fait alors le signal du retour à la côte: aussitôt les embarcations se réunissent, et la flottille, secondée par la brise de mer, arrive vers les quatre à cinq heures sur la plage. Les bateaux se dirigent vers leurs *couttós* respec-

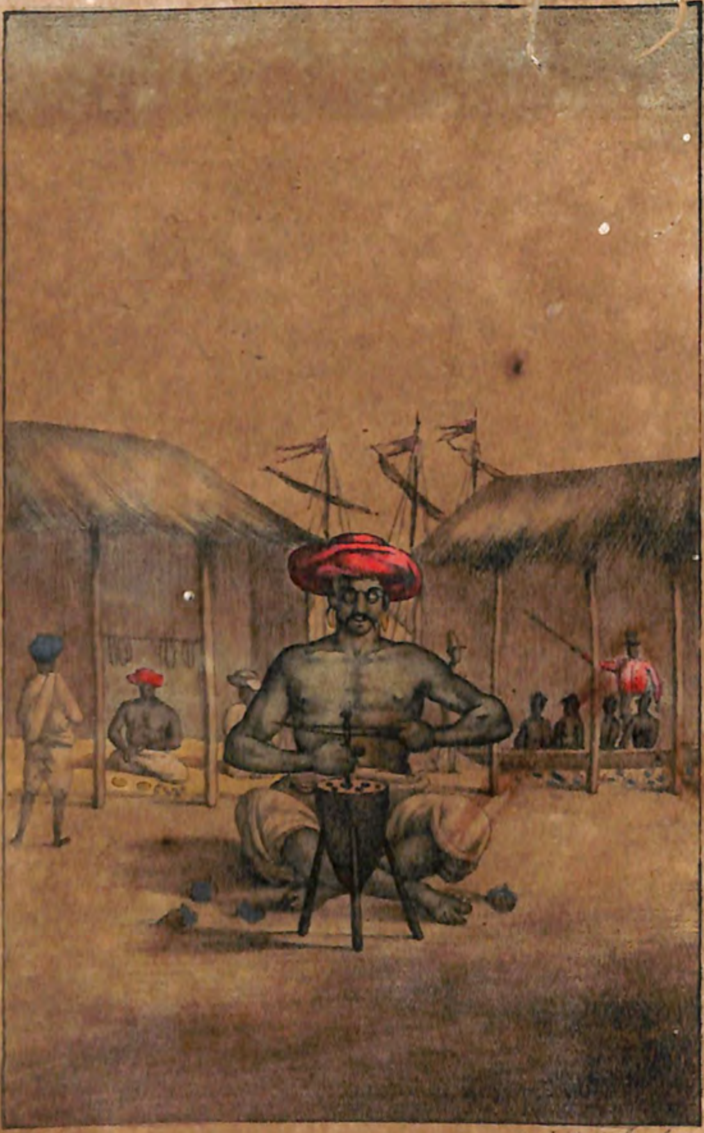
(1) Les plongeurs ont à craindre les requins, qui sont très-nombreux dans les eaux de Ceylan. Mais il y a toujours sur la côte de vieilles sorcières qui endoctrinent ces gens simples et crédules, en se disant douées du pouvoir d'ensorceler les requins, et qui garantissent le plongeur contre tout danger. On conçoit qu'une gratification rétribue cette espèce particulière d'assurance maritime; aussi se prélève-t-elle sur le salaire de chacun, et les vieilles font leurs affaires. Il arrive dans le fait très-peu d'accidens, ce qu'il faut attribuer sans doute au bruit causé par le rassemblement de tant de barques sur un même point, et à celui occasionné par les plongeons continuels, bruits qui effrayent et écartent les requins. Au surplus, chaque homme qui descend dans la mer est armé d'un couteau pour se défendre, en cas de besoin.

tifs (1), et y débarquent le produit de la pêche. On le partage aussitôt : le propriétaire prend sa part, chaque employé la sienne (2). Cela fait, et les huîtres parquées, la circulation redevient libre comme auparavant. Le marché s'ouvre alors : on vend, on achète, on spécule sur le salaire des mariniers, salaire qui ne laisse pas que d'être assez considérable, puisqu'on voit ces hommes se retirer chacun avec un bénéfice de quarante à cinquante *pagodes*, ou environ trois à quatre cents francs.

L'huître ainsi achetée sur les lieux vaut communément de deux à quatre sous de notre monnaie; j'en ai moi-même payée une à ce prix dont j'ai revendu la perle cent vingt francs : toutes à la vérité ne sont pas aussi précieuses, mais presque toutes offrent du bénéfice. Cette accumulation de richesses sur un même point et au milieu d'un aussi vaste amas d'hommes attire naturellement de nombreux filoux, qui viennent exercer ici leurs talens; et quoique

(1) Chaque bateau des différens propriétaires a son pavillon distinctif, et ce même pavillon est hissé au *couttó*.

(2) Les bateliers ainsi que les plongeurs sont payés en huîtres perlières, qu'ils revendent au bazar.



Lith. de Langlumé

Perceur de Perles.

chaque *coutlô* ait une garde, on ne parvient point tout-à-fait à les réprimer.

Il y a ici beaucoup d'Indiens qui n'ont d'autre métier que de percer les perles, ce qu'ils font avec beaucoup d'adresse et à très-bon compte. Leurs instrumens sont simples (*voyez* la pl. en regard). C'est un petit tabouret en bois percé de trous plus ou moins grands, où l'on place les perles selon leur grosseur, et une espèce d'archet avec lequel ils font mouvoir un petit bâton armé à son extrémité d'une aiguille très-fine qui traverse la perle en un instant. Les perles les plus rondes sont appelées *anis*. J'en ai vu de différentes couleurs : les unes d'un blanc éclatant et transparentes, d'autres bleuâtres ou d'une couleur rose magnifique, quelques-unes de dorées, d'argentées. Les perles roses sont les plus recherchées à Ceylan. En Europe, on estime principalement les perles blanches d'une belle eau; dans l'Orient, ce sont les plus jaunâtres qui obtiennent la préférence.

La perle est une maladie de l'huître qui met sept ans à se développer complétement. Si le coquillage n'est pas pêché alors, l'animal meurt ou la perle se perd. Souvent, lorsque la saison est orageuse, les huîtres souffrent, et leur produit

est beaucoup moindre. Peut-être qu'alors elles s'ouvrent et dégorgent leurs perles. L'huître perlière est de la grosseur des nôtres, mais d'une forme ovale, et plate d'un côté. Le poisson testacé qu'elle renferme a une barbe comme les moules.

Les plongeurs ramassent en même temps que ces huîtres d'autres coquillages dont plusieurs sont fort beaux; entre autres celui nommé *chank* dans le pays, que les Hindous employent dans leurs cérémonies funéraires, et qui pour cette raison s'exporte en grande quantité au Bengale au profit du gouvernement. La croyance religieuse des Brahmes les porte à jeter, avec chaque cadavre qu'ils abandonnent aux eaux du Gange, une quantité plus ou moins considérable de ces coquilles selon le rang et les richesses du défunt. Ces mêmes coquilles sont aussi en grand honneur chez les Cipayes, qui les taillent et en font des colliers.

Une autre branche de recette pour le gouvernement est le produit de la ferme de la pêche des requins, qui sont nombreux sur cette côte de Ceylan. L'on fait saler et sécher les nageoires et les queues de ce poisson, et alors on les transporte en Chine; les Japonais sur-tout en sont très-friands.

Lorsque Kandy n'étoit pas encore assujéti au pouvoir anglais, les rois de ce pays, par motif religieux, mettoient dans les conditions du bail de la pêche des perles que le droit d'y prendre part seroit accordé à deux bateaux appartenant à la pagode de Ramesouram : ce privilége a été continué depuis la conquête, et il est en outre alloué, aux autres pagodes de l'île, cinq bateaux dont les produits se partagent entre elles d'après des réglemens particuliers.

La pêche des perles a toujours lieu dans le mois d'avril, parce que c'est alors que la mer est le plus calme. Elle est pour le gouvernement une branche importante de revenu; je l'ai vu rendre jusqu'à cent mille livres sterling, ou deux millions et demi de francs, et il y a des années où elle ne s'est pas affermée pour moins de cent cinquante mille livres.

Jusqu'ici tout avoit été conjectures et incertitude touchant notre destination. On parloit toujours de Batavia; mais l'ordre de se porter sur Cochin survint, et il excluoit cette supposition : nous prenions une direction complétement opposée. Cependant de nouveaux renforts nous étoient arrivés de Bombay, entre autres le quatre-vingt-huitième de ligne, une partie du

quatre-vingt-sixième, et plusieurs chaloupes canonnières. Rien ne nous retenant plus à Ceylan, la flotte mit à la voile, se dirigeant sur la côte de Malabar.

CHAPITRE VIII.

La flotte longe la côte de Malabar. — Ordres reçus à la hauteur de Cochin. — Arrivée à Bombay.

Le vent fut très-bon jusqu'au cap Comorin, qui forme la pointe méridionale de l'Inde et où se terminent les montagnes des Ghauts, chaîne élevée qui partage la péninsule. Nous nous trouvions alors sur la côte de Malabar. A partir de ce point, nous n'éprouvâmes plus que des vents contraires. *Le Suffolk* étoit en mauvais état. Il nous quitta après avoir donné l'ordre de se porter sur Cochin, où nous trouvâmes celui de faire voile pour Bombay. Nous continuâmes à longer la côte en ayant toujours soin de ne pas la perdre de vue, afin de profiter des vents de terre qui venoient quelquefois à notre secours. Pour éviter d'être portés en dérive, nous jetions l'ancre dès que l'air étoit calme et que le courant nous devenoit contraire.

Les vents de mer et de terre règnent alternativement dans ces parages, d'une manière fort

singulière, mais fort utile pour les navigateurs. Voici ce qu'en dit Dampier (1).

« Les brises de mer se lèvent dans la matinée vers les neuf heures, quelquefois plus tôt, quelquefois plus tard. Elles s'approchent des côtes avec si peu de force que l'on diroit qu'elles en ont peur. Elles arrivent d'un air craintif et modeste; ce n'est qu'un souffle léger qui a l'air de s'arrêter pour reprendre haleine et paroît même vouloir se retirer. J'ai souvent attendu avec impatience ce léger zéphir, tant à terre pour en éprouver la fraîcheur voluptueuse, qu'en mer pour en profiter.

« Lorsqu'il se lève, la mer, qui est d'un calme parfait et sans la moindre ride, paroît se noircir un peu à l'horizon. Ce changement de couleur s'étend graduellement vers vous, et continue ainsi jusqu'au rivage. Une demi-heure après son arrivée à la côte, le vent commence alors à souffler assez brusquement, et son intensité augmente continuellement jusqu'à midi, heure à laquelle il a acquis toute sa force, qu'il conserve intacte jusqu'à trois; dès lors il commence à

---

(1) *Traité des vents et des marées*, tom. II, pag. 27 (édition de Londres, 1699).

s'affoiblir peu-à-peu, et vers les cinq heures, ou plus tôt ou plus tard selon les saisons, il s'endort jusqu'au lendemain matin.

« Les vents de terre sont aussi très-remarquables, et tout le contraire des vents de mer; car ils viennent en droite ligne de l'intérieur des terres, pendant la nuit, et soufflent par conséquent dans une direction diamétralement opposée, se succédant ainsi alternativement, par un admirable arrangement de la providence.

« Les vents de terre commencent à se lever de neuf heures du soir à minuit, et règnent jusqu'à neuf ou dix heures du matin. L'on ne peut fixer exactement le moment où ils cessent, qui varie selon les saisons. Sur certaines côtes ils se lèvent plus tôt, et soufflent avec plus de violence : cela dépend des localités. Leur influence s'étend aussi plus ou moins loin, selon la hauteur du rivage; mais d'ordinaire elle se fait sentir jusqu'à trois ou quatre lieues en mer. »

Les brises de mer sont toujours accueillies avec une véritable reconnoissance sur la côte, où elles apportent une fraîcheur ravissante. Les vents de terre, au contraire, sont en général fort chauds, sur tout le littoral de la péninsule, et plus particulièrement sur la côte de Coromandel

que sur celle de Malabar, tandis qu'à Ceylan, par un effet sans doute des hautes montagnes de l'île, ces vents sont frais et agréables.

Nous passâmes en vue de Cananore, Tellichéri, Mangalore, Goa, et nous entrâmes le 31 mars dans les eaux de Bombay, sans qu'aucun événement eût signalé cette pénible traversée. Nous fûmes hélés, comme nous approchions du port, par un bâtiment de guerre qui nous annonça avoir à son bord le général Baird, chargé de commander notre expédition. Ce général arrivoit de Calcutta et venoit remplacer le colonel Wellesley, qui ne parut pas d'abord fort satisfait de ce déplacement, ne se doutant pas qu'il dût être l'origine de sa haute fortune militaire. Ce fut alors, cependant, qu'ayant été envoyé dans l'intérieur, il assista à la bataille d'Assaye, et y fit sa première action d'éclat, étant parvenu à sauver la réserve de l'armée qui plioit devant les Mahrattes. Ceux-ci, que les généraux Deboyne et Perron avoient disciplinés à l'européenne, alloient en effet triompher des troupes anglaises, lorsqu'ils furent chargés par une division sous les ordres du colonel Wellesley, pris en flanc et obligés de chercher leur salut dans la fuite, et cela au moment où

ils touchoient à la victoire. Le carnage fut affreux, et la perte énorme de part et d'autre: mais le champ de bataille resta aux Anglais, leur réputation fut sauvée, et l'Inde continua de les croire invincibles. Le temps nous apprendra s'il leur est donné d'y perpétuer éternellement leur empire, ou s'ils doivent le céder un jour à un nouveau conquérant. Les Indiens ont un proverbe qui dit que conquérir leurs pays ce n'est pas avoir conquis leurs mœurs et leurs coutumes.

CHAPITRE IX.

L'expédition apprend enfin sa destination. — Préparatifs de départ. — Arrivée à Bombay. — La flotte met à la voile pour la mer Rouge.

NOUS apprîmes enfin notre destination. Il s'agissoit de traverser la mer Rouge et de porter la guerre en Égypte. L'amiral Blanckett nous avoit devancés avec une partie du quatre-vingt-sixième régiment, quatre bataillons de Cipayes et un détachement d'artillerie et du génie. Nous apprîmes en outre que notre mouvement étoit combiné avec celui d'une expédition partie d'Angleterre sous les ordres du général Abercromby.

Nous avions tenu la mer si long-temps que toutes nos provisions étoient épuisées ; l'eau sur-tout commençoit à nous manquer : nous fûmes donc obligés de séjourner quelque temps à Bombay, capitale de la présidence de ce nom.

Cette ville est située dans une île qui n'est séparée du continent que par un petit bras de mer. Vis-à-vis d'elle est *Coulaba*, nommée aussi l'île *de la vieille femme*, qui est défendue par

un fort et éclairée par un phare qui indique aux bâtimens l'entrée du port. Bombay est considérable; de magnifiques fortifications la protègent. Elle a des bassins d'une grande beauté, et des chantiers où ont été construits plusieurs vaisseaux de la marine anglaise. On emploie dans ces constructions beaucoup de bois de *teck*, qui est fort dur et ressemble au chêne, mais qui est beaucoup plus pesant et plus durable.

C'est là que j'ai vu pour la première fois se servir de caissons (1) au lieu de tonneaux pour contenir l'eau à bord; tous les bâtimens en sont pourvus. La forme de ces caissons rend l'arrimage plus facile : ils tiennent moins de place, renferment une plus grande quantité d'eau et paroissent être sous tous les rapports d'un très-bon usage.

Tous les ouvriers qu'emploient les habitans de Bombay sont des Parsis (originaires Persans), qui pendant les guerres et les conquêtes des Mahométans sous Thamâs-Kouli-Khan

---

(1) On les a depuis construits en fer, mais leur prompte oxidation rend l'eau styptique et dépose une espèce de sédiment bourbeux qui cause une grande perte de liquide. On vient d'essayer si l'étamage peut remédier à cet inconvénient.

furent forcés de quitter leur pays. Ils sont, en général, beaux, bien faits, industrieux et riches. Le commerce de Bombay est presque exclusivement entre leurs mains, et les plus beaux vaisseaux qui se voient dans ce port leur appartiennent. Ils adorent le soleil et le feu.

La baie est spacieuse et sûre. Les bâtimens de guerre et de commerce sont bien construits et de grandes dimensions. Les *lascars* ou matelots qui les montent passent pour être les meilleurs marins de l'Inde. Ils fréquentent les mers de Chine et d'Europe, ainsi que le golfe Persique.

Le coton est une des principales branches du commerce de Bombay. Le fort en contient une immense quantité disposée en ballots que l'on comprime, afin de ménager l'espace, au moyen de presses fort ingénieuses. Mais d'un autre côté, le défaut d'air laisse aux soies de ce coton une propension à s'échauffer qui le prive d'une grande élasticité dans l'emploi. C'est ainsi qu'on achète souvent un avantage par une perte équivalente.

Bombay a un établissement de marine militaire de la compagnie des Indes qui se compose d'une vingtaine de bâtimens de dix à vingt

canons, destinés uniquement à donner la chasse aux pirates dont les côtes sont infestées. Ces moyens de répression n'empêchent pas que ces forbans, quoique moins redoutables aujourd'hui qu'ils ne l'étoient autrefois, ne possèdent encore à l'entrée du port deux petites îles, celles de Hunary et de Kunary, qui leur servent de refuge. On ne conçoit pas pourquoi la compagnie tolère cet abus. La seule considération qui puisse expliquer sa conduite, c'est que, si ces îles étoient prises, la marine militaire deviendroit inutile. Quoi qu'il en soit, quelques flibustiers insultent aux maîtres de l'Inde, et deux misérables îlots défient leur puissance et inquiètent leur commerce.

Le gouverneur de Bombay est le chef du conseil. Les troupes du roi et celles de la compagnie ont les unes et les autres leur commandant suprême.

Je desirois ardemment visiter les beaux monumens de l'île d'Éléphanta et de Salsette. Ce sont des temples hindous remarquables par leur haute antiquité, et la célébrité particulière dont ils jouissent dans l'Inde. Mais je ne pus satisfaire ma curiosité, et ce fut pour moi un véritable regret.

L'expédition devant parcourir une mer peu connue et dangereuse, on jugea convenable de faire partir la flotte par divisions de quatre à cinq bâtimens. Nous avions renouvelé nos provisions, réparé nos forces, tout étoit prêt à bord : on mit donc à la voile, et nous quittâmes Bombay le 7 avril.

Vue de la ville et du Fort d'Aden
View of the Town et Fort of Aden.
Côte d'Arabie Felix.

CHAPITRE X.

La division double le cap Guardafui et entre dans le golfe d'Arabie. — Arrivée à Moka.

APRÈS une traversée aussi heureuse qu'on pouvoit le desirer nous atteignîmes le rivage d'Afrique, et bientôt après, doublant le cap Guardafui, nous entrâmes dans le golfe Arabique. La côte que nous avions en vue étoit extrêmement haute et escarpée; on n'apercevoit aucune trace ni de végétation, ni d'habitations. Ce fut sur-tout après avoir dépassé le cap Fellis que nous la trouvâmes nue, élevée, taillée à pic. Nous rencontrâmes à cette hauteur un *daou*, ou petit bâtiment arabe, qui nous annonça qu'une frégate française avoit récemment paru dans ces eaux. Nous continuâmes de longer la côte d'Afrique, mais parvenus à la hauteur de l'île *Brûlée*, nous nous dirigeâmes sur la rive opposée, vers le cap Aden (*voyez* la pl. (1) en regard), qui fait partie de l'Arabie-

(1) Cette lithographie a été faite d'après le dessin que le capitaine Hanchett, de la marine royale anglaise, a

Heureuse. Le temps étoit superbe, les vents légers; la chaleur seule incommodoit les équipages : en une nuit nous traversâmes le golfe et arrivâmes en vue de la ville d'Aden.

La brise nous étant favorable, on déploya les voiles pour franchir le détroit de Bâb-el-Mandeb. L'île de Périm, qui en occupe le centre, rend ce passage encore plus étroit; cette île, plate et inculte, ne présente à l'œil que sables et que déserts : en un mot, c'est le sol de l'Arabie. Quelques heures après que nous l'eûmes perdue de vue, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Moka.

Nous rejoignîmes ici le général Baird, qui étoit à bord du *William-Transport,* et apprîmes le malheur de la frégate *la Forte,* de 50 canons, qui s'étoit perdue à Geddah, ainsi que plusieurs autres bâtimens de l'expédition : heureusement les équipages avoient été sauvés.

Moka (*voyez* la pl. en regard) paroît assez grande. Elle est défendue par deux forts en batteries que leur mauvais état rendroit

---

bien voulu donner à l'auteur pour son ouvrage. Le capitaine Hanchett avoit été, pendant l'expédition, chargé par l'amirauté anglaise de lever les plans des ports et des côtes de la mer Rouge.

Lith. de Langlumé

Vue de Moka prise de la Rade.

presque inutiles s'ils avoient à lutter contre des bâtimens de guerre. Ces forts sont armés de vieilles pièces d'artillerie plus dangereuses pour ceux qui les servent que pour les navires sur lesquels on en dirigeroit les feux. La ville de Moka, en effet, a été bombardée plusieurs fois et toujours avec succès, tant par les Français que par les Anglais.

L'approche de la côte n'est pas facile. Un récif qui s'étend fort loin en mer au sud de la rade l'abrite et la protége. Les maisons et les mosquées sont blanchies à la chaux, ce qui leur donne une apparence de propreté qui peut être fort trompeuse.

Moka fait un grand commerce avec l'Inde et l'Afrique. Les Arabes qui l'habitent sont insolens et superstitieux, et ils apportent une telle mauvaise foi dans leurs relations que ce n'est jamais sans défiance qu'un Européen traite avec eux. Aux environs de la ville le pays est plat, sabloneux; mais à quelques lieues de là, on aperçoit la montagne *de la Cheminée* (ainsi appelée parce que le sommet ressemble un peu au toit d'une cheminée). Cette montagne sert de guide aux navigateurs : lorsqu'on la voit sur le même axe que la grande mosquée, on est

sûr d'avoir dépassé l'écueil, et l'on peut se diriger avec confiance sur la rade pour y jeter l'ancre.

Le littoral de toute cette partie de l'Arabie n'est qu'une plaine aride et sabloneuse; mais l'intérieur des terres ou la partie montagneuse, qui est entecoupée de belles et fertiles vallées, abonde en dattes, en froment, en myrrhe, en tabac, en plantes aromatiques, et l'on y récolte le meilleur café connu.

Moka est gouvernée par un *doulah*, ou commandant, au nom du prince qui, sous le titre d'iman ou de *docteur*, régit l'Yémen comme état indépendant, et dont la résidence est à Sana. Celui qui remplissoit alors ces fonctions de *doulah* étoit un Abyssin, autrefois esclave. L'idée qu'on a de l'esclavage dans l'Orient est tout-à-fait contraire à celle que nous en avons en Europe; c'est presque toujours parmi ceux qui en portent le joug que l'on choisit les hommes qu'on destine aux postes de confiance, et qui une fois entrés dans la carrière des honneurs s'élèvent rapidement au pouvoir.

Nous restâmes quelques jours à Moka pour faire de l'eau, quoiqu'elle n'y soit pas très-bonne. Nous envoyions nos chaloupes sur la côte avec

nos futailles, et l'on nous en apportoit dans des outres pour la consommation journalière. Les sources sont, dit-on, éloignées de la ville d'environ trois quarts de lieue.

Nous quittâmes la rade le 9 mai, après avoir été rejoints par *l'Anna-Amelia* avec une partie du dixième régiment, et le brigantin de guerre de la compagnie des Indes *le Whaler*, de quatorze canons, qui devoit être attaché à notre expédition.

CHAPITRE XI.

Navigation dans la mer Rouge. — Arrivée à Geddah. — Jonction de l'expédition anglo-indienne avec celle partie du cap de Bonne-Espérance. — Première nouvelle de l'arrivée en Égypte des troupes envoyées d'Angleterre.

La mer Rouge étant encore peu connue, nous étions obligés de naviguer avec une extrême prudence, ayant constamment la sonde à la main, et prenant soin d'abattre une partie de nos voiles dès que la nuit approchoit.

Nous manquions de bonnes cartes. Celles des Anglais étoient tout-à-fait fautives. Elles nous portoient à dix ou douze lieues dans les terres que nous ne pouvions encore les apercevoir. Les cartes de d'Anville étoient les seules qui fussent exactes; aussi ceux de nos bâtimens qui n'en étoient pas pourvus s'empressèrent-ils d'en tirer des copies. J'en dressai moi-même plusieurs.

La côte occidentale de la mer Rouge (celle d'Abyssinie) est très-élevée, tandis que celle de l'Est est absolument plate, les montagnes de cette partie de l'Arabie se trouvant toutes rejetées dans l'intérieur du pays.

Nous passâmes près des îles de Gebel-Zeghir. Ces îles paroissent, d'après leur conformation, avoir été volcaniques; elles sont hautes, désertes et sans verdure. A peine les avions nous dépassées que nous nous trouvâmes tout-à-coup entourés d'écueils; mais nous fûmes assez heureux pour ne pas toucher, et virâmes de bord. Nous n'avions pas de temps à perdre, et ne cherchâmes point à reconnoître ces écueils : il seroit cependant d'un grand intérêt, pour les marins qui fréquentent ces parages, qu'un voyage de reconnoissance signalât ces dangers.

Nous passâmes ensuite auprès des îles Sabagars situées par le quatorzième parallèle; on en compte neuf de peu d'étendue. Ces îles ne sont plus que des rochers inhabités.

Nous longeâmes celle de Gebel-Tar, qui est haute et apparente, et où nous aperçûmes un pic qu'on dit avoir été jadis un volcan. Ce plateau est pareillement inhabité et partage la stérilité des autres îles.

Nous approchions de Geddah; la traversée devenoit de plus en plus périlleuse. Le 15 mai, dans l'après-midi, nous fûmes abordés par un bateau monté par des pilotes arabes. Nous en prîmes deux à bord; mais à peine furent-ils

sur le vaisseau qu'ils s'énivrèrent de manière à perdre la raison, et ne furent plus ensuite d'aucune utilité au moment du danger. Vers minuit, nous nous trouvâmes au milieu des brisans. Il ventoit frais; nous mîmes de-suite en panne, et fîmes signal à la flotte d'en faire autant. A la pointe du jour on remit à la voile; mais il fallut, pour diriger la marche du vaisseau, qu'un de nos officiers montât au haut d'un mât, d'où il signaloit les récifs que nous devions éviter. Toute la journée se passa à louvoyer dans cet archipel de corail d'où nous ne pouvions apercevoir la côte. Enfin, sur les trois heures de l'après-midi, nous commençâmes à discerner le port de Geddah, mais à une distance telle que nous ne pouvions l'atteindre avant la nuit. Le vaisseau se mit à l'ancre, et nous nous établîmes auprès d'un récif où se réunit toute la division. Heureusement la nuit fut belle, ce qui rendit notre position moins dangereuse. Dès que le jour parut nous appareillâmes. Il étoit temps. Le cable avoit beaucoup souffert. Si les coraux l'eussent coupé, nous étions irrévocablement perdus.

L'entrée du port de Geddah est des plus difficiles; on passe entre deux écueils très-rappro-

chés qu'on appelle les *portes* du port. Au milieu de ce passage est un rocher que l'eau recouvre. La frégate *la Forte* avoit donné sur ce récif quelques semaines auparavant. Elle fut si endommagée du choc, qu'elle n'eut que le temps d'aller s'échouer sur un autre banc dans l'intérieur du port, et il fut impossible de la relever. Une de ses batteries étoit entièrement submergée, et la cale percée d'outre en outre. On n'avoit eu d'autre ressource que de noliser un vaisseau marchand sur lequel on avoit mis l'équipage et tout ce qu'on avoit pu sauver de la frégate. On jugea prudent, à la suite de ce désastre, de placer une vigie sur le rocher qui l'avoit causé, afin de mettre en garde les navires qui aborderoient dans le port.

Nous y entrâmes le 17 mai, et jetâmes l'ancre à une lieue un quart de la ville. Les récifs qui entourent ce port brisent la fureur des vagues, et l'on y est fort bien abrité.

Les plongeurs de Geddah sont très-renommés et font réellement des prodiges. Nous en fûmes nous-mêmes les témoins, dans l'emploi que nous fîmes de ces hommes pour sauver les effets qui se trouvoient encore à bord de *la Forte*. Munis d'un morceau de corne qui leur bouche exac-

tement les narines, ils demeuroient sous l'eau un temps surprenant. La gaieté de nos gens fut plusieurs fois excitée par les petits incidens auxquels les plongeons donnoient lieu; elle ne le fut pas moins par la prodigieuse ivrognerie du pilote qui nous avoit guidés dans le chenal, en voyant cet homme vider d'un trait et sans sourciller une bouteille entière d'eau-de-vie: les Arabes que la curiosité amenoit à bord n'étoient pas moins divertissans, par la terreur panique que leur inspiroit toujours le grognement de nos porcs, chaque fois qu'ils venoient à passer devant leur cage.

Nous trouvâmes ici le général Baird qui nous avoit devancés. Ce commandant, accompagné de son état-major, fit au schérif de la Mecque une visite officielle, et en fut bien reçu : il y eut échange de présens, et l'assurance formelle donnée par ce prince qu'il concourroit de tous ses moyens au succès de l'expédition. Il n'en fit rien cependant, et la suite prouva que sa politique le portoit de préférence vers les Français : mais il y a loin, comme on sait, des promesses d'un Arabe à leur sincère exécution.

Les habitans de Geddah sont encore plus insolens que ceux de Moka. Leur attachement

à la religion de Mahomet est porté jusqu'au fanatisme, et ils ne considèrent, ne respectent que ceux qui professent leur croyance; encore font-ils une grande différence entre leurs coreligionnaires. Les pauvres pélerins qui viennent de l'Inde en reçoivent un accueil fort peu gracieux, et ce qui m'étonne, c'est que ces malheureux s'exposent sciemment à toutes les indignités qu'ils éprouvent. Non contens de les maltraiter, les habitans les dépouillent de tout ce qu'ils possèdent; et il est vrai de dire que pour eux ce pélerinage est bien méritoire, quand on les voit affronter de pareils traitemens.

Les Arabes de Geddah sont beaux et forts, et sous ce rapport ils l'emportent de beaucoup sur ceux de Moka. La ville est aussi plus grande et plus commerçante; c'est en quelque sorte le port de la Mecque, dont elle n'est éloignée que de quinze à vingt lieues. Ce port a quelques gros bâtimens et un grand nombre de petits caboteurs qui font le commerce avec l'Inde. Il y afflue chaque année une multitude inouie de pélerins mahométans, qui viennent de tous les points de la vaste presqu'île du Gange et du golfe Persique pour accomplir le pélerinage que tout musulman doit faire au moins

une fois. C'est un grand artifice de la politique de Mahomet d'avoir imposé ce devoir à ses sectateurs : il a ainsi perpétué l'importance des lieux où il a rempli sa prétendue mission.

Quelques jours après notre arrivée, l'expédition partie du cap de Bonne-Espérance se joignit à nous ; elle étoit escortée du *Romney* de 50 canons et du *Victor* de 22, sous le commandement du commodore Popham. Le renfort qu'elle portoit se composoit du soixante-unième régiment, d'une compagnie du huitième de dragons-légers, et d'un fort détachement d'artillerie.

Nous n'attendions plus que l'ordre du départ, lorsque nous vîmes arriver un navire expédié de Suez par l'amiral Blanckett. Il nous apportoit la nouvelle du débarquement en Égypte de sir Ralph Abercromby avec l'armée venue d'Angleterre, et de la victoire qui en avoit été la suite. Les troupes s'avançoient sous les murs d'Alexandrie. Elles en alloient former l'investissement. L'amiral annonçoit aussi qu'il avoit débarqué un détachement de l'expédition venant de Bombay, qui s'étoit aussitôt mis en route pour joindre, près du Caire, l'armée du grand-visir.

CHAPITRE XII.

Départ de Geddah. — Arrivée à Kosseïr. — Description de cette ville. — Arabes nomades. — Préparatifs de l'armée pour traverser le désert.

NOUS quittâmes Geddah le 26 mai. L'escadre eut à lutter contre les vents contraires pendant toute la traversée, jusqu'à Kosseïr, où elle mouilla le 15 juin sans aucun accident fâcheux.

Les vents dans la mer Rouge soufflent six mois du nord et autant du sud. Nous l'avions traversée dans la mauvaise saison; nous aurions dû le faire avant, c'est-à-dire, pendant les mois de novembre, décembre, janvier, février, mars ou avril. L'amiral Popham la parcourut durant cette époque avec une vitesse extraordinaire: il fit le trajet de Calcutta à Suez en moins de vingt-deux jours.

Nous jetâmes l'ancre dans une anse qui forme le port de Kosseïr. La veille de notre arrivée nous avions rencontré un bâtiment qui nous confirma la nouvelle de la victoire d'Alexandrie et nous apprit la mort de sir Ralph Abercromby. Ce général en chef venoit de succomber aux

blessures qu'il avoit reçues dans cette célèbre journée.

Je n'oublierai point la profonde impression de tristesse que fit sur moi la première vue de cette côte de désolation ; quelle nudité, quelle solitude, quelle triste absence de toute verdure à l'exception de quelques chétifs dattiers! Le cœur se resserroit à l'idée d'avoir à vivre, même momentanément, sur ces bords.

Nous débarquâmes le 16 juin, et fûmes camper, avec le reste de l'armée déjà arrivée, à une demi-lieue de la ville, dans le désert (1).

Kosseïr n'est qu'un misérable amas de huttes

(1) C'est pendant ce premier séjour sous la tente, sur le sol d'Égypte, que je donnai à mes camarades la preuve qu'un militaire français est apte à tout, et qu'il se trouve rarement dans l'embarras.

Les officiers de mon régiment s'étoient divisés en sociétés, composées chacune de cinq ou six d'entre nous, pour ce qui avoit rapport aux repas. Nous avions eu soin de nous pourvoir, à cet effet, de plusieurs cuisiniers, que nous avions emmenés de l'Inde. Le malheur voulut que le nôtre déserta pour retourner dans son pays. Aucun de nos domestiques ne s'étant montré disposé à le remplacer dans ses intéressantes fonctions, nécessité fut d'y suppléer, et j'offris mes services. On les agréa. Aussitôt, installé parmi les pots, je m'évertuai de mon mieux dans mon office, et mes camarades sembloient se trouver assez

bâties avec des cailloux et de la boue ; cependant c'est un port où il se fait un grand commerce. Ce port, en effet, sert de communication entre l'Arabie et l'Égypte, pour l'échange des blés et autres productions de ce pays contre les cafés de Moka et les tissus de l'Inde. La ville de Keneh, située à quelques journées de distance sur le Nil, est l'entrepôt général de tout ce commerce ; c'est d'elle que l'on tire à Kosseïr tout ce qui est nécessaire à la vie.

L'eau est détestable à Kosseïr, et d'une amertume telle que l'ébullition même ne peut la détruire. A l'époque où nous y débarquâmes,

---

bien de mes talens culinaires. Un jour cependant, ils me jouèrent un tour qui ne laissa pas que de me donner un peu d'humeur. Les officiers du soixante-unième de ligne, nouvellement débarqués du cap, ayant été engagés à dîner avec nous, on convint que chaque société fourniroit son contingent, et je mis tous mes soins à ce que le nôtre fît honneur à ma réputation. Au moment où nous allions nous mettre à table, et où j'espérois jouir de mon triomphe, un ordre m'est envoyé pour me rendre à l'instant même avec un détachement aux puits, afin d'inspecter les outres que l'on y réparoit pour notre traversée du désert. A mon retour, ce fut à qui me complimenteroit sur mon dîner et sur mes connoissances en cuisine ; mes camarades ne tarissoient point en louanges ; et je ne pus douter de leur sincérité, lorsque

les sources qui la fournissent avoient été récemment découvertes par les Français, à quatre lieues de la ville. L'honneur en étoit dû aux soldats de la vingt-unième demi-brigade sous les ordres du général Belliard : auparavant on tiroit des côtes de l'Arabie l'eau nécessaire à la consommation.

La place est défendue par un fort qu'y construisirent les généraux Belliard et Donzelot et qui est si bien masqué qu'on ne l'aperçoit que lorsque l'on est sous son feu. Les troupes que la frégate anglaise *le Fox* débarqua sur ce point en 1800 furent fort maltraitées, et obligées de se rembarquer précipitamment.

Les solitudes de l'Égypte sont habitées, ou pour parler plus exactement, sont successivement parcourues par des hordes d'Arabes nomades, connus sous le nom de Bédouins, qui

---

je m'aperçus que ces messieurs ne m'avoient pas même laissé de quoi m'assurer par moi-même du mérite de mes œuvres. Mon premier mouvement, je l'avoue, causé par un appétit frustré dans son attente d'une manière aussi cruelle, fut de leur témoigner une juste humeur; mais bientôt mon amour-propre de cuisinier l'emporta, la gaîté générale excita la mienne, et je ne pensai plus qu'à l'honneur qui me restoit d'avoir fait faire à des officiers anglais un bon dîner dans les déserts de l'Égypte.

se divisent en plusieurs tribus. Ce sont de véritables voleurs de profession, qui ont cependant un point d'honneur, celui de défendre à outrance quiconque a acheté leur protection, ou que le hasard a conduit chez eux et qui y a trouvé l'hospitalité. Ils lèvent un tribut sur toutes les caravanes qui traversent leur territoire. Malheur à celle qui s'y refuseroit. Ces Arabes possèdent une grande quantité de bétail, de chevaux, de chameaux; ils n'ont pour vêtement qu'une chemise de toile à manches larges qui descend jusqu'aux talons, et par-dessus une tunique de laine blanche ou noire. Ils jettent quelquefois un châle sur leurs épaules, et se coiffent avec un turban dont le fond est orné d'une petite calotte cramoisie. Toujours montés sur des jumens ou des dromadaires dont la vélocité est célèbre, ils ne vont jamais qu'armés de fusils, de pistolets, de sabres et quelquefois de lances. Ces tribus s'érigent en propriétaires de tous les puits, auprès desquels elles assoient ordinairement leurs camps, ce qui fait que les caravanes ne peuvent échapper à leurs exactions.

La plus nombreuse de ces hordes farouches et guerrières est celle des Abâbdehs, qui diffère de toutes les autres autant par le costume

que par la couleur. Les Abâbdehs, en effet, n'ont pour tous vêtemens qu'un simple morçeau de toile qui leur couvre les hanches et descend jusqu'au milieu de la cuisse; leur peau au lieu d'être cuivrée est noire, et leurs cheveux sont naturellement bouclés sans être laineux. L'idiome aussi dont ils se servent leur est particulier. Cette horde, non plus que celle des Antounys qui occupe le littoral entre Suez et Kosseïr, et qui est l'ennemie mortelle des Abâbdehs, ne nous inquiéta que très-peu, grâce sans doute à notre nombre et à notre tenue, et pendant tout le temps que nous restâmes dans le désert tout se borna au pillage de quelques traîneurs. La tribu des Abâbdehs est celle qui s'arroge le droit exclusif de protéger les caravanes qui vont à la Mecque et à Médine, ce qui vraisemblablement est la cause de la jalousie de leurs voisins.

Plusieurs de nos détachemens étoient à Kosseïr depuis six semaines, et s'occupoient des préparatifs nécessaires pour traverser le désert. Les troupes n'étoient point encore réunies; nous attendions toujours les divisions qui nous suivoient. On profita au camp de ce délai pour réparer les outres qui se trouvoient en fort mau-

vais état. On les enduisit d'une composition qu'inventa un officier des transports, et moyennant laquelle nous les mîmes dans le cas de tenir l'eau.

Ces mêmes détachemens se hasardèrent dans le désert pour découvrir des sources et creuser des puits sur la route que nous devions parcourir, et pour tâcher d'ouvrir des communications avec le Nil. Ce furent les Cipayes de Bombay qu'on employa à ce service. Ils s'en acquittèrent au mieux et déployèrent un zèle et une intelligence dignes des plus grands éloges (1). Le lieutenant Warden, du corps d'artillerie de Bombay, et le colonel Murray, du quatre-vingt-quatrième régiment, quartier-maître général de l'armée, se rendirent d'avance à Keneh, afin d'y disposer tout pour notre arrivée et de faire passer des provisions d'eau et

(1) En parlant de l'intelligence des soldats cipayes, je ne puis me refuser à l'éloge de l'excellent esprit qui les anime. Les Cipayes ont un fonds d'honneur vraiment admirable, et une émulation surprenante à rivaliser de sang-froid et de bravoure avec les Européens dans toutes les occasions périlleuses : il ne leur faut que des chefs. Aussi inspirent-ils à leurs officiers une estime qui leur vaut d'en être fort bien traités, et leur condition au service est des plus douces.

de vivres aux différentes stations dans le désert.

Ces préparatifs terminés, et l'armée étant enfin réunie (1), le général Baird divisa les troupes par détachemens de quinze à seize cents hommes, et donna l'ordre du départ.

(1) Cette armée, y compris les corps débarqués du cap de Bonne-Espérance, se montoit à environ sept mille hommes, de toutes armes.

CHAPITRE XIII.

L'armée se met en marche pour traverser le désert. — Description de cette marche et particularités qui s'y rapportent. — Citernes à seize milles de Kosseïr. — Puits de Moïlah. — Sources à trois lieues de Moïlah. — Puits de La Gytah. — Arrivée à Byr-Anbâr et à Keneh, sur le Nil. — Description de Keneh.

L'ARMÉE, divisée en quatre brigades, commandées, la première par le colonel (depuis maréchal) Beresford, du quatre-vingt-huitième régiment; la seconde par le colonel Ramsay, du quatre-vingtième; la troisième par le colonel Barlow, du soixante-unième, et la quatrième enfin par le colonel Harness, se mit en marche sur Keneh, le 18 juin.

Le colonel Beresford ouvrit la marche avec le quatre-vingt-huitième et un détachement de Cipayes du Bengale. Le dixième, suivi de deux compagnies de Cipayes, ne se mit en route que le 21 à quatre heures de l'après-midi; il fit une marche pénible, et arriva à deux heures du matin aux premières sources situées à seize milles de la mer. Nous ne rencontrâmes que sables et que rochers; pas une trace de végétation ne s'offrit à nous dans toute l'étendue de pays

que nous parcourûmes. Ce ne fut qu'à la station que nous trouvâmes quelques tiges isolées d'une plante dont les feuilles rondes et aromatiques ressembloient à du velours gris. L'eau, sans être précisément bonne, étoit cependant meilleure en cet endroit qu'à Kosseïr. Nous nous établîmes dans la vallée, et reprîmes haleine sous un rocher très-escarpé au pied duquel étoient les sources.

Une partie de notre arrière-garde s'étoit égarée. Obligée de forcer de marche pour regagner nos traces, elle avoit eu à braver, pendant les ardeurs du jour, le supplice d'une soif ardente. Elle nous rejoignit enfin, mais exténuée de fatigue. Un soldat, frappé d'un coup de soleil, vint mourir dans ma tente; nous l'inhumâmes au pied du rocher.

Nous fîmes à cette station une assez triste découverte : un de nos officiers, s'étant avisé de gravir le revers de ce même rocher, ne fut pas médiocrement surpris d'y trouver les cadavres de cinq ou six soldats de la marine anglaise que le soleil avoit desséchés. Ils appartenoient sans doute à l'équipage de la frégate *le Fox* qui débarqua à Kosseïr, et qui fut si chaudement reçu par les Français.

Le général Baird vint nous faire une visite. Il nous apprit que le colonel Beresford manquoit d'eau et de provisions. Nous lui fîmes passer de suite ce que nous avions de disponible, et le lui expédiâmes sur Moïlah à quarante deux milles de notre camp. Nous n'étions cependant nous mêmes que foiblement pourvus. Les sources donnoient peu, il falloit attendre qu'elles s'emplissent; par une chaleur étouffante chaque homme ne recevoit que deux bouteilles et demie d'eau par jour. Mais nos camarades souffroient d'une disette absolue, et nous n'examinâmes pas si notre générosité ne pourroit pas nous devenir funeste.

Je m'avisai d'ailleurs d'un expédient à l'aide duquel je réussis en partie sinon à étancher, du moins à tromper ma soif. Je mis un petit caillou dans ma bouche : il me l'entretenoit fraîche, humide, ce qui me rendoit la marche moins pénible. Mes camarades en firent bientôt tous autant. Nous n'eûmes plus alors à lutter que contre le sable qui se déroboit, pour ainsi dire, sous nos pieds, ou qui en réfléchissant la lumière nous affectoit douloureusement la vue (1). Nous avions

(1) Pendant tout le temps que j'ai passé dans le désert,

en outre la ressource du thé, et nous en usions fréquemment. On a remarqué que son arome corrige les défauts de l'eau, et que sa propriété tonique soutient le système général contre les principes délétères de la chaleur : en effet, il réparoit nos forces et nous délassoit de nos fatigues ; c'est la meilleure boisson dont on puisse faire usage dans le désert. A la première halte que nous fîmes, nous eûmes grand soin de recueillir l'eau qui sourdoit autour de nous; nous nous en approvisionnâmes pour deux jours. Le 26, à six heures du soir, on se remit en route.

Nous marchions depuis quelques heures quand nous vîmes venir à nous le lieutenant d'artillerie Warden, escorté par deux Bédouins. Il nous annonça que le colonel Murray étoit heureusement arrivé à Keneh et qu'il s'y occupoit avec zèle des secours à envoyer à l'armée; il nous apprit que nous touchions à Moïlah, que le quatre-vingt-huitième régiment avoit quitté cette position pour se porter en avant, que l'eau y étoit

---

j'ai porté un voile de gaze vert que je crois m'avoir été de la plus grande utilité, n'ayant, durant mon séjour en Égypte, jamais éprouvé de maux d'yeux, tandis que mes camarades ont presque tous été atteints d'ophtalmies.

excellente; qu'enfin, sur les bords du Nil la campagne étoit magnifique et abondoit en toute espèce de fruits. Ces bonnes nouvelles ranimèrent nos forces, et nous nous remimes en route avec plus de courage. Bientôt nous atteignîmes une plaine immense. On y campa. Nous discernions à l'ouest des montagnes élevées sur lesquelles nous aimions à arrêter nos yeux. Dans le désert, en effet, la montagne apparoît comme l'espérance; elle montre le terme des maux qu'on endure, et quand il est aperçu, il semble que la fatigue cesse et que les douleurs s'amoindrissent. Par la chaleur excessive qu'il faisoit, nos outres s'étoient écaillées, fendues, et une partie de l'eau qu'elles renfermoient avoit fui; heureusement que nous en avions en réserve dans de petits tonneaux : elle servit à calmer un peu la soif qui nous dévoroit.

Nous nous remimes en marche à cinq heures du soir. Le désert devenoit inégal, montueux : nous traversâmes des gorges et des ravins; bientôt quelques bouquets d'arbres et un peu de verdure nous annoncèrent le voisinage de Moïlah. Nous défilions paisiblement et en bon ordre, lorsque tout-à-coup les ânes que nous montions se mirent à braire, puis à courir. Nous eûmes

beau résister, frapper, nous fûmes emportés en dépit de nos efforts, et nous ne nous arrêtâmes qu'en face des citernes que ces animaux avoient senties avant que nous eussions seulement soupçonné la cause de tant de bruit et de mouvement.

C'étoit dans une espèce de gorge étroite que ces réservoirs pleins d'une eau limpide et excellente s'offroient à nous. Qu'on juge de l'effet que produisit cette vue sur des hommes mourans de soif et de chaud. Les sources étant à quelques pieds au-dessous de la surface du sable, nos pionniers se hâtèrent d'ouvrir des bassins; j'en creusai un moi-même que je revêtis de pierres, à travers lesquelles l'eau filtroit et se clarifioit d'autant mieux.

J'avois trouvé tout auprès dans le rocher une niche où je m'établis : couché avec délices sur une peau de tigre, je n'avois qu'à allonger les bras pour puiser dans cette admirable fontaine. Ma retraite m'offroit encore un autre avantage, celui d'une fraicheur délicieuse au milieu des feux du désert.

Après une halte de quelques jours, l'artillerie nous ayant rejoints, la brigade se remit en route. Nous enfilâmes de nouvelles gorges, gravîmes des rochers escarpés, nous enfonçant toujours

plus avant dans ces solitudes; mais la chaleur, la soif, les fatigues de la marche eurent bientôt épuisé de rechef les forces et le courage d'une partie de nos soldats. Il fallut courir à la recherche de nouvelles sources, rassembler des chameaux afin de soulager les plus foibles, et les envoyer se remettre à La Gytah. Le trajet fut pénible : ils le supportèrent néanmoins, à l'exception d'un seul homme qui périt; encore ce malheureux ne succomba-t-il qu'à la suite d'un coup de soleil dont il n'avoit pu se préserver. Quant à nous, tantôt cheminant, tantôt faisant halte, suivant que nos forces ou la température nous le permettoient, nous regagnâmes enfin la plaine, toujours brûlés, toujours haletans, et livrés à toutes les illusions de ce singulier phénomène qu'on nomme le *mirage,* qui ne se voit qu'en pleine mer ou dans les sables du désert.

L'un des savans les plus distingués qui accompagnèrent en Égypte l'armée française, l'illustre Monge, a donné, sous le rapport scientifique, la solution la plus satisfaisante de ce curieux problême d'optique. Ce n'est point ici le lieu de reproduire ses savantes explications; mais peut-être voudra-t-on bien me savoir gré

de quelques mots sur le phénomène lui-même.

Le désert formant une surface à-peu-près plane, qui, comme celle de la mer, se confond avec le ciel aux bornes de l'horizon, son uniformité n'est interrompue que par quelques rares éminences qui se dessinent en sombre sur un sol très-éclairé. Le soir et le matin, l'aspect du terrain est tel qu'il doit être, et entre vous et les dernières éminences qui s'offrent à votre vue, vous n'apercevez que la terre; mais dès que la superficie du sol est suffisamment échauffée par l'action du soleil, et jusqu'à ce que, vers le soir, elle commence à se refroidir, il s'opère alternativement dans les différentes couches de l'atmosphère une dilatation et une contraction telles, que les angles sous lesquels vous embrassez les objets en sont altérés : dès-lors, le terrain environnant ne paroît plus avoir la même étendue; il semble terminé à environ une lieue de vous par une inondation générale. Les éminences placées au-delà de cette distance apparoissent alors comme des îles situées au milieu d'un grand lac, et dont on seroit séparé par une étendue d'eau plus ou moins considérable. Sous chacun de ces points culminans on voit son image renversée, telle

qu'elle s'offriroit effectivement s'il se trouvoit au-devant une surface fluide réfléchissante : seulement, comme cette image est à une grande distance, les petits détails vous échappent et l'on ne voit distinctement que les masses. Les contours de l'image renversée sont même un peu incertains et vacillans, et tels qu'ils seroient dans l'hypothèse d'une véritable nappe d'eau réfléchissante dont la surface éprouveroit une légère agitation. A mesure qu'on s'approche de l'éminence qui paroit ainsi placée dans l'inondation, le bord de l'eau apparente s'éloigne, le bras de mer qui sembloit vous en séparer se rétrécit; il disparoît enfin entièrement, et le phénomène, qui cesse pour ce point, se reproduit pour un autre que vous découvrez derrière à une distance convenable.

Ainsi tout concourt à compléter une illusion qui par-tout ailleurs n'auroit que des charmes, mais qui dans le désert est vraiment désolante, puisqu'elle vous offre sans cesse la vaine image d'un fluide toujours desiré et jamais atteint. Nos soldats s'emportèrent plusieurs fois contre ce jeu bizarre de la nature, et certes, par les tourmens de la soif qu'ils enduroient, il n'y avoit rien d'étrange dans leur humeur.

Cependant la chaleur alloit toujours croissant, et notre foible provision d'eau diminuoit d'heure en heure, lorsqu'un après-midi que je m'étois retiré sous ma tente, succombant à la fatigue et au sommeil, je m'entends tout-à-coup appeler à haute voix. Je me lève, et je vois un de nos Cipayes monté sur un dromadaire qui arrivoit de La Gytah. Cet homme étoit porteur d'un panier à mon adresse; il me le présente, je l'ouvre : surprise charmante ! j'y vois des grappes de raisins superbes qu'un de mes amis m'envoyoit. J'appelle mes camarades, je les réveille. Le précieux panier est fêté à la ronde, et se vide bientôt en un clin-d'œil. Heureusement nous approchions de La Gytah ; l'abondance y régnoit, cette perspective nous donnoit des ailes, et nous ne tardâmes pas à atteindre cette station. Ce sont deux petits bâtimens isolés, entourés de puits construits à l'européenne et pleins d'une eau délicieuse. Nous y trouvâmes un camp d'Arabes bédouins assez considérable, placé à quelque distance de celui de nos troupes que commandoit le capitaine O'Mahony , brave militaire plein d'activité et d'intelligence, qui pendant tout le temps de la traversée du désert rendit de grands services à l'armée, par

le zèle qu'il mit à envoyer des secours d'eau et de vivres par-tout où ils étoient nécessaires. Ce digne officier avoit autrefois servi en France dans la brigade irlandaise.

Les Bédouins nous fournirent des chevaux, des chameaux et des ânes : nous payons les premiers de dix-huit à trente piastres, les seconds de vingt-huit à trente ; les ânes ne nous en coûtoient que six (1).

Nous fîmes halte toute la journée du 6 juillet, et le 7 à quatre heures du soir, l'artillerie étant arrivée, nous nous portâmes sur Byr-Anbâr où nous arrivâmes à la pointe du jour, après une marche de douze heures.

Cette dernière partie de notre route, sur-tout, avoit été cruellement fatiguante; mais aussi nous touchions au terme, et après avoir parcouru le le désert dans toute sa largeur nous nous retrouvâmes enfin dans la plaine. Quelle surprise! Quel changement! Ce n'étoit plus cette vaste

---

(1) La race des ânes en Égypte est magnifique. Ces animaux sont d'une force étonnante, et d'une grande taille; leur allure est des plus agréables; ils vont presque toujours au petit galop. Leur poil est lisse comme celui des chevaux. Transportée hors du sol natal, cette race vigoureuse ne tarde pas à dégénérer.

étendue de sable sans aucune trace de végétation, c'étoient des villages, des hameaux, des arbres verdoyans, en un mot tout le tableau d'une culture riche et variée.

Pour des hommes échappés au désert, Byr-Anbâr devoit être un lieu de délices. Nous prîmes avec avidité possession de ses jardins, pressés de jouir de leurs ombrages; les dattes, les raisins, les oranges, l'eau du Nil, la fraîche verdure des sycomores, tout étoit nouveau pour nous, tout parloit voluptueusement à nos sens: nous ne nous souvenions plus de nos privations. Les habitans d'ailleurs sembloient nous voir avec plaisir. Nous ne nous lassions point de les regarder battre leur blé, traire leurs ânesses, hacher de la paille pour la nourriture de leurs chevaux. Nous suivions leurs travaux avec une curiosité qui ne paroissoit pas leur déplaire.

Je remarquai sur-tout une espèce de char qui remplace chez eux le fléau dont on se sert en Europe : ce char étoit monté sur une vingtaine de petites roues en fer, et mis en mouvement par des bœufs. Les gerbes, disposées en cercle, étoient foulées par cette espèce de machine; elle mettoit peu de temps à chasser le grain de l'épi, et la paille étoit aussitôt portée au hachoir.

Après une halte de quelques heures, nous nous remîmes en route vers le soir au milieu d'un essaim de mouches qui nous harceloient de la manière la plus cruelle et qui nous poursuivirent jusqu'à Keneh. Cette ville est l'ancienne Coptos; son étendue est assez considérable, et ses alentours sont une suite de jardins charmans où l'on cultive la vigne, et où croissent en abondance les plus beaux arbres fruitiers.

En longeant les murs de Keneh, nous vîmes toute la population accourue avec curiosité sur notre passage. Au moment où nous défilâmes devant elles, les femmes firent entendre une espèce de roucoulement qui est chez elles un signe de joie, mais dont l'harmonie ne règle pas les modulations. Nous les laissâmes avec leurs bizarres acclamations, et nous rejoignîmes ceux de nos détachemens qui nous avoient précédés et qui étoient campés à un quart de lieue de là. Nous revînmes ensuite sur nos pas pour examiner la ville, que nous trouvâmes bâtie de briques crues et de quelques débris d'anciens édifices que le temps et les hommes outragent chaque jour. Au reste, comme tous les bourgs et villages d'Égypte, celui-ci est entouré de murs avec des

portes. Les maisons sont en terrasse et n'ont qu'un étage.

Keneh est commerçante : elle échange continuellement ses grains et ses huiles contre les produits de l'Inde et de l'Arabie. On y voit des manufactures de poteries qui sont très-recherchées en Égypte pour la qualité qu'elles ont, à un degré remarquable, de conserver l'eau fraîche et limpide (1). On forme avec ces poteries mêmes, assujéties ensemble par des cordes et recouvertes de planches, des radeaux qui descendent le Nil et les transportent ainsi jusqu'à Rosette, où elles trouvent un débit assuré. Il se fait aussi à Keneh un grand commerce de beurre de buffle fondu et de charbon de bois.

On voit à Keneh des jardins charmans et d'une fraîcheur ravissante. Les vignes sont en treilles et donnent un ombrage délicieux. L'eau, distribuée avec autant d'élégance que d'économie, parcourt ces jardins en tous sens. Des rigoles ou de petits canaux la conduisent

---

(1) L'eau en Égypte est épurée dans des vases de terre poreuse, frottés en dedans d'amandes amères; ces vases réfrigérans sont montés sur des châssis de bois et entourés de godets placés pour recevoir les eaux qui s'y filtrent lentement.

dans tous les parterres. Ces canaux sont alimentés par des roues à pots placées sur le Nil ou sur des puits et mises en mouvement par des chevaux ou des bœufs. Il nous en coûtoit peu pour jouir de ces lieux charmans. La vie n'y revenoit pas à plus de six sous par jour, et nous pouvions pour cette foible somme nous rassasier d'excellens fruits. La contrée en effet est couverte de citronniers, d'orangers, de dattiers de sycomores; les melons d'eau y abondent, ainsi que la *plante à raquette* dont le fruit seroit assez agréable s'il n'étoit hérissé d'épines presque imperceptibles qui blessent la main qui le cueille. La canne à sucre y est aussi très-commune. Ces productions servent à rafraîchir les pélerins et les marchands qui viennent du Caire échanger les draps d'Europe, les blés d'Égypte, les tapis et les vases étamés du Levant, contre les cafés de Moka, les châles et les mousselines de l'Inde, &c.

Les habitans de Keneh sont plus foncés en couleur que ceux de la basse Égypte, mais ils ont les mêmes traits. Leur position, et leurs rapports avec les commerçans de tous les pays leur ont acquis une sorte d'industrie. Les femmes, comme dans tous les pays mahométans,

ne se montrent que voilées. Elles se noircissent le bord des paupières avec une préparation particulière, et les ongles avec de la teinture rouge qu'on extrait du henné (1).

Pendant notre séjour à Keneh, nous fûmes continuellement tourmentés par des tourbillons de sables qui se succédoient avec rapidité. Malheur à la tente qui se trouvoit sur le passage de la trombe; elle étoit aussitôt enlevée et culbutée. Rien ne pouvoit résister à la force et à la violence de ces tourbillons chassés par un vent impétueux : l'air en étoit complétement obscurci. Ce phénomène explique les déplacemens de monticules des sables du désert: lorsque le vent cesse la trombe s'arrête, et un monticule se forme.

Le général Belliard avoit fait construire sur le bord du Nil, au sud de Keneh, un fort qui défendoit la place. Nous trouvâmes les habitans occupés à le démolir et s'en disputant les matériaux qu'ils destinoient à des usages domestiques. C'est ainsi que par-tout l'insouciance des musulmans les a portés à détruire les édifices publics. Il n'y a pas de souvenir pour eux;

(1) Ou *mindi*, [lausonia], plante polypétalée; espèce de troëne dont le suc teint en aurore.

l'avenir ne leur prête pas ses illusions, le présent seul les trouve prêts à jouir de quelques éclairs de bonheur. Par-tout où l'islamisme a régné, les arts ont eu à regretter les monumens qui couvroient et embellissoient le sol. Les démolisseurs interrompirent leur œuvre de destruction pour nous apporter des comestibles, et nous ne fûmes pas médiocrement étonnés du prix modique qu'ils y mettoient. Un mouton nous coûtoit une piastre, six cents œufs la même somme, et nous obtenions pour ce prix trois douzaines de poulets ou une douzaine d'oies.

Les bêtes de somme n'étoient pas non plus à un taux fort élevé : un cheval se vendoit vingt à trente piastres (1), un âne quatre, un chameau vingt-cinq à trente. Les gages de nos domestiques arabes ne dépassoient pas une demi-piastre par mois, la nourriture étant à leurs frais : pour deux parats on avoit suffisamment de pain pour se nourrir tout un jour. La quantité de pigeons que fournit ce pays est vraiment

(1) La piastre d'Espagne dont je parle (5 francs 9 sous de monnaie de France) étoit estimée ici cent soixante *parats* turcs. Ces parats sont de petites feuilles de mauvais argent, très-minces, et de la largeur de nos petites pièces de deux sous.

incroyable; ils couvrent la campagne, encombrent les marchés, et les colombiers à eux seuls ment de gros villages. La largeur du Nil à Keneh dans cette saison de l'année (juillet) est égale à celle de la Seine à Paris; mais à l'époque de la crue des eaux, il s'enfle et couvre tout le plat pays : aussi les villes et les villages sont-ils bâtis sur des éminences qui les mettent à l'abri de l'inondation, et des chaussées d'un lieu à l'autre facilitent les communications.

L'on parle beaucoup des nombreux crocodiles qui infestent les eaux du Nil. Il y en a sans doute, mais en bien plus petit nombre qu'on ne le prétend; la preuve en est que nos soldats étoient continuellement dans l'eau et que cependant nous ne perdîmes pas un seul homme. Bien plus : j'ai vainement guetté ces animaux, sans qu'il m'ait été possible d'en apercevoir un seul ni de nuit ni de jour.

Le général étant arrivé, le kâchef ou gouverneur de la ville vint lui faire visite au camp. Il arbora l'étendard de Mahomet qui fut salué de vingt-un coups de canon; il le fit ensuite planter devant sa tente, pour rallier les mamlouks qui devoient nous suivre au Caire avec lui.

Le général fit partir un détachement de

deux cents hommes pour aller chercher vers les cataractes du Nil des djermes ou bateaux dont nous avions besoin pour descendre le fleuve.

Cependant nous étions sans nouvelle récente d'Alexandrie. Nous connoissions les forces de l'armée française; nous savions que si elle se concentroit, et répétoit les manœuvres d'Aboukir, l'expédition anglo-indienne étoit perdue; nos officiers en ressentoient une vive anxiété. Ils avoient tort. Les dispositions du général français étoient de nature à dissiper nos craintes; Abercomby n'eût pas mieux fait s'il eût été chargé de les calculer dans les intérêts de la Grande-Bretagne; aussi Hutchinson a-t-il plusieurs fois répété, notamment chez le consul d'Autriche, que Menou étoit la vraie cause de la perte de l'Égypte pour les Français.

Le général Belliard commandoit au Caire: menacé à la fois par les Anglais et par les Turcs, il marcha à la rencontre de ces derniers. Le visir n'eut garde de l'attendre; il avoit éprouvé de quoi la valeur française est capable; il n'essaya donc pas de se mesurer avec elle et se retira en toute hâte. Mais une division anglaise partie d'Alexandrie s'avançoit d'un côté, nous arrivions

de l'autre : la position de la garnison n'étoit plus tenable. Le général Belliard jugea sa position, et traita ; il consentit à l'évacuation, et sauva ainsi la portion de l'armée d'Orient placée sous ses ordres.

La campagne étoit décidée : notre présence en Égypte cessoit donc d'être nécessaire ; cependant, comme nos instructions nous enjoignoient de gagner le Caire, nous nous remîmes en mouvement. N'ayant pu réunir un nombre suffisant de djermes pour le transport de l'armée, le dixième eut ordre de cotoyer le Nil jusqu'à Girgeh où l'on attendoit les bateaux venus de Syout.

CHAPITRE XIV.

L'armée quitte Keneh. Une partie s'embarque sur le Nil, l'autre marche sur Girgeh. — Coup d'œil sur Farchout et ses environs. — Arrivée à Girgeh. — Description de cette ville. — Le détachement s'embarque pour le Caire. — Arrivée à l'île de Roudah, près du Caire.

Le détachement qui reçut l'ordre de marcher sur Girgeh traversa en conséquence le Nil le 24 au soir, et fut camper sur la rive gauche à Denderah, l'ancienne Tentyris, sous les murs du fameux temple dédié à Isis. Ce temple est encore en très-bon état, mais en grande partie enfoui sous les sables que les siècles et les vents ont amoncelé sur ce point. L'architecture en est tout-à-fait égyptienne. Ce n'est pas la faute des Arabes si cet édifice existe encore, car ils font tout ce qu'ils peuvent pour le détruire, sans pouvoir toutefois en venir à bout. Ils ont mutilé les colonnes dont les chapiteaux représentent la tête d'Isis, fracturé la plupart des statues, et commis diverses autres dégradations qui n'ont cependant pas ôté à ces chefs-d'œuvre le mérite d'une haute antiquité, et

celui plus grand encore d'attester l'état des arts à une époque très-reculée.

Nous trouvâmes sur le haut de ce temple, qui est construit en terrasse, les ruines d'un village arabe. Nous vîmes sous ses voûtes le fameux planisphère découvert par Denon. Le nom de ce savant étoit gravé sur le fronton du temple; je me permis d'y inscrire le mien au-dessous, ne me doutant pas alors que je connoîtrois plus tard cet homme célèbre, et que des rapports d'attachement et d'estime donneroient à ce souvenir un intérêt de plus.

On se remit en route le lendemain. Le pays que nous traversions étoit beau, riche, cultivé; c'étoient des troupeaux sans nombre, des champs couverts de moissons et de cannes à sucre, des villages nombreux, bien tenus, entourés de vergers et de jardins; nous croyions parcourir un paradis terrestre : mais la triste situation de l'Égypte soumise à l'étranger, couverte de hordes indisciplinables, déchirée par tout ce que les passions haineuses de la guerre civile peuvent inspirer de violence, excitoit en moi de pénibles réflexions.

Nous continuâmes à descendre le fleuve, toujours accueillis et fêtés par les habitans des

deux rives; il n'y avoit pas jusqu'aux femmes, ordinairement si réservées, que la curiosité ne forçât à quitter leurs retraites et qui n'accourussent sur notre passage, enveloppées dans leurs longues tuniques bleues et couvertes de leurs voiles noirs.

Nous avions avec nous un détachement de mamlouks commandé par le kâchef de Keneh, dont la prévoyance un peu intéressée nous faisoit fournir tout ce dont nous avions besoin, en ayant soin de ne pas s'oublier lui-même.

Lorsque nous marchions la nuit, nous étions avertis de la proximité des villages, par les aboiemens et hurlemens d'une multitude de chiens sauvages qui se logent dans des trous qu'ils se creusent hors des murs, et où, loin d'être inquiétés, ils sont nourris par les habitans.

A notre arrivée à Farchout, le cheykh el-belad, ou chef de la ville, vint à notre rencontre pour nous complimenter, entouré d'un nombreux cortége : en général, la même réception cérémonieuse nous a toujours été faite dans tous les lieux de notre passage; les cheykhs étoient ceux auxquels nous nous adressions pour tous nos besoins, et presque toujours nous avons eu à nous louer de leur prévenance.

C'étoit un spectacle curieux que de voir notre camp rempli de boutiques de toute espèce. Les Arabes qui les avoient établies s'efforçoient de leur mieux de se faire comprendre, et à cet effet ils mêloient à leur propre idiôme le français et quelques mots d'anglais : ces mots n'étoient guère que des juremens, dont sans doute ils ne connoissoient pas le sens ; mais n'importe : les achats se faisoient ; ils y gagnoient, et nous avions la bonhomie de croire que nous avions conclu des marchés excellens, car en général tout étoit à très-bon compte. Ce qui nous surprenoit, c'étoit de voir la facilité avec laquelle ces hommes avoient appris le français : quelques Coptes, sur-tout, parmi eux, le parloient avec le meilleur accent.

Nous campâmes hors de la ville, et reçûmes la visite du P. Antonio de la propagande, Italien de naissance, qui habitoit l'Égypte depuis seize ans. Il étoit à la tête du couvent du lieu, et avoit une congrégation de près d'une centaine de catholiques romains des deux sexes. Ce bon père nous engagea à dîner, et nous fit tant d'instances que nous acceptâmes. Il nous reçut à la tête de ses ouailles, nous montra la chapelle qu'il desservoit, nous raconta ses anxiétés et ses

tribulations pendant seize mois de guerre, et nous donna un repas frugal dont il fit dignement les honneurs. Nous desirions que notre hôte vînt au camp : mais quelque vives que fussent nos instances, il s'y refusa toujours. Il craignoit, disoit-il, d'exciter la jalousie des Arabes contre lui et les siens, et cette appréhension nous donna la mesure des transes continuelles dans lesquelles il vivoit. Desirant du moins faire quelque chose qui pût être agréable au P. Antonio, nous lui envoyâmes, avant notre départ, du thé, des bougies et plusieurs autres objets dont il regrettoit la privation.

Une autre espèce de connoissance que j'eus occasion de faire ici fut celle d'un médecin (ou plutôt soi-disant médecin) allemand, qui me dit habiter l'Égypte depuis plusieurs années. Il s'étoit attaché au service d'un cheykh, après avoir été, à ce qu'il assuroit, le médecin de Mourâd bey. Cet homme parloit mal le français et ne s'exprimoit guère mieux, autant que j'en pus juger, dans sa langue maternelle. J'avois d'abord espéré en obtenir quelques renseignemens intéressans sur le pays où il s'étoit fixé, mais je le trouvai d'une telle ignorance qu'il n'y eut pas moyen d'en tirer rien de bon. Il ne laissa pas cependant de me

faire entrevoir la haute opinion qu'il avoit de ses talens dans l'art de guérir (Dieu sait où il les avoit puisés). Entre autres cures merveilleuses qu'il prétendoit avoir opérées, il me dit qu'il avoit eu plusieurs fois la peste, mais qu'il s'étoit toujours rétabli grâce à l'efficacité de ses remèdes. Je lui demandai alors pourquoi il n'en avoit pas guéri Mourâd bey : il me répliqua qu'il en seroit sûrement venu à bout si l'état mental de ce chef, trop cruellement préoccupé des affaires de son pays, n'avoit pas nui à sa guérison. L'extérieur de ce pauvre hère n'indiquoit pas qu'il eût fait fortune à son métier, ni qu'il eût appliqué à sa personne les ressources de son art, car sa toilette n'étoit guère en meilleur état que sa santé. Il se disoit Autrichien, mais il s'habilloit à la turque, et je ne doutai plus que ce ne fût un renégat en le voyant s'acheminer vers la mosquée. La science de cet Esculape devoit être assurément bien médiocre, pour qu'il n'eût pas mieux fait ses affaires dans un pays où sa profession est en général si lucrative. La qualité ou plutôt le nom de médecin, *el-hakîm*, inspire aux Orientaux un respect qui tourne toujours au profit de ceux qui le portent. L'assurance impertur-

pable avec laquelle ces doctes personnages débitent leurs aphorismes et leurs drogues les fait aisément passer pour des êtres surnaturels, doués de facultés mystérieuses pour connoître et guérir tous les maux. Je ne sais comment les aventuriers européens qui, à l'époque de notre séjour en Égypte, étoient venus chercher fortune dans ce pays sous ce nom vénéré d'*el-hakîm*, s'y étoient pris pour soutenir la concurrence avec les médecins nationaux, mais ils nous donnèrent une pauvre idée de leurs connoissances et de leurs moyens. Italiens ou Allemands pour la plupart, ils cachoient l'ignorance de leur art sous le jargon du métier; et nous nous serions crus bien à plaindre si une nécessité quelconque nous eût contraints de recourir à eux. Je ne parle pas ici de quelques médecins dignes de ce nom, que nous trouvâmes établis à Alexandrie ou au Caire; je ne parle que de ceux que nous rencontrâmes dans la haute Égypte, ou attachés au service des beys. Au reste, ces chefs de mamlouks eux-mêmes savoient à quoi s'en tenir sur leur compte; aussi s'empressoient-ils avidement de consulter nos officiers de santé quand ils en trouvoient l'occasion. Sélim bey, par exemple, qui à la bataille des Pyramides avoit

reçu un coup de feu à l'épaule et qui n'avoit pu jusque là se faire guérir de cette blessure, profita plus tard de notre séjour à Gyzeh pour se mettre entre les mains habiles du chirurgien-major de la garnison. Sa guérison fut prompte, mais elle coûta au bey une transgression formelle aux lois du prophète, qui, comme on sait, interdit aux croyans l'usage du vin. Ce tonique, en effet, ayant été prescrit au malade, Sélim, sans trop de difficultés se prêta à la circonstance; et comme c'étoit à moi qu'en qualité d'ami il s'adressoit pour obtenir cette *médecine,* je m'aperçus bientôt que ma provision de Madère recevoit un échec effrayant. Je ne vis alors d'autre moyen d'arrêter les progrès du mal que de prier le chirurgien-major de dire au bey que, sa guérison étant opérée, il falloit désormais qu'il s'abstînt du vin, s'il ne vouloit voir se rouvrir sa blessure. Ce moyen me réussit; mais il n'empêcha pas Sélim de revenir de temps en temps à la charge, pour me prier de lui envoyer une *potion*, sentant, disoit-il, que ses forces en avoient besoin; et sa convalescence se prolongea jusqu'à la disparition totale de mes bouteilles.

Les campagnes des environs de Farchout se distinguent par le luxe de leur végétation, la

plus belle que nous eussions vue depuis notre arrivée en Égypte. Il seroit difficile de donner une juste idée de la richesse et de la beauté des environs de cette ville. Des chemins fort bien tracés, et non moins bien entretenus, y coupent en tout sens de vastes champs de blé, de cannes à sucre, de tabac et d'*okera* (espèce de légume fort bon et fort sain). Une verdure des plus fraîches en faisoit alors l'ornement. Ces champs étoient arrosés par une multitude de canaux alimentés par des puits et des réservoirs. Des bouquets de dattiers et d'orangers décoroient ce paysage de leur épais feuillage, de nombreux troupeaux erroient dans la plaine, une foule d'habitans vaquoient à leurs travaux, et le ciel le plus pur couronnoit cette scène riante à laquelle tout contribuoit à donner un intérêt et un charme que je n'oublierai jamais. Ici, l'on ne se seroit jamais douté que le désert, l'aride désert, ne fût qu'à peu de distance de cette terre favorisée. Il sembloit qu'il eût même quelque regret à lui servir de limite, aussi la plaine étoit-elle réellement plus large sur les bords du fleuve que nous ne l'avions encore trouvée depuis Keneh; elle s'étendoit beaucoup plus sur la rive gauche, et gagnoit sur les sables. Les

villages se multiplioient en conséquence : on les distinguoit aisément aux touffes épaisses d'arbres qui les entourent et aux monticules artificiels sur lesquels on les place toujours pour les préserver des inondations. Ainsi élevés au-dessus des campagnes ils dominent les riches moissons qui les couvrent, et leurs habitans se ressentent de l'abondance au milieu de laquelle ils vivent, à en juger par l'air de bonheur et d'aisance qu'ils nous paroissoient porter avec eux. Une seule chose faisoit ombre au tableau : c'étoit la fâcheuse nécessité où se trouvoient les *fellâh* ou paysans (*voyez* la pl. en regard) de faire rentrer chaque soir tous leurs bestiaux et de se renfermer eux-mêmes dans l'enceinte de leurs villages, de crainte des attaques nocturnes des Bédouins, toujours prêts à commettre leurs brigandages quand ils en trouvent l'occasion. Cet état perpétuel d'alarmes dans lequel les *fellâh* vivent plongés est une triste conséquence de l'absence de toute autorité tutélaire qui les protége : les dons de la terre échappent ainsi sans cesse aux mains qui la cultivent, et le brigand oisif récolte les fruits que le paysan laborieux avoit semés.

Beaucoup d'Arabes de Farchout nous té-

Lith. de Langlumé

Fellah ou Paysan Egyptien.

moignèrent le desir d'entrer à notre service, et nous en emmenâmes un grand nombre en qualité de palfreniers. Le nombre de djermes que nous devions trouver à Girgeh ne nous permettant pas d'embarquer avec nous nos chevaux et nos chameaux, nous les confiâmes à ces gens pour les conduire par terre au Caire, et pas un ne nous manqua de parole : tous arrivèrent à leur destination avec les animaux sous leur garde. Il est vrai qu'ils firent le trajet sous l'escorte de quelques pelotons de Cipayes ; mais dans une marche aussi longue il leur eût été facile de s'évader, et leur fidélité leur fait donc honneur. En général, ces Arabes paroissoient fort attachés au service de leurs maîtres, et je n'ai eu, pour ma part, qu'à me louer de ceux qui me servoient.

Le kâchef de Keneh nous quitta à Farchout et retourna dans son gouvernement ; mais il nous laissa ses mamlouks et un de ses officiers pour nous conduire jusqu'à Girgeh, et nous faire fournir sur la route tout ce dont nous pourrions avoir besoin. C'étoit par ordre du grand-visir que l'on agissoit ainsi.

Nous traversâmes la province de Bardis, apanage d'Osman bey, qui en avoit pris le nom

de *Bardisy*. La campagne, comme celle que nous venions de parcourir, étoit aussi des plus riches et des plus belles.

Le 29 nous arrivâmes à Girgeh, capitale de la haute Égypte, située sur la rive gauche du Nil, à quatre-vingt-dix lieues sud du Caire, et à vingt-cinq de Keneh; nous campâmes dans les environs de la ville sur les bords du fleuve.

La lisière de la rive gauche est cultivée; la droite au contraire est inculte, et bornée par une chaîne de montagnes qui se prolonge jusqu'au Mokatam et à la forteresse du Caire, et arrive en quelques endroits jusqu'au Nil, sur les bords duquel elle s'élève perpendiculairement, renfermant dans son sein plusieurs catacombes.

Girgeh est une ville très-commerçante. Elle possède un bazar considérable, ainsi que plusieurs mosquées dont on découvre les minarets à une grande distance; les rues sont étroites et sales, comme toutes celles des villes d'Égypte. Le principal négoce auquel elle se livre est celui des maroquins et des objets de sellerie. On y cultive le tabac, la canne à sucre, les céréales. Cette ville est baignée par le Nil, sur les rives duquel on voit ici beaucoup de

pélicans et, à ce qu'on prétend, de nombreux crocodiles. Ces derniers descendent rarement plus bas.

Nous trouvâmes à Girgeh les djermes que nous avions fait venir de la basse Égypte pour le transport des troupes, et nous nous y embarquâmes le 2 août. Ces djermes sont des bateaux de grandes dimensions, avec une chambre sur l'arrière qui est commode et spacieuse; ils sont à un ou deux mâts sur lesquels on hisse des voiles énormes quand il s'agit de remonter le fleuve. Le secours de ces voiles nous devenant inutile pour le descendre, nous fîmes enlever les vergues qui auroient gêné la navigation, attendu la prise qu'elles offroient aux vents qui souffloient avec force au point de nous obliger quelquefois de ramer, ce que nos équipages faisoient toujours en chantant, soit pour cadencer la manœuvre, soit pour alléger leurs efforts.

Nous arrivâmes ainsi à la hauteur d'Aboutige. C'est là qu'est le tombeau de Mourâd bey, qui avoit déployé tant de courage et de constance dans la longue résistance qu'il avoit opposée aux Français. Ce vaillant émir venoit enfin de traiter avec les vainqueurs et alloit se joindre

à eux, lorsqu'il fut enlevé par la peste. Sa sagacité militaire, la force d'ame avec laquelle il avoit supporté ses revers, lui avoient acquis l'estime de ceux-là même qu'il combattoit, et les mamlouks avoient conçu une si haute idée de sa valeur qu'on les vit briser ses armes sur sa tombe, reconnoissant ainsi qu'aucun d'eux n'étoit digne d'en hériter (1).

Nous passâmes ensuite par Syout, Manfalout, Minieh, et arrivâmes à Bény-Soueyf. Nous visitâmes dans ce dernier endroit le fort que les Français y avoient construit; mais les habitans le démolissoient déjà, et s'en disputoient les matériaux. Nous vîmes aussi hors de la ville plusieurs colonnes antiques dont quelques-unes étoient encore debout, isolées, et les autres employées dans des constructions particulières.

A quelques lieues plus loin nous aperçûmes la grande mais *fausse* pyramide d'el Lahoun,

---

(1) Un soldat français aiguise son épée sur le marbre inanimé de Maurice de Saxe : la valeur de Mourâd bey obtient une autre manifestation de l'enthousiasme que la valeur inspire, mais par-tout les tombeaux sont ses autels. Au reste, beaucoup de peuplades sauvages ont la même coutume que les Musulmans, de tuer les chevaux de bataille et de briser les armes du guerrier qu'ils veulent honorer.

comme la nomme Bruce; puis celles de Dahchour, de Saccarah, et enfin celles de Gyzeh. — Le lendemain à la pointe du jour nous arrivâmes en vue de la citadelle du Caire. Le paysage qui s'ouvroit devant nous présentoit un coup d'œil de toute beauté. D'un côté les pyramides, de riants villages, des forêts de dattiers, des champs tapissés de verdure où paissoient d'innombrables troupeaux; de l'autre, le Mokatam et la citadelle du Caire; devant nous le cours majestueux du Nil et ses rives couvertes de bateaux, les ports du Vieux-Caire, le meqyâs, Gyzeh et Boulac avec leurs minarets : l'ensemble de ce tableau étoit vraiment ravissant et digne du pinceau d'un grand peintre.

Nous descendîmes le canal, longeant les habitations du Vieux-Caire, dont les fenêtres étoient garnies de Turcs et de mamlouks qui nous regardoient défiler en fumant leurs pipes, et nous allâmes nous amarrer dans la petite île de Roudah, en face du fort Ibrahim. Les troupes venues d'Angleterre l'occupoient déjà; nous y fîmes notre jonction avec elles, et envoyâmes ensuite des détachemens à Gyzeh et autres postes situés sur la rive gauche du fleuve.

Nous campâmes d'abord sous l'ombrage d'une

longue et magnifique avenue d'arbres de l'espèce appelée *figuier de Pharaon :* ces arbres étoient fort hauts et d'un épais feuillage; mais leurs fruits, quoique mûrs, nous parurent insipides. Ce ne fut pas sans une vive sensation de plaisir que nous prîmes ainsi possession des riches jardins de Mourâd bey : les fatigues du désert n'étoient point encore oubliées, et le souvenir de ces solitudes arides et brûlantes donnoit un charme de plus aux beaux lieux dont nous goûtions maintenant la fraîcheur.

De nos tentes dressées à la pointe sud de l'île, en face du Vieux-Caire, on apercevoit le *meqyâs,* qui sert à mesurer la hauteur du Nil. C'est une colonne qui s'élève du centre d'un bassin carré, et sur laquelle sont marqués les divers degrés de la crue du fleuve et les points qu'atteignent les plus hautes eaux.

L'île de Roudah communiquoit avec Gyzeh à l'aide d'un pont de bateaux que les Français avoient jeté sur le fleuve. Elle étoit défendue de ce côté par une tête de pont, et du côté du Caire par la maison d'Ibrahim qui avoit été retranchée et dont on avoit fait un fort. C'étoit dans ce fort que reposoit le brave Kleber, tombé sous le fer d'un assassin fanatique. La

mort de ce héros nous avoit livré l'Égypte : mais sans ce triste événement nous ne nous en fussions emparés (1).

Nous ne fûmes pas médiocrement surpris lorsque nous entrâmes à Gyzeh de voir cette place armée des pièces de l'un des navires avec lesquels nous avions quitté l'Angleterre en 1798. C'étoient celles du *Cormoran*, bâtiment de dix-huit canons, qui étoit venu s'échouer près de Rosette, à l'entrée du Nil, et dont les Français s'étoient emparés.

(1) Lorsque les troupes françaises descendirent de la haute Égypte, des grenadiers du vingt-unième régiment d'infanterie légère, passant près de la maison de campagne d'Ibrahim bey, où reposoient les restes du général Kleber, s'écrièrent avec l'accent de la douleur et du regret : Voilà celui qu'il nous faudroit !

CHAPITRE XV.

Du Caire et de ses environs.

Le Caire, que les Turcs appellent *Myssyr*, est la capitale de l'Égypte et le siége du gouvernement. Cette ville fut bâtie en 970 par Moez-Ledyn-Allah, qui, s'étant emparé par la force des armes de la ville du Vieux-Caire, donna à sa nouvelle fondation le nom d'el-Kahira ou ville *de la Victoire.* Située à près d'un quart de lieue de la rive droite du Nil, cette cité est grande et populeuse, mais mal-propre, et en général dépourvue de splendeur et d'élégance, à l'exception cependant de quelques édifices publics et particuliers. Sa population monte à plus de trois cent mille habitans de toutes nations, mais principalement Turcs (*voyez* la pl. en regard) et Arabes, après lesquels les Coptes, les Grecs, les Juifs et les Francs sont les plus nombreux.

Les Coptes passent pour être de la race des anciens Égyptiens. Ce sont de tous les habitans du Caire ceux qui reçoivent la meilleure éducation; et ils exploitent ici, de temps immémorial, toutes les professsions qui exigent des connois-

Janissaire. *Pacha.* *Dervich.*

Costumes Turcs.

sances. Ce sont eux, par exemple, qui font l'office d'écrivains publics, qui régissent les apanages des beys, qui tiennent les registres des douanes et autres administrations financières. Ils ont une véritable facilité pour tout ce qui est calcul, et cependant, cette espèce de supériorité qui en résulte pour eux dans les transactions et les affaires ne les empêche pas d'être honnêtes gens. Leur costume consiste en une robe ou pelisse de drap bleu, sous laquelle est une tunique d'étoffe de soie ou de coton; ils portent des pantalons, des bas et des souliers, et ils se serrent les reins d'un châle en guise de ceinture, dans lequel ils fixent une écritoire en cuivre comme les Turcs y placent leur poignard. Leur coiffure consiste en une calotte rouge, autour de laquelle ils roulent une longue bande de mousseline bleue qui fait plusieurs fois le tour de la tête. Dans ce pays, au reste, chaque nation ou caste a son costume particulier, ce qui donne à l'ensemble de la population un caractère original, qui n'est pas sans intérêt pour un étranger.

Les rues du Caire sont fort étroites, et les fenêtres des maisons y sont dépourvues de vitrages, mais percées de plusieurs petites ouver-

tures qui admettent la lumière du jour. Ces ouvertures sont pratiquées de manière à ce qu'on puisse voir de l'intérieur sans être soi-même aperçu; précaution évidemment prise contre les femmes, que la jalousie despotique de l'Orient cherche toujours à soustraire aux regards.

Certains quartiers, sur-tout les bazars, sont très-fréquentés en toute saison; mais ils sont souvent si étroits que la circulation s'y trouve gênée.

Les seuls édifices qui ornent la ville du Caire sont les mosquées; on en compte plus de trois cents. Les deux plus belles sont celles d'*Azhar* et d'*Ebn-Touloun*. Elles jouissent l'une et l'autre d'un très-grand revenu. La dernière a un hôpital considérable qui lui est annexé, et dont les dépenses sont défrayées par elle. Ce bel établissement peut contenir jusqu'à cinq cents personnes; il est très-bien tenu, et les malades y sont traités avec beaucoup de soin : à leur sortie on leur donne une somme d'argent pour les mettre à même de retourner chez eux et de subvenir à leurs premiers besoins. Les deux mosquées dont je parle sont fort grandes et d'une belle architecture; l'intérieur est à ciel ouvert; mais autour de chaque édifice règne une

galerie couverte sous laquelle les fidèles font leurs prières. Les plus dévots la font au milieu de la mosquée, en plein air et exposés aux rayons du soleil. Le grand luxe des mosquées, en général, consiste en œufs d'autruches, qui sont suspendus au plafond de la galerie par des cordons de soie terminés par de gros glands. Dans l'intérieur l'on voit de grands bassins pleins d'eau pour les ablutions que la loi prescrit aux musulmans avant de commencer leurs dévotions.

Les minarets qui ornent ces édifices sont ordinairement fort élevés, et il y en a dont les formes sont à-la-fois hardies et élégantes. Le faîte de ces espèces d'aiguilles est couronné par une galerie circulaire, d'où les *mollah* ou crieurs publics appellent à différentes heures du jour ou de la nuit les croyans à la prière. J'avoue que j'aimois beaucoup à entendre ces chants : ils avoient quelque chose d'imposant et de mélancolique, la nuit sur-tout, lorsque la voix sonore des *mollah*, au milieu du silence universel, faisoit retentir l'air de ces paroles solennelles : « Vrais croyans qui pensez au salut, la prière » est préférable au sommeil. Réveillez-vous, » louez Dieu, il n'y en a qu'un seul, et Mahomet » est son prophète. »

Ce qui étonna beaucoup les habitans du Caire, ce fut de voir nos Cipayes aller à la mosquée pour y faire leurs dévotions. C'étoit en effet un spectacle assez étrange que celui de soldats anglais professant le culte du prophète ; mais nos troupes indiennes comptoient dans leurs rangs beaucoup de mahométans, et la chose à ce prix n'avoit rien que de naturel.

Les bains publics sont en grand nombre au Caire, et contre la coutume du pays, ces établissemens sont propres et à un prix très-raisonnable. Ce sont pour la plupart des bains de vapeur. J'en trouvai l'usage aussi commode qu'agréable, grâce à l'étendue du local et à son élégante distribution. Les hommes ont leurs jours fixes pour entrer dans ces bains publics, et les femmes ont les leurs. Les portes battantes qui ferment ces édifices n'étant jamais barricadées, et aucune garde ni portier n'en surveillant l'entrée, les habitans des deux sexes se font respectivement un devoir d'en éviter l'approche dans les jours qui ne leur sont pas exclusivement réservés.

Je ne songeois nullement à cet usage, qui du reste m'étoit connu, lorsqu'un soir il me prit fantaisie d'aller au bain, et précisément un des

éservés aux femmes. J'entre, mais à peine lans l'intérieur qu'accueilli par une clameur générale, je reconnois mon étourderie. Soit surprise, soit mouvement de curiosité, comme je tardois un instant à effectuer ma retraite, je vis un essaim de femmes accourir sur moi, les unes toutes nues, les autres à moitié deshabillées, m'indiquant la porte d'une main, et de l'autre ayant soin de se cacher le visage. Je m'esquivai alors sans plus tarder et m'éloignai à toutes jambes, trop heureux de ne pas rencontrer des hommes sur mon passage, qui sans doute m'eussent fait payer cher ce qu'ils eussent appelé mon audace, et ce qui n'étoit pourtant qu'une inadvertance de ma part.

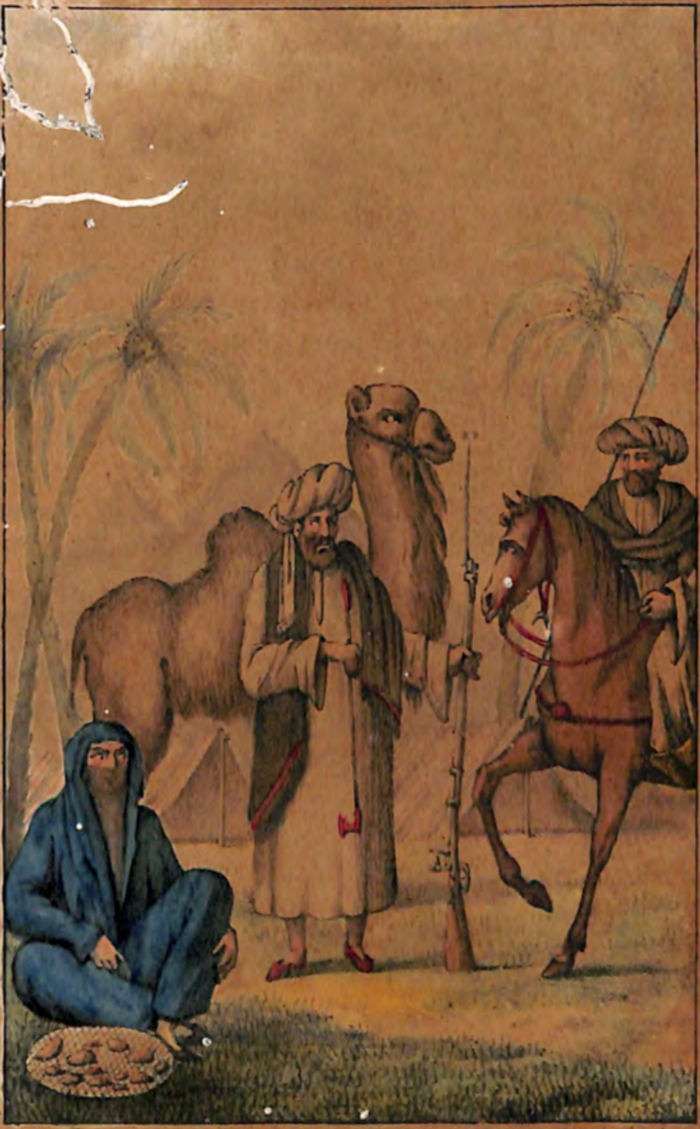
Deux portes de la ville du Caire sont assez remarquables par leur architecture : ce sont celles de *Bâb el-Fotouh* et de *Bâb el-Nasr*. Cette dernière fut construite jadis par les ordres de Moez-Ledyn-Allah, en commémoration d'une victoire dont il vouloit perpétuer le souvenir.

La citadelle est bâtie à mi-côte de la montagne du Mokatam, qui la domine complétement du côté du sud; elle est l'ouvrage de Saladin. Les approches du côté de la ville sont aussi très-faciles, puisque la belle mosquée qui est bâtie

en face de cette forteresse en commande l'
Ces fortifications, quoique réparées
Français, n'ont d'autre utilité que de m...
la population du Caire dans l'obéissance. Quan
aux autres ouvrages élevés également par les Français sur les différentes hauteurs qui forment la chaîne entre le Vieux et le Nouveau Caire et Boulac, ils ne seroient pas davantage en état de résister à des troupes européennes : ils sont tout au plus suffisans pour couvrir la ville d'un coup de main de la part des Bédouins (*voyez* la pl. en regard) où des mamlouks. Ces ouvrages sont d'ailleurs beaucoup trop multipliés, et demanderoient, par cela même, une force très-considérable pour les défendre.

La citadelle renferme de beaux restes des palais des anciens soudans, et qui suffisent pour attester encore la magnificence de ces princes aujourd'hui déchue, et jadis si célèbre dans l'Orient.

L'on jouit du haut de cette forteresse d'une vue remarquable qui embrasse plus de douze lieues de pays, et dont la variété ne plait pas moins à l'œil que son étendue ne parle à l'imagination. Aussi loin que vos yeux puissent se porter vous apercevez les larges eaux du Nil qui ser-



Lith. de Langlumé

Arabes Bédouins.

pente dans la plaine, le riche tapis de verdure qui se déploie sur ses rives, et de nombreux villages qui se dégagent avec grâce des bouquets de dattiers qui les entourent. Ici, ce sont les mosquées de Boulac surmontées de leurs minarets; là, les ports du Vieux-Caire tout couverts d'une forêt de mâts et de vergues; plus loin les grandes pyramides de Gyzeh, dont la présence rappelle des siècles de durée; plus loin encore celles de Saccarah et de Dahchour, et tout autour de cette scène à la fois riante et majestueuse la lisière éblouissante des sables du désert.

Que de réflexions diverses fit naître en moi ce tableau la première fois qu'il se déroula à mes regards! Qu'étoit devenu sous la main des barbares ce sol classique de l'Égypte, berceau de la civilisation et des arts; que restoit-il de son antique religion, de ses mœurs, de ses coutumes! Cette terre avoit donc vu passer tour-à-tour et ces Pharaons dont nos saintes Écritures nous rappellent l'orgueil, et cette dynastie des Lagides à l'ombre de laquelle avoient fleuri quelque temps les lettres et les sciences de la Grèce, et ce peuple-roi si grand dans l'histoire et dont l'empire fut universel! Plus tard, la cour voluptueuse des kalifes, la tente guerrière des soudans n'a-

voient fait qu'y briller un jour; et lorsqu'enfin les armées françaises étoient venues fouler ce sol illustre pour le rendre peut-être à sa première splendeur, la politique européenne s'y étoit opposée, et l'avoit replongé pour long-temps encore dans la barbarie et l'obscurité! Les paisibles habitans, sous ce rapport du moins heureux de leur ignorance, ne se livroient point à ces souvenirs; mais ils avoient apprécié l'administration tutélaire des Français, et ils regrettoient dès-lors leur présence.

Parmi les nombreux canaux qui coupent la campagne et ajoutent à son ornement, le plus considérable est celui qui traverse le Caire et va ensuite fertiliser la plaine qui s'étend à l'est du côté d'Héliopolis. Lorsque les eaux du Nil sont assez hautes pour entrer dans ce canal, l'ouverture s'en fait avec une grande pompe. Je me rappelle avoir assisté à cette cérémonie, ayant failli payer cher la curiosité qui m'y avoit amené. A peine, en effet, la rupture des digues fut-elle opérée, que les chaloupes canonnières chargées de troupes qui se trouvoient sur le fleuve engageant tout-à-coup une fusillade générale en signe de réjouissance, nous entendîmes avec surprise les balles siffler à nos oreilles comme dans un

pour de combat. Ce danger imprévu, dont plusieurs d'entre nous faillirent être les victimes, provenoit de la coutume qu'ont les Turcs de ne point retirer les balles de leurs cartouches en temps de guerre: Le grand-visir, qui assistoit à la fête dans un kiosque érigé à cet effet sur les bords du canal, essaya mais vainement de réprimer ces excès. Les cris tumultueux de la foule et le bruit continuel des décharges empêchèrent ses officiers de se faire entendre, et la soldatesque ne cessa son feu meurtrier que lorsqu'elle eut épuisé ses cartouches.

Si vous portez vos regards vers le désert dans la même direction que ce canal, vous apercevez une vaste enceinte remplie d'un nombre prodigieux de mausolées qui couvrent toute la surface du sol : c'est la *ville des morts*, c'est le lieu consacré à recevoir la dépouille des croyans qui payent le tribut à la nature. La multitude de ces cippes funéraires et l'élégante variété de leurs formes en rendent le coup d'œil des plus pittoresques.

Au nombre des curiosités que renferme le Caire est le fameux *puits de Joseph*, creusé dans le rocher, et dont la profondeur est considérable. Renfermé dans l'enceinte de la citadelle, qu'il

suffiroit pour alimenter d'eau en cas de siége; ce puits est l'ouvrage du célèbre Saladin dont il a conservé le prénom (Yousouf). J'y descendis par un escalier en limaçon taillé dans le roc vif, et qui conduit jusqu'à la source : de là mon cicerone me fit remarquer l'ouverture, qui de la profondeur où nous nous trouvions ne paroissoit plus que comme un très-petit point et faisoit l'effet d'une étoile au milieu des ténèbres. Des roues à pots mises en mouvement par des bœufs élèvent l'eau jusqu'au sommet, où elle se trouve alors versée dans plusieurs petits canaux qui la distribuent dans l'intérieur de la forteresse.

Le Caire est l'entrepôt général de toutes les marchandises de l'Europe, de l'Inde et de l'Afrique. Les unes y sont apportées d'Alexandrie, les autres y arrivent par Suez et Kosseïr, et par les caravanes de l'Abyssinie et du Darfour. La ville possède en outre plusieurs manufactures de maroquins, de soieries et de toiles de la plus belle qualité; des fabriques de sel ammoniac et de nombreux ateliers d'orfévrerie.

Le gouvernement s'étant réservé le monopole exclusif des grains, personne ne peut prendre part à ce négoce sans un firman spécial qui l'y autorise, et qui fixe la quantité qu'il lui est

permis d'exporter. Ces firmans sont pour le vice-roi qui les délivre une source abondante de revenus, vu la cherté exorbitante du prix d'achat.

Les bazars ou marchés publics, quoique très-riches en marchandises de toute espèce, ne contribuent que foiblement à l'ornement de la ville, parce qu'ils sont pour la plupart mal éclairés, et que l'œil y cherche en vain ces élégans étalages qui le charment dans nos magasins d'Europe. En général, le goût, cette qualité si commune dans nos climats, se rencontre rarement chez les Orientaux ; il faut pour le développer et le rendre en quelque sorte universel un état de civilisation plus avancé que ne l'est à beaucoup près celui de ces peuples.

J'ai quelquefois rencontré dans les rues du Caire une espèce de procession toute particulière dont le spectacle a quelque chose de fort gai pour un étranger : c'est à l'occasion des mariages, que les Musulmans un peu aisés célèbrent toujours avec pompe, sur-tout lorsqu'ils s'acheminent à la mosquée. Le mari, monté sur un beau cheval, ouvre la marche : vient ensuite l'épousée, qui suit à pied, escortée de deux

autres femmes, toutes trois emmaillotées comme des momies et conservant à peine forme humaine. La mariée vêtue de blanc, couverte de joyaux et la tête couronnée de fleurs, marche gravement au milieu de ses acolytes, dont les vêtemens noirs de la tête aux pieds rendent la tenue presque sépulcrale. La musique, si toutefois on peut donner ce nom à un concert discordant de tambours et de trompettes, est une partie indispensable de la fête. Si vous ajoutez en tête de la marche une douzaine de drôles armés de bâtons, qui font écarter la populace en lui distribuant leurs faveurs avec une inépuisable prodigalité, vous aurez une idée complète d'une nôce à la turque, telle qu'elle se célèbre sur les bords du Nil.

Le climat du Caire est fort beau. La température y atteint rarement un degré de chaleur excessive; le ciel y est presque constamment pur et l'air très-sain. Ce n'en est pas moins une chose assez rare ici, comme dans tout le reste de l'Égypte, de rencontrer des vieillards dont la vue n'ait pas souffert : les aveugles y sont nombreux et les borgnes encore plus. La reverbération du soleil sur des sables éblouissans, la température élevée du climat et la sécheresse

habituelle de l'air, expliquent suffisamment ces fréquentes ophtalmies. Nos troupes aussi en furent atteintes, et transportèrent même plus tard en Angleterre cette affection épidémique, qui s'y propagea rapidement d'une manière si alarmante, que le gouvernement se vit obligé d'établir un hôpital spécialement destiné à la traiter.

Un fléau bien autrement redoutable, la peste, exerce fréquemment ses ravages au Caire; mais une particularité bien singulière, et qui paroîtra même extraordinaire, c'est que le 24 juin, jour de la Saint-Jean, si l'épidémie existe dans la ville, les Francs, qui dans cette circonstance ont toujours soin de se renfermer chez eux dans le quartier particulier qu'ils habitent, ouvrent ce jour là leurs portes comme si tout motif de crainte avoit cessé. La vérité est que de ce jour le fléau semble perdre sa malignité, et que dès-lors il ne se renouvelle plus jusqu'au commencement de l'hiver. En écartant de ce fait ce qu'il semble au premier coup d'œil offrir de miraculeux, on peut remarquer que cette époque du 24 juin coïncidant avec celle de la crue du Nil, l'inondation générale qui en résulte exerce sans doute sur l'atmosphère une influence bienfaisante et la purge des miasmes pestilentiels.

L'on ne voit point de voitures au Caire, mais en revanche on y trouve des ânes stationnés sur toutes les places publiques, pour le service des habitans, comme les fiacres dans nos grandes villes. Ces animaux ont le trot extrêmement doux, et le prix de course est des plus modiques. Le propriétaire ou gardien se place derrière sa bête, qu'il tient par la queue d'une main, tandis qu'il la pique de l'autre avec une espèce d'aiguillon destiné à accélérer sa marche. Assis vous-même sur une selle bien rembourrée, vous faites, ainsi escorté, vos visites et vos affaires pour un prix très-modéré.

Les caravansérails ou hôtels pour les étrangers ne sont ici guère moins nombreux que les cafés. Ces derniers ne désemplissent jamais d'une foule d'oisifs qui y vont prendre des sorbets, fumer leur pipe, voir danser les *almeh*, et sur-tout y entendre, de la bouche d'improvisateurs ambulans, raconter ces histoires merveilleuses dont les *Mille et une nuits* nous donnent l'idée, et dont le récit, toujours à peu près le même pour le fond, mais toujours varié dans les formes, fait le charme des Orientaux de tout âge et constitue leur passe-temps favori. Le café que l'on vous sert dans ces établissemens

n'est point préparé à l'européenne ; on y trouve autant à manger qu'à boire, et ce juste degré d'épaisseur fluide exigé par les connoisseurs égyptiens, l'art consiste à l'atteindre sans le dépasser. Au surplus, le grain une fois torréfié ne se manipule point en Asie comme chez nous; au lieu de le moudre, on le broie dans un mortier de fer ; les Turcs se croyant assurés que ce procédé fait perdre à la fève moins de son arome, ce que des expériences récentes faites en Europe paroîtroient d'ailleurs confirmer.

Les caravanes de l'Abyssinie et du Darfour amènent annuellement au Caire une grande quantité d'esclaves des deux sexes. J'ai visité quelquefois les marchés où ces infortunés sont mis en vente, et ce spectacle a toujours fait sur moi une impression pénible et repoussante. Je n'ai pu voir sans pitié ces malheureuses créatures, tirées des caves où on les tient renfermées, venir figurer dans les bazars comme une marchandise banale dont la qualité détermine le prix. Que dire de cet ignoble trafic où vous voyez un maître brutal et sordide faisant curieusement valoir les formes, l'âge et les qualités secrètes d'une jeune esclave à demi-nue aux yeux lubriques de l'amateur minutieux qui

en discute froidement les mérites? Souvent ces tristes victimes de la cupidité humaine sont tellement lasses du joug qui pèse sur elles et de la barbarie avec laquelle on les traite, qu'elles vous supplient en pleurant de les acheter, espérant du moins en changeant de chaînes d'améliorer un peu leur condition. Ajoutez à ce tableau les traits hideux des gardiens, leur teint cuivré, la saleté de leur chevelure, leurs gestes et leurs propos éhontés, et vous aurez une idée de ces scènes repoussantes dont les désastres récens des îles de la Grèce ont rajeuni la triste célébrité.

On exagère un peu en Europe la beauté de ces femmes d'Asie dont se recrutent les harems de l'Orient. Il y en a sans doute de fort belles, et en général à parité de nombre on en voit plus de jolies que dans nos climats : mais la jeunesse est pour elles fort courte, et la fraîcheur de cet âge n'y dure qu'un jour. Un excessif embonpoint, qu'elles doivent sans doute à leur vie sédentaire, ne tarde point à les déparer; la grâce des formes s'efface sous cette obésité précoce, et elles entendent mal d'ailleurs cet art, si savamment exercé par nos femmes,

de réparer des ans l'irréparable outrage.

Les Égyptiennes se conservent jeunes plus long-temps; leur teint est à la vérité un peu fané, mais elles ont de beaux yeux, des dents blanches, et sont en général fort bien faites. Les femmes aisées ne vont presque jamais à pied; elles sortent montées sur des mules, et si couvertes qu'il devient impossible de voir la moindre forme humaine : on n'aperçoit que les yeux.

Hors des murs de la ville, près du petit bras du Nil qui passe du côté de l'île de Roudah, vis-à-vis du Vieux-Caire, est une belle plaine où durant notre séjour les Turcs et les mamlouks avoient l'habitude de venir faire l'exercice du djérid. Le djérid est une espèce de javelot sans pointe qu'il s'agit de lancer à son adversaire en évitant soi-même d'en être atteint. Cette joûte se fait toujours à cheval, et l'on ne sait lequel admirer davantage de la hardiesse et de la grâce des cavaliers, ou de l'étonnante souplesse de leurs montures qui semblent douées d'un instinct merveilleux. Les Turcs d'un certain rang s'abstiennent de ces exercices; mais ils y assistent en personne, et y exercent comme une sorte de patronage : les subalternes prenant vivement à cœur de capter les suffrages de leurs chefs par l'adresse qu'ils cherchent à déployer en leur présence.

Dans le voisinage du Caire, à une demi-lieue de distance, sont deux villes assez considérables, celles du Vieux-Caire et de Boulac. Cette dernière, dont les établissemens de douanes sont très-spacieux, est l'entrepôt des marchandises venant d'Europe par Alexandrie et Rosette; l'autre, celui des marchandises venant de l'intérieur de l'Afrique et de la haute Égypte.

Le Vieux-Caire est presque aussi ancien qu'Alexandrie, à la splendeur de laquelle cette ville avoit succédé, lorsqu'elle l'avoit remplacée comme capitale de l'Égypte, de même que la ville des Ptolémées avoit elle-même détrôné jadis l'orgueilleuse Memphis. Les princes grecs de Bysance régnoient encore dans ses murs, lorsque l'an 11 de l'hégire (633 après J.-C.), Amrou-ben-Aas la prit après un long siége, et lui imposa le culte du Prophète. Le nom de *Misr* qu'elle portoit alors signifioit, un peu emphatiquement sans doute, *le lieu* par excellence, comme Rome s'étoit jadis appelée *Urbs*, ou la *Ville des villes*, lorsque le soleil, au dire de ses poètes, ne voyoit rien de si grand qu'elle en achevant son cours.

Au nombre des édifices qui, dans cette cité déchue, attirent encore aujourd'hui l'attention,

on remarque une petite chapelle, qui passe dévotement parmi les chrétiens du pays pour avoir été élevée sur la place où fut déposé le berceau de l'enfant Jésus, lors de la fuite en Égypte de la sainte famille : on y montre également une grotte qui servit d'asile à Marie. La chapelle est desservie par des prêtres coptes que la piété des Francs continue à y entretenir.

Les *greniers de Joseph* sont aussi une des curiosités du Vieux-Caire. Ce sont de vastes bâtimens où le gouvernement dépose les blés dont il fait le commerce. Leur construction remonte, dit-on, à une antiquité très-reculée.

CHAPITRE XVI.

L'armée reçoit l'ordre de partir pour Alexandrie. Un détachement reste à Gyzeh. — Quelques détails sur les incidens arrivés dans cette garnison jusqu'au 7 octobre. — Pyramides de Gyzeh. — Héliopolis.

Le 19 août, l'armée reçut l'ordre de se porter sur Alexandrie, qui tenoit toujours. On laissa à Gyzeh un officier supérieur et quelques troupes pour maintenir les communications avec Suez et la haute Égypte, et correspondre avec le grand-visir et les autorités du Caire. Ce fut le brigadier général Ramsay qui resta chargé de ce commandement. Il garda sous ses ordres deux compagnies du dixième régiment, deux du soixante-unième, quatre-cents Cipayes du deuxième bataillon du premier régiment de Bombay, un détachement d'artillerie, deux pièces de douze, un officier du génie, et enfin seize matelots pour l'entretien du pont, plus la brigade de chameaux.

Le quartier général s'établit dans la maison de Mourâd bey que les Français avoient, comme je l'ai déjà dit, fortifiée. Les troupes euro-

péennes furent cantonnées dans cette maison qui étoit fort grande et fort commode, et nous établîmes des postes dans la ville et sur les différentes avenues qui y aboutissoient.

La garnison ne renfermoit aucune troupe turque; c'étoit une circonstance heureuse pour Gyzeh. Aussi la tranquillité n'y fut-elle point troublée un seul instant pendant neuf mois que nous y restâmes.

Gyzeh est une ville assez considérable, bâtie le long du Nil, sur la rive gauche du fleuve qui est fort large en cet endroit; elle est à une lieue et demie du Caire et à trois lieues des pyramides. La maison qui nous servoit de quartier, située à l'extrémité nord de la ville sur un très-beau quai, étoit entourée de jardins délicieux remplis d'orangers et de fleurs. Les appartemens en étoient vastes, et les écuries assez spacieuses pour recevoir trois cents chevaux. Les Cipayes avoient leurs casernes au sud, à quelques portées de fusil des troupes d'Europe.

Les Français avoient établi à Gyzeh de grands ateliers pour l'artillerie, ainsi que de vastes magasins. Nous y trouvâmes encore quantité de vieux canons turcs, de boulets de pierre et d'autres projectiles en fer.

L'expédition d'Orient avoit civilisé ce pays et donné aux habitans une haute idée de nos gouvernemens d'Europe. Dans beaucoup d'endroits ils parloient un peu de français, et aimoient à s'en faire honneur. Les Coptes seuls voyoient avec peine changer un état de choses qui leur assuroit le paisible et lucratif monopole de leur savoir-faire. Ils trouvèrent quelque dédommagement à leurs pertes dans les divers services dont nous les chargeâmes; et ils reconnurent bientôt tout ce dont ils étoient redevables aux troupes anglaises dont la présence les préserva des horreurs que les Turcs auroient infailliblement commises contre tous ceux qui s'étoient montrés dévoués aux Français. Quelques uns, quoiqu'en très-petit nombre, furent, il est vrai, maltraités; mais nous les sauvâmes en masse d'une réaction qui eût été terrible.

Tandis que l'armée de l'Inde s'avançoit sur Alexandrie, on apprit que cette place venoit de capituler et que la garnison retournoit en France.

La campagne étoit donc entièrement terminée. Une grande partie des troupes venues d'Angleterre avoit déjà reçu l'ordre de mettre à la voile. On partoit, il n'y avoit plus de guerre; la sécurité publique rétablie permettoit désormais

à chacun de se hasarder sans crainte hors des places fortes, soit pour satisfaire une curiosité long-temps réprimée, soit pour chercher des plaisirs dont on avoit dû long-temps s'abstenir. L'empressement à visiter les pyramides fut surtout général : on s'y portoit en foule ; on croyoit n'avoir jamais assez vu et admiré. Il est à remarquer que les proportions de ces ouvrages gigantesques sont si belles, qu'on ne s'aperçoit pas d'abord de leur immense hauteur, ni de l'énormité des pierres qui ont servi à leur construction ; ce n'est que lorsqu'on arrive à leurs bases que l'on peut juger de toute la magnificence de ces masses prodigieuses : aucune expression ne peut rendre l'étonnement et l'admiration dont on est alors saisi à cet imposant aspect.

J'ai pénétré quelquefois dans la grande pyramide de Chéops, la seule qui fût ouverte à cette époque (une autre l'a été depuis, si je ne me trompe, par Belzoni). Je ne pus résister un jour au desir d'en atteindre le sommet ; mais je n'y parvins qu'avec la plus grande peine, épuisé de fatigue et dans un état d'étourdissement difficile à décrire. Je gravai mon nom sur la porte de cette pyramide, à la suite de ceux des voyageurs qui l'avoient approchée avant moi.

Le 20 septembre, nous allâmes en bateau voir la ville d'Héliopolis, située à l'est du Caire dans le désert. Le bel obélisque de granite rouge qu'on y admire encore, et qui rappelle la domination romaine, étoit alors au milieu de l'inondation.

Le 26, nous reçumes du grand-visir une lettre, qui nous fut apportée par M. Stefano, son drogman. Il demandoit au général la permission d'envoyer un de ses officiers, avec une commission turque, pour dresser un état des munitions et des canons que les Français avoient abandonnés. Le général y consentit. La commission annoncée vint quelques jours après faire cet inventaire et enlever les pièces.

M. Hamilton, attaché à l'ambassade anglaise à Constantinople, le capitaine Leake, de l'artillerie, et le lieutenant Hayes, du génie, arrivèrent à cette époque à Gyzeh, avec l'intention de faire un voyage dans la haute Égypte. On leur prépara à cet effet une djerme spacieuse que nous armâmes de quelques petits canons. Ces messieurs partirent vers la fin de septembre, emmenant avec eux un détachement de soldats européens et quelques Cipayes. Parmi ces derniers on choisit de préférence les hindous, parce

qu'on avoit remarqué qu'en passant à Denderah, des Cipayes de cette caste avoient reconnu plusieurs de leurs divinités sculptées sur les murs du temple. On espéroit tirer de cette circonstance quelques lumières sur le culte des anciens Égyptiens et sur ses rapports avec celui des Hindous, mais on n'obtint aucun renseignement utile, et l'on ne put rien statuer de satisfaisant à cet égard. L'expédition s'avança jusqu'aux cataractes, et les dépassa même. Les officiers qui en faisoient partie levèrent une très-belle carte du cours du Nil, et rapportèrent une collection de vues précieuse des divers monumens qu'ils visitèrent.

Le 28 septembre, le fleuve s'étant considérablement enflé, toute la contrée se trouva sous l'eau. C'est à cette inondation périodique et au limon fécondant qu'elle dépose sur le sol, que tient, comme on sait, la fertilité des terres de la basse et de la moyenne Égypte; car il ne pleut presque jamais dans ce pays, et pendant les dix-sept mois de mon séjour je n'y ai vu tomber de l'eau qu'une seule fois, encore n'étoit-ce qu'une légère ondée.

Cependant le Nil continuoit à s'élever, et son cours devenoit de plus en plus impétueux, lors-

que le 7 octobre, une partie du pont de bateaux de Gyzeh fut enlevée et entraînée jusqu'au dessous de Boulac, avec le Cipaye qui s'y trouvoit en faction. Nous vîmes ce malheureux passer sous nos fenêtres, se promenant à son poste comme s'il ne couroit aucun risque; mais la promptitude de nos secours le tira du danger.

Le même jour, nous éprouvâmes aussi un léger tremblement de terre dont les oscillations se dirigeoient de l'ouest à l'est. Les secousses, quoique fortes, ne causèrent heureusement que très-peu de dégâts et ne durèrent que quelques secondes.

CHAPITRE XVII.

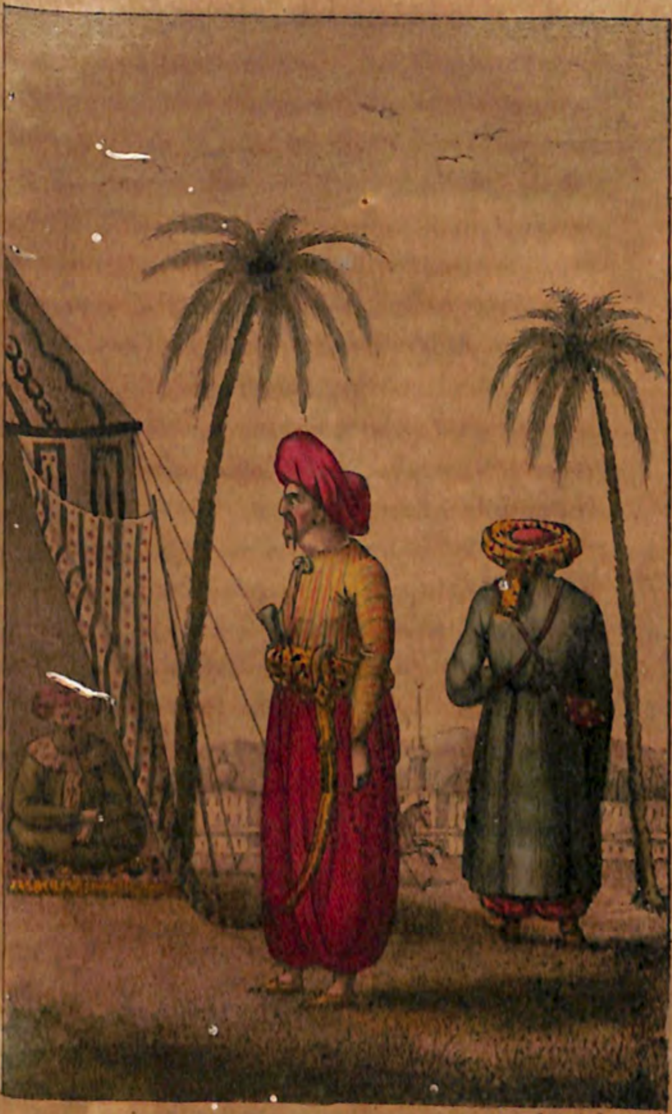
Détails sur les mamlouks et les beys, et leur prépondérance en Égypte. — Leur conduite lors de la conquête de ce pays par l'armée française. — Les Turcs tentent de s'en défaire par trahison. — Massacre des mamlouks à Aboukir. — Conduite des Anglais dans cette occasion. — Relation de cette révolution.

Depuis long-temps les maîtres de l'Égypte qu'ils avoient subjuguée par leur bravoure, les beys s'en étoient partagé les différentes provinces, pour s'en former des apanages particuliers. Sous la suzeraineté de la Porte qu'ils vouloient bien encore reconnoître de nom, ils jouissoient depuis longues années de l'autorité de fait, moyennant un tribut annuel au Grand-Seigneur, qui n'avoit enfin cessé de chercher à les réduire qu'après avoir reconnu l'inutilité de ses efforts. Ce ramas d'esclaves tirés de la Circassie, de la Géorgie et de différentes provinces asiatiques, et conduits par des chefs habiles qu'ils s'étoient choisis eux-mêmes, avoit toujours battu les troupes qu'on lui avoit opposées, et se perpétuant par les recrues que lui amenoient

ceux qui trafiquent de l'espèce humaine, il continuoit à se maintenir par son courage. Des derniers rangs de la milice ils s'élevoient aux premières dignités. Ils devoient même avoir été esclaves pour devenir beys. Je n'en ai connu qu'un seul qui fût parvenu à cette dignité sans avoir cette origine : c'étoit le fils d'Ibrahim bey. Tous les autres avoient été achetés et avoient servi d'abord comme simples mamlouks. Mohammed bey, par exemple, n'étoit surnommé *Elfy*, qui veut dire *mille*, que parce qu'il avoit coûté mille sequins.

La beauté de ces hommes (*voyez* la pl. en regard) n'étoit pas moins remarquable que leur force prodigieuse et leur extrême bravoure. Excellens cavaliers, et se servant de l'arme blanche avec une dextérité étonnante, leurs sabres, d'une trempe supérieure aux nôtres, étoient entre leurs mains une arme redoutable. J'ai vu Soliman aga, un de leurs officiers, abattre d'un seul coup de cimeterre la tête d'un buffle de trois ans.

Lors du débarquement de l'armée française en Égypte, les beys et leurs mamlouks disputèrent le terrain avec la dernière vaillance : il s'agissoit en effet pour eux de leur existence



Mamlouks.

politique. Mais la partie étoit trop inégale, et la tactique européenne resta maîtresse du champ de bataille que la valeur seule n'avoit pu défendre.

Parmi les actions d'éclat qui avoient signalé cette lutte sanglante, on en citoit une, sur-tout, de la part des vaincus, qui avoit étonné les Français eux-mêmes, habitués cependant à tous les genres d'héroïsme. Dans la mémorable journée des Pyramides, un frère de Sélim-Aboudiyâb, désespérant, après plusieurs charges réitérées, de venir à bout d'entamer un bataillon carré dont le feu meurtrier moissonnoit ses mamlouks, prend tout-à-coup la résolution généreuse de se dévouer pour le salut commun. A la tête d'une cinquantaine des siens qu'électrisent ses paroles et qui jurent de le suivre, il se précipite furieux sur l'ennemi. Arrivés en face des rangs, un mur de fer les arrête; ces braves alors font cabrer leurs chevaux, les renversent sur les baïonnettes, abattent à coups de cimeterres les bras et les armes, et rompant ainsi ces lignes formidables, ils y trouvent une mort glorieuse en ouvrant aux leurs le passage.

Ce haut fait et d'autres semblables de la bravoure chevaleresque des mamlouks n'avoient pu empêcher leur défaite, mais ils pouvoient plus ou

moins les en consoler. La bataille des Pyramides perdue, ils se retirèrent dans la haute Égypte, remontant jusqu'aux cataractes, où le vainqueur les poursuivit vainement. Ils y étoient encore, lorsque l'arrivée des Anglais et de l'armée du grand-visir leur permit de quitter les positions où ils s'étoient maintenus avec succès. Ils vinrent se joindre aux alliés et rentrèrent en possession de leurs apanages.

Dans les premiers momens rien n'indiqua d'abord les projets hostiles des Turcs à leur égard : il sembloit même que ceux-ci prissent un soin particulier d'entretenir la bonne harmonie existante ; mais ce n'étoit que le calme qui précède l'orage. Affoiblis par les pertes considérables qu'ils avoient faites dans les combats, les mamlouks s'étoient, à la vérité, recrutés d'un certain nombre d'esclaves venus d'Abyssinie ou de Géorgie, et de quelques déserteurs français qui paroissoient contens au milieu d'eux, si toutefois on peut l'être encore après avoir tout sacrifié, religion, honneur, patrie ; mais ces renforts insuffisans étoient loin de remplir les vides énormes que le fer de l'ennemi avoit faits dans leurs rangs. Le moment parut donc favorable aux Turcs pour ressaisir

par un coup d'état leur ancienne prépondérance en Égypte, et ce coup d'état, dont ils arrêtèrent l'exécution, ne devoit être rien moins que le massacre général des beys. Cette conception machiavélique, bien digne de la politique du divan, fut entourée de tant de mystère, et le secret si bien gardé, qu'aucune des victimes désignées ne se douta du sort qu'on lui préparoit. Le visir et le reis-effendi les traitoient avec amitié et leur faisoient des présens continuels. Ils cherchoient à les endormir, et ils y réussirent.

Après la prise d'Alexandrie, la plupart des beys jugèrent convenable d'aller présenter leurs hommages au général Hutchinson. L'armée étoit sur le point de quitter le pays, et ils desiroient auparavant remercier son chef de ce qu'il avoit fait pour eux. Ils se rendirent donc au camp près d'Aboukir, où le capitan-pacha campoit aussi avec un corps turc, non loin de la flotte qui étoit en rade.

Le général anglais les ayant accueillis avec distinction, l'amiral othoman, qui assistoit à cette réception, affecta de son côté des sentimens analogues, et témoigna l'intention de les manifester en leur faisant les honneurs de son escadre. A cet effet, il les invita à un déjeûner

splendide qu'il leur avoit, disoit-il, préparé à son bord. Les officiers de l'armée qui connoissoient la perfidie des Turcs, et sur-tout du personnage qui se montroit tout-à-coup si affable et si bienveillant, essayèrent vainement de détourner les beys de cette invitation équivoque. Ils persistèrent à s'y rendre, et trouvèrent sur la plage les canots de la flotte avec une garde prétendue d'honneur pour les recevoir. Ils partent accompagnés du capitan-pacha. Un paquebot survient. Le capitan feint d'avoir reçu des dépêches pressantes, et demande la permission de s'éloigner quelques instans pour aller en prendre connoissance. Il force de rames, et n'est pas plus tôt à portée de pistolet qu'il donne le signal du massacre. Les beys, surpris et furieux, se défendent néanmoins avec courage. Un de leurs officiers, Soliman aga, saisit un Turc et s'en sert comme d'un bouclier : il le présente aux coups qu'on lui porte et sauve ainsi sa vie. Mais ses frères, écrasés par le nombre, reconnoissent bientôt que toute résistance est vaine : ils tombent sous le fer des Osmanlis, et ceux qui par miracle échappent au tranchant du sabre, sont conduits à bord du vaisseau amiral et constitués prisonniers.

L'armée anglaise, témoin de ce carnage, se porta au pas de course sur le camp othoman qu'elle menaça d'attaquer si on ne lui livroit les beys morts ou vifs. Les Turcs intimidés fléchirent, et le pacha se vit arracher sa proie. L'horreur que ce massacre causa dans l'armée ne peut se décrire; on eut toutes les peines du monde à contenir les troupes et à les empêcher de charger les Turcs. L'amiral, justement effrayé, se vit contraint de remettre jusqu'aux cadavres des malheureux mamlouks tombés sous ses poignards. On transporta au camp ces tristes dépouilles où elles furent enterrées avec tous les honneurs de la guerre.

Tandis que les Osmanlis assassinoient à Abou-kir, ils ne restoient pas oisifs au Caire. Ils circonvenoient les beys par des flatteries adroites, leur distribuant des pelisses d'honneur et des aigrettes, comme une marque de satisfaction pour les services qu'ils avoient rendus dans la guerre. Lorsqu'ils crurent avoir endormi leur vigilance, ils les attaquèrent subitement et les massacrèrent sans pitié. Comme nous entendions de Gyzeh une fusillade assez vive, distinguant même la lueur des coups de fusil qui partoient des fenêtres du Vieux-Caire où tout paroissoit

en mouvement, et que nous apercevions des cavaliers qui se poursuivoient les uns les autres à travers l'inondation, nous présumions qu'il venoit d'éclater quelque émeute dont la cause nous étoit inconnue, lorsque M. Stefano, drogman du grand-visir, accourut de la part de son maître prier le général Ramsay d'arrêter Sélim-Aboudiyâb et ses mamlouks s'ils se présentoient dans la place; attendu, disoit-il, que Sélim à la tête de ses gens avoit pillé une caravane turque qui se rendoit à la Mecque.

A onze heures du soir un détachement de mamlouks se présenta en effet, et demanda à se placer sous la protection anglaise. Le poste le reçut. Ces malheureux étoient dans le plus triste état, mourant de faim, harassés, couverts de boue. Surpris à l'improviste par un corps d'Arnautes (*voyez* la pl. en regard), ils n'avoient trouvé de salut que dans la fuite; et ils ne respiroient encore que parce que leurs farouches ennemis, encore plus avides de butin que de carnage, avoient perdu à se disputer leurs dépouilles le temps qu'ils devoient employer à les poursuivre. La joie qu'ils éprouvoient d'être échappés à la fureur des Turcs ne calmoit pas les inquiétudes que leur donnoit leur incertitude

Lith. de Langlumé

Arnaute ou Soldat Albanais, et Delhi, cavalerie légère turque.

An Arnaut or Albarian Soldier and a Delhi or Turkish L.t Cavalery

sur le sort de Sélim, qui, retenu chez lui par ses souffrances, ne se trouvoit pas avec eux lorsqu'ils eavoient été surpris, ce bey étant alors alité par suite d'une blessure qu'il avoit, comme je l'ai déjà dit, reçue à l'épaule à la bataille des Pyramides, et qui s'étoit rouverte.

Le général Ramsay, indigné d'un guet-apens aussi détestable et de la basse calomnie dont on avoit essayé de le motiver, me donna l'ordre de partir sur-le-champ pour le Caire, d'y annoncer l'arrivée des mamlouks de Sélim, sous les ordres de Mohammed aga, et de notifier au grand-visir qu'il les prenoit sous sa protection en attendant les ordres du commandant en chef.

Je partis : mais comme j'entrois dans le canal du Caire, les Turcs m'y reçurent à coups de fusils : heureusement aucun ne porta, et je passai outre. Je descendis chez M. Stefano, qui m'accompagna tout de suite chez le reis-effendi, lequel me renvoya lui-même au grand-visir. Ce dernier écouta mon message, loua ma célérité, et me chargea de remercier le général du zèle qu'il mettoit dans cette affaire. Il étoit bien aise, ajouta-t-il, qu'il eût les mamlouks entre ses mains, ne doutant pas qu'il ne reçût l'ordre de les lui rendre. « Mais le général, lui dis-je, les a pris

» sous sa protection. — C'est bien là aussi, » répliqua-t-il ironiquement, ce dont je les féli» cite; » et se tournant alors vers le drogman, il lui ordonna de se préparer à m'accompagner pour porter de sa part un message au général.

La contenance du visir ne m'en imposa pas. Je m'aperçus aisément de la fermentation qui régnoit parmi les Turcs. Toutes les avenues de la place étoient gardées et de nombreuses patrouilles parcouroient les rues. Le palais du gouvernement et celui du reis-effendi étoient remplis de troupes.

Je rentrai à Gyzeh sur les sept heures du matin, accompagné de M. Stefano que je menai sur-le-champ chez le général, auquel je rendis compte de ma mission.

Le drogman lui fit part du desir qu'avoit le grand-visir d'obtenir de lui le renvoi des mamlouks au Caire, sous promesse d'oublier leurs *crimes* et de ne point sévir, exigeant toutefois qu'on lui livrât Sélim. Un refus positif ayant été la réponse du général, M. Stefano demanda et obtint alors de voir Mohammed aga. Il tâcha de séduire celui-ci par des paroles affectueuses, et l'engagea à lui découvrir la retraite de Sélim. Mohammed lui ayant répondu qu'il l'ignoroit,

M. Stefano insista pour l'engager à descendre au Caire, et à persuader à ses mamlouks d'en faire autant : mais l'aga se moqua de lui.

Le général Ramsay, qui ne se doutoit nullement de la scène d'Aboukir, adressa immédiatement au général en chef une relation de ce qui se passoit sous ses yeux, et lui demanda ses ordres. Des troupes se mirent aussitôt en marche pour Gyzeh, et vinrent renforcer la garnison qui étoit à peine suffisante pour garantir la place d'un coup de main.

Sir John Stuart eut ordre de partir pour le Caire, afin de forcer le visir à faire droit aux demandes du commandant en chef en faveur des mamlouks, et de l'amener à relâcher ceux qu'on retenoit prisonniers au Caire. La conduite du général Ramsay fut approuvée. Lord Hutchinson lui en témoigna sa satisfaction par une lettre particulière.

Cette approbation étoit d'autant plus flatteuse pour le général, qu'il avoit agi d'après l'impulsion de son ame et sans instruction pour se guider dans une affaire aussi délicate.

Cependant le visir, attachant toujours une importance particulière à s'assurer de Sélim, nous renvoya M. Stefano avec un firman qui

promettoit à ce bey sûreté pour sa personne et pour les siens, s'il se rendoit au Caire. M. Stefano laissa ce firman à Gyzeh, entre les mains d'un messager turc chargé de le remettre au bey et de porter sa réponse, et lui-même promit de revenir; mais il ne reparut plus, et le messager à son tour nous quitta le lendemain, sous prétexte que le drogman étoit malade et qu'il étoit obligé de le rejoindre.

Enfin le 24, au matin, arriva une djerme qui s'arrêta sous nos fenêtres. C'étoit Sélim, qui envoya aussitôt un de ses mamlouks au général Ramsay, pour lui demander la permission de le voir. Le général me chargea d'aller le recevoir et de le conduire chez lui. A son entrée dans l'appartement le bey quitta son sabre et ses pistolets qu'il déposa sur une table, et ordonna à sa suite d'en faire autant. Il s'avança alors, et se jeta avec dignité dans les bras du général, invoquant son appui contre les Turcs qui le persécutoient lui et les siens, et déclarant qu'il se rendoit aux Anglais. Il espéroit, disoit-il, que sa confiance en eux seroit d'autant moins déçue que la conduite des mamlouks depuis le débarquement de l'armée avoit dû sans doute leur mériter la bienveillance à laquelle il recouroit présentement.

Le premier mouvement du général fut celui que dicte l'humanité. Il accueillit le fugitif avec cette bonté qui lui étoit ordinaire, et lui rendit immédiatement ses armes en lui disant que c'étoit comme ami qu'il le recevoit, et non comme prisonnier. Il lui apprit en même temps qu'il avoit recueilli depuis quelques jours ses mamlouks sous les ordres de Mohammed aga; qu'ils se portoient tous bien, mais qu'ils étoient fort inquiets sur son sort. Il présenta alors la main au bey qui la saisit avec empressement et avec un air de satisfaction inexprimable. Sélim depuis cette réception fut toujours si pénétré de reconnoissance qu'il ne donnoit plus au général d'autre nom que celui de père, appelant aussi son frère celui qui le premier l'avoit reçu. Le bey étoit exténué de fatigue et affoibli par la fièvre. Il avoit erré dans le désert avec un chef de Bédouins de la tribu des Abâbdehs, qui vint à Gyzeh avec lui et y resta tout le temps jusqu'au départ des mamlouks. Il eut ainsi le bonheur d'arriver au quartier général et d'échapper aux Turcs qui le poursuivoient.

Le général envoya chez Mohammed aga. Ce chef et les mamlouks qui l'accompagnoient vinrent se jeter aux pieds de leur maître chéri.

Jamais je ne vis une scène plus touchante : l'impression qu'elle fit sur moi ne s'effacera point de ma mémoire ; elle me donna une haute idée du caractère de fidélité de ces braves gens. Tous ceux qui en furent témoins étoient émus jusqu'aux larmes.

Cette entrevue ayant duré quelque temps, le général invita le bey à se retirer dans un appartement qu'il lui avoit fait préparer au-dessus du sien, afin de se reposer de ses fatigues et de prendre les rafraîchissemens dont il avoit besoin.

Sélim bey étoit un homme de cinquante ans, d'une très-belle figure et d'une taille avantageuse ; le temps, qui avoit déjà grisonné sa barbe, n'avoit rien ôté encore à la vivacité de ses yeux bruns. Sa bravoure étoit brillante et sa force prodigieuse. Les Français, qui en avoient fait l'épreuve, avoient changé son nom d'Abou-diyâb en celui de *Beau-diable.*

Je fus envoyé au grand-visir pour lui annoncer l'arrivée de Sélim. Je me présentai d'abord chez le reis-effendi, qui me reçut fort bien, me pria de ne communiquer la nouvelle à personne (de crainte sans doute qu'elle ne parvînt aux oreilles des mamlouks et ne dérangeât ses projets), et me conduisit lui-même

chez le grand-visir où je me rendis avec une nombreuse escorte.

Ce premier ministre m'accueillit avec politesse, et parut satisfait (ou feignit de l'être) de savoir Sélim à Gyzeh. Il me pria de permettre qu'il me fît accompagner par Byram bey, l'un de ses principaux officiers, et de son drogman, qu'il chargeoit d'un message auprès du général Ramsay et de Sélim. J'y consentis, et nous partîmes.

Le visir étoit un beau vieillard, très-vert encore et très-actif pour son âge. L'accident qui l'avoit privé d'un œil n'empêchoit pas que ses traits ne fussent imposans; cet événement lui avoit même fourni l'occasion de remporter sur ses passions une noble victoire. Un de ses officiers, faisant devant lui l'exercice du djérid, avoit eu la maladresse de diriger son arme contre le visir et le malheur de l'atteindre au visage : cet officier se crut perdu et s'enfuit; mais le visir le fit ramener devant lui, l'admonesta froidement sur son imprudence, et lui remettant une bourse entre les mains, il le nomma gouverneur d'une ville éloignée, avec ordre de partir sur-le-champ, de peur que l'esprit de vengeance ne s'emparât de lui et ne le

portât à le punir de la perte cruelle qu'il venoit de lui faire éprouver. Il y avoit quelques années que cet événement étoit arrivé à l'époque de mon séjour en Égypte : l'officier vivoit encore et conservoit son gouvernement. En général le grand-visir jouissoit d'une très-bonne réputation, et je ne serois pas éloigné de croire que dans l'affaire des beys il ne cédât aux circonstances, et aux ordres formels de son gouvernement plutôt qu'à ses propres inclinations. J'ai ouï dire par des gens dignes de foi qu'il lui étoit enjoint de faire trancher la tête au capitan-pacha si cet officier refusoit d'obéir à ses instructions, et que le capitan à son tour étoit chargé de se défaire du visir s'il le voyoit hésiter.

Le reis-effendi aussi étoit un très-bel homme et dans la fleur de l'âge. L'élégance de ses manières et la culture de son esprit (1) décéloient l'Asiatique poli par les cours d'Europe; mais ces formes extérieures déguisoient mal la violence de son caractère, à la fois despotique et astucieux : le visir lui-même en subissoit le

(1) Il parloit avec facilité plusieurs langues, entre autres le français.

joug sans s'en douter. J'avois connu ce diplomate à Londres où il étoit envoyé de la Porte en 1796. Cette circonstance me valut d'en être recherché. Je me trouvois un matin chez lui où j'avois apporté des dépêches, et j'attendois sa réponse, lorsque mes oreilles furent frappées par des cris horribles. J'étois alors assis près du ministre, lorsque remarquant que je me portois vers la fenêtre pour voir ce que c'étoit, il me dit : « Asseyez-vous, ce n'est rien; ces gens là « crient pour la moindre chose. » Je ne voulus pas faire l'incrédule; mais lorsque je descendis je vis six cadavres sur le seuil de la porte. Les uns avoient la tête entre les jambes, c'étoient des chrétiens; les autres sous le bras, c'étoient des mahométans. Je compris alors ce que signifioit le *rien* de l'effendi.

J'arrivai à Gyzeh avec Byram bey, chef des Arnautes, et M. Stefano. Nous nous rendîmes immédiatement chez le général Ramsay à qui je présentai mes deux compagnons. M. Stefano dit au général que le visir envoyoit Byram, comme ami intime de Sélim, pour l'engager à passer au Caire, et en même temps pour remercier le général de la nouvelle qu'il lui avoit communiquée de l'arrivée du bey.

Le général m'envoya alors auprès de Sélim pour lui faire part de la visite de Byram bey, et lui demander s'il vouloit le recevoir. Sélim y consentit, et le chef des Arnautes fut introduit dans son appartement.

Ce chef lui parla des bonnes intentions du visir à son égard; il l'assura de sa part de sa protection et de sa bienveillance, ajoutant qu'il lui donneroit toutes les garanties desirables pour sa sûreté s'il consentoit à venir au Caire.

Sélim, qu'un accès de fièvre alitoit alors, écoutoit tous ces discours avec impatience. Prenant à son tour la parole, ce fut pour déclarer d'un ton ferme, qu'il connoissoit trop bien les moyens de trahison habituels aux Turcs pour se fier un seul instant à leurs promesses. « Jamais, » dit-il, je ne serai assez fou pour m'y laisser » prendre; je ne quitterai point Gyzeh où je » suis sous la protection des Anglais. » Byram bey redoubloit d'instances : il protestoit que le visir le traiteroit avec distinction et lui rendroit tous ses biens, qu'il lui en répondoit. « Me les » rendre! s'écria vivement Sélim; et vos Ar- » nautes qu'il a envoyés contre moi ne m'ont- » ils pas tout volé? Si les intentions du visir à » mon égard sont telles que vous le dites, pour-

» quoi a-t-il mis cinq cents hommes sur mes » traces? Est-ce pour me prouver son amitié, » ou pour venger sa prétendue caravane? » Non, non, l'on ne me trompe pas ainsi; je » suis ici et j'y reste. »

Byram bey ne perdoit pas courage et l'engageoit toujours à se rendre au Caire. « C'est » inutile, lui dit le bey, rien au monde ne me » détermineroit à quitter Gyzeh. Pourquoi aller » au Caire? A quoi bon? Ne suis-je pas dans » la maison d'un allié de la Porte? — Mais, » répliqua Byram, vos frères les beys sont » au Caire, et déterminés à entreprendre le » voyage de Constantinople pour porter leurs » réclamations aux pieds du Grand-Seigneur. Ne » vaudroit-il pas mieux pour eux et pour vous » de les joindre? — Non, répondit Sélim; quand » ils partiront je les suivrai, mais jusque là, je » reste. »

Byram, voyant qu'il lui étoit impossible d'engager Sélim à quitter Gyzeh, prit congé de lui et redescendit chez le général. Alors il leva le masque, et eut l'impudence de proposer à ce dernier de forcer Sélim à se rendre au Caire. Le général fut révolté de cette proposition et renvoya l'émissaire avec mépris.

Tandis que ceci se passoit à Gyzeh, le grand-visir cherchoit à persuader aux beys qu'il agissoit de concert avec les Anglais et qu'à leur égard tout étoit décidé. Ces malheureux le crurent; et dans l'espoir de sauver du moins leur tête, ils écrivirent et signèrent tout ce qu'on voulut.

C'est ainsi qu'on arracha d'eux une lettre au Grand-Seigneur, dans laquelle ils donnoient des éloges à la modération de son ministre et sollicitoient de Sa Hautesse la faveur d'aller porter leurs hommages au pied du trône impérial. Un émissaire fut aussitôt dépêché à Sélim pour qu'il revêtît cette lettre de sa signature; mais sa défiance étoit éveillée contre tout ce qui venoit du Caire, et il s'y refusa positivement.

Les négociations ayant échoué, le visir eut recours aux présens. Le général Ramsay les repoussa avec dédain. Le visir alors imagina de s'adresser au général en chef. Il lui envoya une députation composée de M. Rosetti, consul général d'Autriche, d'un officier de mamlouks qu'il avoit séduit, et d'un officier turc, chargés de ne négliger aucun des moyens qui pouvoient assurer le succès de la négociation. Ils devoient s'efforcer de persuader au lord Hutchinson que les beys étoient décidés à se

rendre à Constantinople, ainsi que le portoit la lettre dont on lui joignoit copie; qu'ils recouroient à la justice de Sa Hautesse et s'en rapportoient à sa décision.

Le général Ramsay, informé de cette supercherie, en rendit compte à son chef, et chargea Rosetti de la dépêche.

Rosetti avoit joué un grand rôle en Égypte, où il résidoit depuis nombre d'années. Délié, fin, insinuant, il avoit été d'abord consul de Venise, sa patrie, avant que l'existence politique de cette république fût détruite; puis il le devint de l'Autriche et de l'Angleterre, et il remplissoit alors ces doubles fonctions. C'étoit à lui qu'on s'adressoit dans toutes les occasions délicates, et il étoit spécialement chargé de nos communications avec l'Inde par Suez et Kosseïr. Également considéré des Turcs et des Arabes, il apaisoit souvent leurs querelles et terminoit à l'amiable leurs différends. Le gouvernement, auquel il avoit rendu d'importans services, lui avoit donné en fief le village de Terrâneh, situé entre Rahmânieh et le Caire, sur la rive gauche du Nil.

Arrivé au quartier général, Rosetti se présenta chez le lord Hutchinson avec les autres

membres de la députation. Mais déjà une lettre confidentielle du général Ramsay, expédiée par une ordonnance, avoit mis le lord au fait. Il parcourut celles du visir et des mamlouks, et se tournant vers Rosetti : « En quelle qualité, lui » dit-il, vous présentez-vous devant moi? — » Comme porteur des dépêches du visir et des » beys. — Allez, reprenez ces présens, je ne » suis pas dupe de toutes ces impostures. » En disant cela, il déchira les dépêches, en jeta les lambeaux aux pieds du Turc, et donna l'ordre aux envoyés de quitter sur-le-champ le quartier général, sous peine d'être arrêtés par la prévôté. S'adressant ensuite à Rosetti : « Comme » envoyé du visir, lui dit-il, je vous donne les » mêmes ordres, mais comme consul général » d'Autriche, je suis fort aise de vous voir, et » vous pouvez rester tant qu'il vous plaira. »

Tous les moyens de ruse ayant échoué, on résolut de recourir à la force : nous fûmes prévenus qu'on préparoit une attaque pour enlever Sélim et ses mamlouks, et dès lors nous prîmes nos mesures en conséquence.

En effet, nous reçûmes bientôt l'avis que six cents Arnautes avoient passé le fleuve : tous les postes furent aussitôt doublés, les troupes mises

sous les armes, et la nuit se passa sur le qui-vive.

La garnison de Gyzeh étoit foible, nous n'avions pas plus de cinq cents hommes, une partie des troupes européennes ayant été appelées à Alexandrie; on jugea donc prudent d'enlever les canons des ouvrages extérieurs, et nous concentrâmes nos forces dans la maison de Mourâd bey, où le quartier général étoit établi. Nos matelots reçurent l'ordre de surveiller le Nil. Nous détachâmes à cet effet deux barques, et nous nous tînmes prêts à marcher après avoir donné aux mamlouks, parmi lesquels se trouvoient quelques déserteurs français qui avoient servi dans l'artillerie, une pièce de canon pour agir de concert avec nous.

Le 31, le colonel H......., du corps du génie, et le colonel H..., de l'artillerie, attachés tous deux à la mission militaire près l'armée du grand-visir, arrivèrent à Gyzeh, chargés d'une missive pour le général Ramsay. C'étoient de nouvelles instances pour qu'il consentît à livrer Sélim. Le général s'y refusa, et exprima vivement à ces messieurs combien il étoit surpris de voir à quelles négociations ils se prêtoient.

Pendant que cette conférence avoit lieu on

amena devant le général un officier turc qui fut reconnu pour être le *kassar* (trésorier) du visir. Il avoit été arrêté sur les remparts déguisé en Arabe et occupé à reconnoître la force des mamlouks ; on l'avoit vu compter les chevaux et les cavaliers qui campoient près du quartier général. On fit subir à ce Turc un interrogatoire assez brusque, après lequel on chargea le colonel H. . . . . . . de le reconduire au Caire. Le général fit témoigner au visir son étonnement d'une telle conduite, et lui signifia que le premier de ses officiers qui seroit surpris dans une exploration de ce genre seroit pendu. Cette circonstance nous fit redoubler de précaution.

Les beys prisonniers au Caire reprirent courage en voyant que le général Ramsay ne vouloit livrer ni Sélim, ni ses mamlouks. Ils nous envoyèrent secrétement un émissaire, pour remercier le général et le prier de n'avoir égard à aucune communication qui pourroit lui être faite en leur nom par le visir, parcequ'étant prisonniers ils étoient forcés de se soumettre à tout ce qu'on exigeoit d'eux. Ils n'espéroient que dans le général ; lui seul pouvoit les sauver.

Nous apprîmes sur ces entrefaites que le visir

faisoit approvisionner la citadelle et que tous les habitans en état de porter les armes avoient ordre de se faire enregistrer. Cette mesure évidemment hostile accrut notre défiance, et dès-lors défenses furent faites à aucun Turc d'entrer sans permission à Gyzeh.

Nous reçûmes enfin le 1.er novembre la dépêche du général Baird si impatiemment attendue. Le commandant en chef y avoit joint une lettre sous cachet volant pour le visir. Le général Ramsay devoit en prendre lecture et la remettre sur-le-champ lui-même. Elle étoit en français, pressante, énergique. On y lisoit la demande formellement exprimée que les beys et les mamlouks fussent rendus à la liberté et à leurs familles, et réintégrés dans leurs propriétés.

La lettre étoit si vive que le général Ramsay, instruit qu'un corps assez considérable étoit en marche pour renforcer la garnison de Gyzeh, crut prudent d'attendre son arrivée pour la remettre.

Le lieutenant Travers, des chasseurs du quatre-vingt-sixième, arriva le 3 à Gyzeh avec une autre dépêche qui ordonnoit au général Ramsay de refuser positivement de rendre Sélim, et

approuvoit la noble conduite qu'il avoit tenue dans cette occasion. Le général Baird lui envoyoit en même temps une lettre très-flatteuse du lord Hutchinson, qui le prioit d'achever ce qu'il avoit si bien commencé, et de se joindre au général Stuart pour forcer le visir à relâcher les beys et les mamlouks. Le lieutenant Travers nous annonçoit en même temps l'arrivée très-prochaine des troupes, qui s'avançoient en bateaux, remontant l'inondation : il les avoit dépassées dans la matinée.

Le 4, M. Stefano vint à Gyzeh avec un message de la part du visir, pour savoir si le général n'avoit pas reçu de réponse du commandant en chef. Le général lui répondit négativement. M. Stefano trouva ce retard singulier. Le capitan-pacha, disoit-il, avoit mandé au visir que le lord Hutchinson lui avoit écrit, et il pensoit que ce message devoit être arrivé. Le général lui répondit qu'il n'avoit point encore reçu de réponse, ni de lettre pour le visir, mais que du moment où il en recevroit une, il la feroit parvenir.

M. Stefano étoit également chargé de témoigner au général combien le visir desiroit le voir au Caire, et de le prier, s'il ne lui étoit pas

possible d'y descendre, de lui envoyer un officer avec qui il pût communiquer de confiance. Le général répondit qu'étant un peu indisposé, il ne pouvoit se rendre aux desirs de Son Excellence, mais qu'il enverroit son chef d'état-major.

Le major Harvey partit en effet quelques instans après pour le Caire (1), et se présenta à l'audience du grand-visir, qui lui dit, que quant au massacre des beys par le capitan pacha, c'étoit sans doute un grand malheur, mais qu'il en étoit innocent, et qu'il lui avoit été impossible d'y remédier. « Cependant, ajouta-t-il, » on m'annonce une lettre du général en chef » lord Hutchinson, et je ne l'ai pas reçue!!! » Que veut-on de moi? Je desire terminer cette » malheureuse affaire à l'amiable, et établir le

---

(1) Le major, avant de quitter Gyzeh, reçut l'ordre de passer à son arrivée au Caire chez le colonel H......., pour lui remettre une copie de la lettre du lord Hutchinson dont il étoit porteur; il devoit avant d'aborder le visir consulter cet officier, mais il lui étoit formellement enjoint de remettre sa dépêche en mains propres, quelques observations qu'on pût lui faire à ce sujet. Le colonel après avoir lu la lettre avec attention fit tout au monde pour dissuader le major de la remettre, l'assurant que, du moment où le visir en auroit pris connaissance, il pouvoit compter que lui et tous les Anglais qui se trou-

» général Ramsay médiateur entre le lord et » et moi; car, ajouta-t-il, si le général en chef » prétend d'autorité que je lui rende les beys, » je ne vous cache pas que mes troupes sont » déterminées à repousser la force par la force. »

Le major Harvey répondit que le général Ramsay venoit de recevoir la lettre en question, et se proposoit de la remettre lui-même le lendemain, si sa santé le lui permettoit; que ce n'étoit nullement son intention de se présenter au Caire avec des troupes, et qu'il espéroit que les choses s'arrangeroient sans cela.

Le quatre-vingt-sixième régiment étant enfin arrivé avec ses pièces, la lettre du lord Hutchinson fut aussitôt expédiée au visir. Ce fut encore le major Harvey qu'on chargea de cette

---

voient au Caire seroient arrêtés et conduits à la citadelle; que les expressions de cette lettre étoient si fortes, que sans doute elles porteroient le visir à prendre des mesures plus que sévères contre les Anglais; qu'il le prioit donc instamment de méditer les conséquences qui pourroient en résulter. Le major, forcé de s'en tenir à ses instructions, lui signifia qu'il ne pouvoit s'en écarter, et il prit congé du colonel, en lui disant gaiement que s'il étoit mis le premier en prison il auroit soin de lui préparer une place. (Le major Harvey, aujourd'hui sir John, est actuellement colonel et aide-de-camp de S. M. B.)

mission. Il trouva le visir sans ses gardes ordinaires. Il n'avoit auprès de lui que le reis-effendi, le drogman et quelques officiers. A l'approche du major tout le monde se retira, à l'exception du reis-effendi qui servit d'interprète, le major parlant d'ailleurs fort bien le français.

Le visir ouvrit la dépêche, et, après avoir jeté les yeux sur la signature, la rendit au reis-effendi qui la traduisit mot pour mot. Il écouta jusqu'à la fin avec la plus grande attention et sans proférer une parole. La lecture achevée, il frappa deux fois dans sa main : on lui apporta une pipe; il se mit à fumer, et se tournant vers le major il lui demanda d'une voix émue si le général Ramsay avoit jamais entendu dire qu'il eût massacré un seul bey depuis qu'ils étoient en son pouvoir. « Non, » lui répondit le major; le général est au con- » traire fort étonné qu'un pareil rapport ait pu » être fait au lord Hutchinson. — En ce cas, » reprit le visir, le général en chef a été induit » en erreur : je me félicite cependant d'avoir » reçu cette lettre; elle est telle, qu'il a dû » l'écrire sous de pareilles impressions : mais il » ignore la vérité. J'ai traité les beys avec bonté

» et avec tous les égards possibles. Ils sont con-
» tents et aussi heureux que leur situation le
» comporte. Ils ont même écrit au Grand-Sei-
» gneur pour lui en faire part, et lui demander
» la permission d'aller lui présenter leurs hom-
» mages à Constantinople. Je suis fâché que le
» général Ramsay ne soit pas venu aujourd'hui;
» mais priez-le de ma part de m'en dédommager
» demain. Je desire que tout ceci s'arrange, et
» j'ai l'espoir d'y parvenir. »

Le 6, le général voyant que le visir desiroit avoir une entrevue avec lui, crut qu'il étoit de son devoir, sur-tout après la manière affable dont ce personnage avoit reçu la lettre, de se rendre à ses instances. Il se fit accompagner du major, et descendit au Caire.

Le visir étoit, comme la veille, seul avec le reis-effendi. La conversation s'engagea. Son Excellence entra dans de grands détails sur l'histoire des mamlouks et des beys. Il dit qu'originairement esclaves, ils avoient usurpé le gouvernement de l'Égypte et tous ses revenus; que déjà depuis plusieurs années avant l'arrivée des Français ils avoient secoué de fait le joug othoman; que malgré tous les sacrifices qu'avoit faits la Porte en leur faveur, sa suzeraineté leur étoit

odieuse; que leur conduite étoit d'une ingratitude révoltante, et qu'il étoit temps d'y mettre un frein. « Cependant, ajouta-t-il, je connois si » bien les dispositions de ma cour à l'égard de » la vôtre, et mon intention de maintenir les » liens d'amitié qui subsistent entre elles étant » bien prononcée, je ne puis croire que vous » accordiez aux beys assez d'intérêt pour altérer » l'harmonie qui existe entre nous. Mon cœur » me porte à tout faire pour votre nation, mais » je me trouve dans une position délicate relativement à la demande que fait le général » en chef, car j'ai communiqué sa lettre aux » beys, et tous ont affirmé qu'ils aimoient mieux » être avec les Turcs qu'avec les Anglais; que » les Othomans étoient leurs maîtres naturels, et » qu'ils n'en vouloient point d'autres. Que puis- » je donc faire? Dois-je leur forcer la main? » Le visir finit par prier le général d'aller les voir et d'essayer lui-même de leur persuader d'accéder aux desirs du lord Hutchinson; que pour lui il n'y pouvoit plus rien.

Le général, qui, la veille, avait reçu un message d'Ibrahim, par lequel ce bey lui annonçoit le piége qu'on devoit lui tendre, s'y refusa positivement. Il répondit qu'il n'avoit aucun ordre

pour traiter avec les beys; que ses instructions à cet égard étoient formelles et qu'il s'y tenoit, qu'au surplus il alloit faire part du refus de Son Excellence au général en chef, et il se retira. Arrivé à Gyzeh, il expédia deux Cipayes au général Baird, auquel il rendit compte de l'entretien qu'il venoit d'avoir avec le visir.

Je n'ai pas gardé copie de la lettre du lord Hutchinson, et je le regrette. Elle lui faisoit honneur. Les dispositions bienveillantes de ce digne chef trouvoient leur source dans son ame généreuse; les malheureux prisonniers comptoient sur lui : aussi la nouvelle de son départ, qu'on nous annonça tout-à-coup comme très-prochaine, parut-elle d'un mauvais augure pour l'issue des négociations; elle affligea les beys et l'armée. Si du moins il eût été remplacé par le général Stuart! Mais les beys n'eurent pas ce bonheur.

Le 13, à une heure de l'après-midi, le général Stuart arriva d'Alexandrie avec un ordre du commandant en chef de demander que les beys lui fussent remis sans délai. Il se rendit aussitôt au Caire chez le visir, qui essaya de nouveau de gagner du temps; mais sir John lui signifia brusquement que ses ordres étoient positifs, qu'il lui accordoit un jour pour se déterminer,

et que, ce délai passé, il seroit forcé d'agir. Le visir, voyant qu'il ne vouloit rien entendre, se rendit enfin et mit les prisonniers en liberté. Ils arrivèrent à Gyzeh; la garnison prit les armes et les reçut avec les honneurs militaires. Les mamlouks étoient au nombre de trois mille, conduits par dix à douze beys, à la tête desquels on remarquoit le vénérable Ibrahim.

Avant que cette résolution fût prise, le capitaine Vincenzio Taberna, attaché au général Stuart en qualité d'aide-de-camp, et faisant les fonctions d'interprète, fut interpellé par le visir dont il étoit allé prendre la réponse. « Vincenzio, lui dit-il, nous sommes d'anciens » amis; voyez ces bourses (en lui en montrant » plusieurs étalées devant lui), elles sont pour » vous: mais, répondez-moi franchement, croyez-» vous que si je faisois partir les beys pour Salahieh (1) les Anglais vinssent m'attaquer? » Vincenzio le dissuada vivement d'en agir ainsi. « Quant à votre or, ajouta-t-il, je n'en ai pas » besoin; mais si j'ai un conseil a vous donner, » croyez-moi, vous n'avez pas un moment à » perdre : rendez les beys sur l'heure ou l'on

(1) Ville située sur les confins du désert de Syrie.

» marche contre vous. Le général Baird s'a-
» vance, et déjà l'artillerie est à Terrâneh. »
Ces paroles effrayèrent le visir. Il ne réfléchit point à l'inondation qui couvroit le pays, autrement il lui eût été facile de se convaincre de l'impossibilité où se trouvoit l'armée de faire le moindre mouvement; et une fois les beys à Salahieh, tout étoit perdu.

Ce Vincenzio Taberna avoit été fait prisonnier par les Barbaresques dans sa jeunesse. Il étoit Piémontais de naissance, et avoit été vendu comme esclave au fameux Aly bey. Sa probité, sa franchise et son courage lui avoient gagné l'estime de son maître, qui essaya plusieurs fois, mais en vain, de le convertir au côran. Aly lui dit un jour : « Taberna, j'ai un bâtiment à Rosette
» que je desire expédier à Livourne ou à Gênes;
» je t'en offre le commandement. Il porte une
» riche cargaison : tu la vendras; tu me rappor-
» teras en échange des productions de ton pays,
» et tu profiteras de l'occasion pour revoir ta fa-
» mille; mais puis-je compter sur toi, et t'engages-
» tu au retour ? » Vincenzio accepta cette proposition avec joie et reconnaissance, promit de revenir, et tint parole. Il rejoignit son maître, et lui rendit compte de ses opérations en peu de mots :

la vente a produit tant, j'ai dépensé tant, voilà le reste. Cette loyauté peu commune ne le rendit que plus cher à Aly bey. A la mort de son patron, Taberna s'attacha aux mamlouks, fit avec eux la guerre contre les Français, et fut blessé. Lorsque l'expédition anglaise débarqua sur les côtes d'Égypte, il suivit l'armée. Il fut placé dans l'état-major, et rendit de grands services. Cet homme, qu'un long séjour parmi les Turcs, avoit mis à même de les étudier à fond, connoissoit parfaitement le caractère de ce peuple, et savoit habilement s'en emparer.

A leur arrivée à Gyzeh les beys se rendirent chez le général Ramsay, qui leur avoit fait préparer des rafraîchissemens. Le visir les avoit fait accompagner par des officiers turcs, ne désespérant pas de ressaisir sa proie. Il comptoit, d'après la leçon qu'il avoit faite aux beys avant leur départ du Caire, les engager à ne pas rester à Gyzeh, et à persuader aux Anglais que leur desir étoit de revenir auprès de lui. Tant que les Turcs furent présens, ils eurent grand soin de se contenir, et de dissimuler la joie qu'ils avoient d'être avec nous. Vers le midi, les officiers, voyant que l'on ne s'empressoit pas de s'en retourner, rappelèrent à quel-

ques beys qu'il étoit temps de partir. Le propos fut rapporté au général Stuart : « Oui, dit-il, » en effet, il y a long-temps que le bateau qui » attend les Turcs est prêt. Quant aux beys, ils » restent avec moi. » Les officiers furent consternés de cette décision, redoutant la colère du visir, qui pourtant devoit s'attendre à ce dénouement.

La djerme n'avoit pas viré de bord que déjà les beys se livroient à toutes les émotions qu'ils éprouvoient. C'étoient une explosion de joie, des exclamations de reconnoissance : ils ne se contenoient plus. Leur ivresse s'accrut encore quand ils virent arriver au milieu d'eux ceux de leurs frères qui avoient échappé au massacre d'Aboukir.

Le reste de l'année fut employé en négociations avec le visir pour leur procurer des secours et les faire réintégrer dans leurs priviléges et les propriétés qui leur appartenoient dans la haute Égypte. Mais tantôt Son Excellence promettoit, tantôt elle refusoit, supposoit des ordres, ou se disoit attendre une décision de Constantinople. Le général Stuart, fatigué de ces ruses et de ces prétextes, commençoit à témoigner son impatience, lorsqu'il apprit le rappel de lord Elgin qui étoit chargé auprès du divan de suivre ces négociations.

Un autre incident fâcheux pour les beys eut lieu à cette époque. Le général Hutchinson, en effet, quitta malheureusement pour eux le commandement de l'armée, qui passa au lord Cavan.

Vers le commencement de l'année 1802, M. Strattan, secrétaire de la légation anglaise à Constantinople, arriva de cette capitale à Alexandrie, et s'annonça comme investi des pouvoirs nécessaires pour remplacer lord Elgin dans la discussion relative à l'affaire des beys.

Le 19 janvier, il débarqua à Gyzeh, accompagné du nouveau commandant en chef; ils furent salués à leur entrée par l'artillerie de la garnison.

Les beys, informés de l'arrivée de lord Cavan, avoient sollicité des généraux Stuart et Ramsay la permission de meubler une maison pour lui: mais, à leur grand regret et par des motifs que j'ignore, le lord aima mieux habiter le Caire, ce qui parut d'un fâcheux présage pour le succès des négociations qui alloient s'ouvrir.

Lord Cavan et M. Strattan firent une visite aux beys, et entamèrent immédiatement leurs conférences avec le grand-visir. Les malheureux beys eurent encore le chagrin de se voir privés de l'appui du général Stuart, qui jusqu'alors

s'étoit montré leur sincère ami. Ce digne officier avoit tout fait dans leurs intérêts. Au moment où ils s'embarquoient pour traverser le Nil, il reçut un coup de pied de son cheval, qui le força à rentrer chez lui et à garder la chambre pendant plusieurs jours. Il ne put donc assister aux conférences et défendre la cause des beys. Cet accident priva lord Cavan lui-même du secours d'un homme qui connoissoit les affaires à fond, et qui, doué d'un grand caractère, lui auroit été fort utile.

Osman bey Bardisy, Mohammed bey Elfy (1) et Achmet bey, tous les trois du nombre de ceux qui avoient échappé au massacre de leurs camarades à Aboukir, arrivèrent d'Alexandrie le 21, et campèrent avec leurs mamlouks au nord de la ville de Gyzeh, près la porte d'Embâbé.

---

(1) Elfy bey fut envoyé en Angleterre en 1803, par ses camarades, pour solliciter du gouvernement anglais des secours, et implorer son influence auprès de la sublime Porte, en faveur des mamlouks. Ce chef fut fort bien reçu et resta plusieurs mois à Londres aux frais du gouvernement. Il y fit beaucoup d'emplètes. A son retour en Égypte, ce bey trouva une intrigue ourdie contre lui par quelques-uns de ses collègues, qui lui tendirent un piége sous lequel il fut près de succomber. Attaqué, à leur instigation, par les Bédouins du désert, il n'eut

Le 23 janvier, les beys commencèrent à s'apercevoir combien peu ils devoient compter sur une heureuse issue de leurs affaires, et ils reconnurent au contraire l'ascendant que le visir avoit pris. Ils en furent pleinement assurés après une entrevue qu'eut lord Cavan avec Ibrahim, qui convoqua aussitôt ses frères, et prit avec eux le parti de se retirer dans la haute Égypte.

Le général Stuart fut courroucé de ce qui se passoit, et il fit dire à lord Cavan, que puisque les choses alloient si mal il étoit de son devoir en homme d'honneur d'en informer les beys, afin qu'ils pussent faire leurs dispositions pour ne pas être pris au dépourvu; mais ils s'étoient déjà décidés. Ils se mirent en route sur-le-champ, et allèrent camper à la porte des Pyramides. Jamais homme ne parut plus affecté

---

que le temps de s'échapper avec un ou deux de ses mamlouks; les autres furent pris ou tués, et les effets qu'il avoit rapportés d'Angleterre devinrent la proie de ses ennemis. Ce malheur força Mohammed bey à se retirer dans la haute Égypte, où il termina bientôt sa vie. C'étoit un homme superbe, d'environ cinquante ans, distingué par sa bravoure et ne manquant pas de moyens. Ses ennemis crurent sans doute qu'il étoit revenu avec des trésors immenses, et ces richesses imaginaires excitèrent leur cupidité.

que le général Stuart de cet abandon si peu prévu. On livroit des troupes qui avoient été jusque là d'un puissant secours à l'armée, à qui la protection britannique étoit acquise, et qui se croyoient en droit de la réclamer. Quels motifs firent agir ainsi les commissaires anglais? Je l'ignore : mais ce que je puis dire, c'est que les beys et les mamlouks furent cruellement trompés dans leurs espérances. Sans doute lord Cavan et M. Strattan avoient des instructions positives de leur gouvernement, qui dans cette occasion n'a pu qu'être trompé sur l'état réel des choses. Ce qui me le prouveroit assez, ce seroient les tentatives faites depuis pour renouveler les conférences en faveur des beys, tentatives qui échouèrent, les Turcs ayant atteint leur but.

Toute la garnison de Gyzeh partagea les chagrins du général, et nous vîmes partir ces braves gens avec un vif regret. Rien ne fut plus touchant que notre séparation. Depuis le mois d'octobre nous avions vécu constamment ensemble dans la plus parfaite intelligence. Que de supériorité les mamlouks n'avoient-ils pas sur les Turcs! francs, loyaux, généreux et braves, tout étoit en leur faveur. Nous les re-

gardions, pour ainsi dire, comme des nôtres : l'on peut donc juger aisément du chagrin que nous causa leur départ.

Avant de partir, Sélim bey vint prendre congé du général Ramsay, et lui témoigner sa reconnaissance pour les bontés qu'il en avoit reçues, lui et les siens ; il l'assura, les larmes aux yeux, qu'il ne les oublieroit jamais. Avant de quitter le général, il le pria d'accepter un foible gage de son amitié ; c'étoit une médaille romaine, en or, qu'il conservoit depuis très-long-temps : « Gardez-la, lui dit-il, en souvenir » de celui qui vous doit tout. C'est la seule » chose digne de vous être offerte que je » possède encore. »

Le soir, le général lui rendit sa visite, et le trouva sous un arbre entouré de ses mamlouks. Les Turcs ne lui avoient pas laissé une seule tente. Il étoit encore souffrant, mais il se trouvoit beaucoup mieux depuis qu'il entrevoyoit une chance de se venger de ses cruels ennemis. Le général saisit avec empressement l'occasion de faire à Sélim un présent qui pût lui être agréable, et il me donna ordre de lui envoyer sur-le-champ douze tentes qu'il le pria de vouloir bien accepter.

Les beys partirent : mais auparavant ils annoncèrent au général Stuart, que puisqu'ils se voyoient abandonnés par lord Cavan ils se croyoient libres d'agir comme ils l'entendroient ; que toutefois, pour donner aux Anglais une marque de leur déférence, ils n'attaqueroient pas les Turcs avant d'arriver à Syout ; qu'ils ne s'arrêteroient que lorsqu'ils auroient atteint cette ville, mais qu'ils repousseroient la force par la force si les Osmanlis s'avisoient de vouloir les inquiéter en chemin.

CHAPITRE XVIII.

Les Turcs font une tentative inutile pour débarquer un corps de troupes à Gyzeh. — Nomination d'un vice-roi d'Égypte, et arrivée de ce personnage au Caire. — Départ du grand-visir. — Anecdote relative à un pestiféré. — Trait de probité d'un Arabe, et de reconnoissance de la part des beys. — Désertions nombreuses parmi les troupes de la garnison. — Nouvelles d'Europe annonçant la paix d'Amiens. — Une partie des troupes venues de l'Inde reçoit l'ordre du départ. — L'armée quitte l'Égypte pour s'embarquer à Suez.

SUR la fin du mois de janvier les Turcs firent une tentative de débarquement à Gyzeh; mais la garnison courut aux armes et les força de se retirer. Ils remontèrent le fleuve et furent mettre pied à terre sous les remparts de la ville, d'où ils détachèrent quelque cavalerie pour prendre possession de la maison de campagne de Mourâd bey, située dans le voisinage et où nous avions alors établi notre hôpital de pestiférés, sous la protection d'un poste militaire. Nous lâchâmes à leurs trousses une compagnie de dragons du huitième léger (arrivé la veille), qui les devança, pour leur en défendre l'entrée. L'officier

turc, qui étoit un rénégat hongrois, n'osa pas charger nos gens. Il leur dit qu'il avoit ordre d'occuper le poste; mais que, puisqu'ils s'y opposoient, il vouloit éviter l'effusion de sang, et qu'il alloit envoyer chercher de nouvelles instructions; qu'il attendroit jusqu'à ce qu'elles fussent parvenues. Elles arrivèrent sur les onze heures du soir. Il se retira alors et joignit les Turcs qui s'étoient mis à la poursuite des beys.

Le général Stuart nous quitta le 28; lord Cavan suivit le 30 : l'un et l'autre rentrèrent à Alexandrie.

Le grand-visir étant près de quitter l'Égypte, la Porte nomma pour le remplacer dans la haute administration du pays Mohammed-Yousouf pacha, en qualité de vice-roi (1). Ce personnage arriva d'Alexandrie au Caire dans le courant de février; et aussitôt le visir donna ordre à son armée de se tenir prête à se mettre en marche; il la fit camper hors du Caire.

Il desiroit ardemment obtenir avant son départ la remise du fort Ibrahim et de Gyzeh. Lord Cavan se rendit à ses instances au sujet

---

(1) Il ne faut pas confondre ce pacha avec le célèbre Méhémet Aly, aujourd'hui vice-roi d'Égypte.

de la première de ces places, mais ne voulut jamais consentir à se dessaisir de la seconde qui étoit un point essentiel pour assurer le retour de l'armée dans l'Inde et qui contenoit tous les magasins.

Un jour, au commencement du mois de mars, pendant que le général étoit à déjeûner, le cheykh el-Bekir accourut implorer sa protection. Il avoit été forcé de quitter le Caire, le nouveau vice-roi voulant le faire arrêter et mettre à mort. C'étoit un vieillard âgé de soixante ans, dont le crime étoit d'avoir montré pendant l'occupation un grand attachement pour les Français et sur-tout pour le général Bonaparte. La conduite du vice-roi envers lui étoit une violation directe de la capitulation du Caire, le général Belliard ayant stipulé que personne ne seroit inquiété pour ses opinions et sa conduite à l'égard des Français.

Le général Ramsay écrivit sur-le-champ au vice-roi pour réclamer l'exécution de cette clause, et demander que le cheykh el-Bekir pût retourner librement au Caire.

Le vice-roi fit une réponse fort polie et donna l'assurance que le cheykh ne seroit pas inquiété. Ce personnage, en effet, rentra dans ses foyers;

mais notre départ ne l'aura-t-il pas livré plus tard à la vengeance que nous avions détournée de sa tête? C'est ce que je n'oserois affirmer.

La peste commençoit ses ravages à Boulac, au Caire, à Rahmânieh et dans la moyenne Égypte. Le général prit en conséquence des mesures très-sévères pour préserver Gyzeh de ce fléau. Les communications avec la capitale furent interdites, et les djermes qui montoient ou descendoient le fleuve assujéties à la quarantaine. Ces sages précautions étoient urgentes, car Gyzeh fut peut-être la seule ville d'Égypte qui demeura exempte de la contagion. L'armée de l'Inde à Rosette en fut atteinte et perdit quelques soldats. Un de nos officiers de santé voulut établir que cette cruelle maladie n'étoit pas épidémique, ni même absolument dangereuse dans tous les cas. Il offrit ses services pour soigner les malades qui en étoient attaqués. Il fit plus : il s'inocula le virus, et répéta son expérience sur un jeune Arabe qui le servoit : mais l'un et l'autre furent victimes de cette témérité. Le zèle des médecins de l'armée fut d'autant plus vif qu'ils ne partageoient pas la confiance de leur imprudent confrère. Plusieurs s'enfermèrent au lazaret avec les pestiférés, et se

virent récompensés de leur noble dévouement par le très-petit nombre de victimes qui succombèrent. Il arriva à un dragon du vingt-sixième léger un fait assez extraordinaire et qui mérite d'être cité. Cet homme, atteint par la maladie, sentoit sa fin approcher, au milieu des tourmens d'une soif ardente. « Je n'ai que quel- » ques instans à vivre, dit-il à son médecin, » donnez-moi une bouteille de vin de Porto ; » cela calmera peut-être les angoises que j'é- » prouve. » Le médecin y consentit, et donna la bouteille au dragon, qui l'avala tout entière d'un seul trait, se recoucha ensuite et s'endormit bientôt d'un profond sommeil. A son réveil il se sentit beaucoup mieux ; sa soif étoit passée, ses déchiremens d'entrailles apaisés : le courage revint avec les forces, et le patient ne tarda pas à se voir totalement rétabli. Le médecin donna dès-lors du Porto à tous ses malades, et n'en perdit plus. Ce qu'il y a de certain c'est que, si quelques soldats succombèrent, aucun officier ne périt. Serait-ce à une table mieux servie qu'ils auroient été redevables de cette exception ? Cela paroîtroit assez vraisemblable.

M. le chevalier Burroughs, procureur géné-

ral au Bengale, arriva de l'Inde à Gyzeh dans le courant du mois de mars (1). Il retournoit en Angleterre et avoit suivi la même route que nous. Il arriva à ce magistrat une aventure assez extraordinaire, que je citerai parce qu'elle fait honneur aux beys, et à la fidélité des Arabes, qui en général ne se piquent pas de cette vertu. Lorsqu'il partit de Keneh où il s'étoit embarqué pour descendre le Nil, son domestique oublia dans la maison qu'il avoit occupée la cassette de son maître : elle contenoit plusieurs lettres de change, une somme considérable en or, des bijoux et autres objets précieux. La serrure en étoit endommagée, et l'on pouvoit l'ouvrir sans beaucoup de difficulté. Le domestique ne

(1) Je ne puis me résoudre à passer sous silence une anecdote assez plaisante relative à ce personnage. Sir William, qui avoit été jadis commandant d'une compagnie de la milice européenne de la ville de Calcutta, avoit trouvé commode d'en porter le costume en Égypte, comme plus léger que tout autre dans ce climat brûlant, et en outre comme plus marquant dans un pays où sa nation venoit de se distinguer militairement. Il portoit donc cet uniforme le jour qu'il fit sa visite au vice-roi, à qui il avoit demandé une audience, et où je l'accompagnai pour le présenter d'après l'ordre que j'en avois reçu du général Ramsay. Pendant la conversation, le vice-roi me demanda quel étoit le grade de M. le chevalier Burroughs. Je lui

s'aperçut de cet oubli que lorsqu'ils étoient déjà à une distance assez considérable. A son arrivée à Gyzeh, le chevalier Burroughs fit part de la perte qu'il avoit éprouvée au général Ramsay, et le pria de vouloir bien s'intéresser pour lui à ce sujet auprès d'Ibrahim bey et de Sélim. Le général écrivit, et envoya un courrier aux beys, non sans quelque inquiétude sur son arrivée, à cette époque de troubles où se trouvoit le pays. Cependant, avant que la lettre du général eût pu parvenir à sa destination, le cheykh de Keneh, à qui la cassette avoit été remise, en avertit Ibrahim, qui sur-le-champ ordonna au fils d'un chef de Bédouins de la porter au Caire en traversant le désert, afin d'éviter les Turcs, et de

---

répondis qu'il n'en avoit pas de militaire; que c'étoit un magistrat du premier rang, et grand personnage dans la haute cour judiciaire du Bengale. Cette qualité, qui s'allioit bizarrement avec le costume militaire du baronnet, frappa le vice-roi. « Mais, me dit-il, pourquoi donc cet » uniforme? Est-ce que vos juges le portent dans l'Inde? » Quant à nous, ajouta-t-il, nous faisons une distinction » entre les gens de loi et les gens d'épée. Voyez plutôt! » Et en disant cela, il fit approcher un câdy, qui, sans contredit, n'avoit rien de militaire dans sa tenue. Alors, pour trancher toute difficulté, je lui dis que le chevalier étoit le *câdy'el-askar*, ou juge militaire du Bengale : ce qui parut le satisfaire.

la remettre de sa part au général Ramsay, auquel il écrivit pour lui exprimer tout son plaisir de faire quelque chose qui pût lui prouver sa reconnaissance pour les bontés dont il l'avoit comblé. Je reçus cette cassette par ordre du général. Quoiqu'elle fût ouverte et que le couvercle ne tînt que par les cordes et scellés apposés par Ibrahim, il se trouva néanmoins, d'après l'inventaire laissé entre mes mains par le chevalier Burroughs, que rien ne manquoit. L'Arabe demanda un reçu qui constatât que la caisse étoit intacte, et une réponse à la lettre d'Ibrahim bey. Le général lui donna l'un et l'autre, et lui offrit une récompense au nom du baronnet. Mais l'Arabe s'y refusa, attendu, disoit-il, qu'Ibrahim le lui avoit expressément défendu (1).

M. Hamilton revint de son expédition dans la haute Égypte vers le milieu du mois d'avril. Il avoit trouvé par-tout le meilleur accueil, grâce aux ordres formels donnés à cet effet par les beys, qui avoient eu à cœur de lui procurer

---

(1) Ibrahim, pour plus de précaution, avoit eu soin de prendre des ôtages dans la famille de cet Arabe, et cet homme étoit pressé de retourner chez lui pour les rendre à la liberté.

toutes les facilités desirables. Il nous annonça que la peste avoit fait de grands ravages dans les villes et villages du Saïd ; qu'il avoit été forcé de recourir à des précautions de tout genre pour empêcher ses gens de communiquer avec les habitans, mais que, heureusement, il n'avoit pas eu dans tout son voyage un seul homme atteint de ce fléau.

A cette même époque arriva dans notre garnison un jeune homme habillé en Turc, qui se dit natif de Guernesey. Il parloit fort bien l'anglais et le français, et nous débita une petite histoire d'après laquelle il auroit été pris par les Turcs et forcé de servir chez eux ; il ajouta qu'il s'étoit échappé de leurs mains et venoit réclamer ses droits d'Anglais, desirant s'engager comme soldat dans le quatre-vingtième régiment. La figure intéressante de ce jeune homme plaida en sa faveur : il fut admis. Le nouveau venu ne perdit pas son temps, et fit si bien qu'en très-peu de jours il réussit à séduire un grand nombre de soldats, qui passèrent chez les Turcs. La désertion devint même si allarmante que le général m'envoya porter à ce sujet des plaintes au vice-roi. Je ne doutai pas que les transfuges n'eussent gagné le Caire, et je pris avec moi deux dra-

gons pour les arrêter. Chemin faisant, j'appris qu'on en avoit vu plusieurs entrer dans la citadelle. On vouloit former au Caire un corps discipliné à l'européenne, et c'étoit avec nos gens qu'on se proposoit de l'organiser. Je dis au vice-roi, en l'abordant, que je venois réclamer des soldats qui avoient quitté leurs drapeaux; que le général savoit qu'ils étoient au Caire; qu'il avoit même appris qu'il s'en trouvoit à la citadelle. Il me répondit qu'il l'ignoroit; mais que, si cela étoit, il engageoit sa parole qu'il les renverroit à Gyzeh.

Comme je m'en retournois, j'aperçus près du fort Ibrahim, au milieu d'un détachement de troupes turques, deux hommes déguisés que je je reconnus pour être deux soldats du quatre-vingtième. Je feignis de ne pas les remarquer, et continuai ma route. Mais arrivé à Gyzeh, j'en donnai avis au général. Je lui dis que je n'avois pu arrêter les transfuges parce que je n'étois pas en force, et que, le vice-roi d'ailleurs ayant promis de les renvoyer, il m'avoit paru bon d'attendre sa détermination.

Le 24, pendant la nuit, neuf autres soldats désertèrent, emportant aussi leurs armes, et avec eux le jeune homme de Guernesey. Un

dragon en fit autant, et emmena son cheval. Nous vîmes alors que nous avions été pris pour dupes, et que notre Anglais n'étoit que l'embaucheur du vice-roi.

Le général, irrité, me renvoya au Caire à sept heures du matin, avec l'ordre positif de réclamer les déserteurs, et de notifier que, si dans l'espace de trois heures ils n'étoient pas rendus, toute communication cessoit entre le Caire et Gyzeh. Je pris alors douze dragons avec moi pour arrêter les transfuges que je pourrois trouver sur ma route et escorter ceux qui me seroient livrés, et je partis avec un officier de mes amis. Arrivés près du Caire, nous donnâmes de l'éperon à nos chevaux et entrâmes au galop dans la cour du palais, où ma petite troupe se rangea en bataille. Cette contenance ferme parut intimider les Turcs, qui, de leur côté, firent avancer un détachement de cavalerie et d'infanterie.

Je montai chez le vice-roi; je lui expliquai le motif qui me ramenoit vers lui, et, montre en main, lui donnai trois heures pour me rendre les déserteurs.

J'achevois à peine de m'expliquer, lorsqu'un de mes dragons demanda à me parler, et m'annonça que le sergent qui les commandoit venoit

de saisir dans les mains d'un soldat turc un fusil appartenant au quatre-vingtième régiment. Je lui donnai l'ordre de le garder, et communiquai cette circonstance au vice-roi, qui alors voulut bien me dire qu'on avoit arrêté un des déserteurs, et qu'il étoit chez lui. J'exigeai de le voir, et l'ayant questionné, j'appris que celui qui l'avoit séduit étoit un homme de la maison du vice-roi, et parlant anglais. Je jugeai d'après ces renseignemens que la personne indiquée ne pouvoit être qu'un drogman attaché jadis au service de lord Keith. Je priai alors le vice-roi, qui protestoit toujours de sa non-participation à toutes ces manœuvres, d'envoyer chercher le coupable. Mon déserteur le reconnut tout de suite; je n'en insistai que plus vivement pour me faire rendre les autres. A la fin, à force de menaces, je parvins à décider le vice-roi, qui m'en remit neuf, avec promesse de nous renvoyer les autres le lendemain, promesse qu'il tint en effet : mais nous tentâmes vainement de saisir l'embaucheur anglais.

Ces malheureux, à leur arrivée, furent traduits devant un conseil de guerre et tous condamnés à mort; mais la clémence prévalut : on en exécuta deux; les autres eurent leur grâce.

Tels étoient les incidens qui se passoient au milieu de nous, lorsque la paix conclue à Amiens entre les puissances belligérantes vint mettre fin à notre séjour en Égypte. L'armée de l'Inde (1) reçut l'ordre de regagner Calcutta, à l'exception des dixième, soixante-unième et quatre-vingt-huitième régimens, qui à leur grand regret furent rappelés en Europe. Les troupes eurent la liberté d'offrir individuellement leurs services pour l'Inde : mille à douze cents hommes environ profitèrent de cette permission.

Le 10 mai, l'armée se concentra à Gyzeh, où des préparatifs avoient été faits pour la recevoir et lui faire traverser le désert qui la séparoit de Suez, où la flotte l'attendoit.

---

(1) Cette expédition de l'Inde en Égypte a coûté fort cher au gouvernement anglais ; j'ai ouï dire que la compagnie des Indes avoit réclamé plus de trois millions sterling pour les dépenses faites par elle à cette occasion. Cette somme cessera de paroître exorbitante si l'on réfléchit seulement au frêt dispendieux des nombreux bâtimens nolisés pour le transport des troupes, à la longueur du temps pendant lequel ils furent employés, ainsi qu'à la perte de ceux qui échouèrent dans la mer Rouge. Le navire seul sur lequel je fis le trajet de Calcutta à Kosseïr coûtoit au gouvernement quatorze mille roupies (environ trente deux mille francs) par mois : c'étoit un bâtiment de 1400 tonneaux.

Chargé presque seul des dispositions à prendre à cet effet, j'avois eu soin d'établir deux dépôts de provisions et d'eau, l'un à Birket-el-Hadji, à l'entrée du désert, et l'autre à moitié chemin. La distance du Caire à Suez est de vingt-trois lieues, et il n'y a pas une goutte d'eau sur toute la route depuis Birket-el-Hadji jusqu'au port.

L'armée passa par Boulac avant de s'engager dans le désert, et fit le trajet par détachemens.

Le général Baird partit avec le dernier, le 23 mai : nous nous en séparâmes avec regret. Ce digne chef s'étoit toujours distingué par le vif intérêt qu'il prenoit aux officiers sous ses ordres et par sa sollicitude envers le soldat. Sévère, mais juste, dans l'exercice de ses fonctions, il étoit également chéri et respecté de tous ses subordonnés.

Gyzeh fut évacué le 21, ce qui plongea les habitans dans la douleur. La ville étoit déserte quand nous la quittâmes ; car telle étoit la peur que les Turcs inspiroient, qu'on se cachoit généralement à leur approche.

L'armée, rendue à Suez, s'embarqua, et mit à la voile le 6 juin au soir, à l'exception d'un détachement de Cipayes qui avoit eu un soldat

attaqué de la peste. Ce détachement ne mit en mer que vers la fin de juillet.

Avant de quitter Gyzeh, le général Ramsay fit une visite au vice-roi; jusque là il avoit toujours évité de le voir, ne se sentant pour ce personnage, à raison de certains faits à lui connus, que de la répugnance et du mépris (1). Le général étoit vieux, et par conséquent un peu timide à cheval. Mohammed-Yousouf, qui le vit, à son arrivée, prendre des précautions

---

(1) Voici ces faits, tels que je les ai appris dans le temps d'une personne digne de foi.

Mohammed-Yousouf, Circassien de naissance, avoit été vendu comme esclave, dans sa jeunesse, à un pacha de l'Asie-mineure, qui bientôt, sur la bonne mine du jeune homme et l'intelligence dont il faisoit preuve, se prit pour lui d'une amitié de père et l'adopta comme son fils. Ayant été appelés plus tard l'un et l'autre à l'armée que le capitan-pacha conduisoit contre Oglou pacha, qui s'étoit mis en rébellion contre la Porte, ils n'y arrivèrent que pour assister à la défaite du capitan, battu et mis en fuite par Oglou. L'amiral turc, responsable sur sa tête des événemens de la guerre, ne trouva d'autre moyen de se tirer d'affaire qu'en rejetant le blâme de son désastre sur un de ses lieutenans, dont il s'agissoit pour cela de se défaire. Le choix tomba sur le pacha père adoptif de Mohammed, et ce fut à ce dernier, lui-même, que le capitan s'adressa pour attirer la victime dans le piége, en lui en promettant les dépouilles. Il réussit à son gré. Le mal-

pour descendre, se permit d'en plaisanter : « Est-ce là, dit-il à son interprète, qui me le » répéta ensuite, est-ce donc là ce craintif vieil-» lard qui a prétendu quelquefois m'intimider? » Il peut se féliciter que je ne l'aie pas connu » plus tôt, car j'en aurois agi avec lui plus à mon » aise, et en eusse obtenu meilleur marché. » Mais le vice-roi se trompoit : la fermeté du général égaloit sa bravoure, et la jactance, pas plus que la menace, ne l'auroit fait dévier de

---

heureux pacha, accompagné de son fils, s'étant rendu dans la tente de l'amiral, sur l'invitation qu'il en avoit reçue, on fit tomber la conversation sur la perfection des armes à feu de manufacture anglaise; et là-dessus, comme pour les faire voir à son hôte, le capitan se fit apporter deux pistolets superbes, fabriqués à Londres, dont l'un étoit chargé et l'autre pas. Celui-ci fut présenté au pacha, qui en admiroit le travail et la beauté, lorsque le farouche amiral, armé de l'autre, le déchargea à bout-portant sur sa victime, qui tomba grièvement blessée. Son fils dénaturé l'acheva!!!

Cet exécrable parricide valut à Mohammed-Yousouf le grade de kiaya-bey, ou vice-amiral; et la tête sanglante de celui qui avoit recueilli sa jeunesse fut envoyée à Constantinople, chargée de l'ignominie d'une défaite qu'un autre avoit essuyée. Ce fut, dit-on, peu d'années après l'accomplissement de ce crime, que la protection du capitan-pacha et des intrigues de sérail portèrent Mohammed-Yousouf au poste éminent de vice-roi d'Égypte.

son chemin. Ce digne officier avoit conquis son grade à la pointe de son épée; et on citoit entre autres à l'armée sa conduite mémorable à l'affaire de Lincelles, en 1794, où à la tête du quatorzième régiment d'infanterie de ligne il avoit repoussé des forces triples des siennes, faisant preuve sur le champ de bataille d'autant d'intrépidité que de sang-froid.

CHAPITRE XIX.

Départ de l'auteur de Boulac pour Alexandrie. — Détails sur cette ville et ses environs. — Mésintelligence entre les Anglais et les Turcs. Ces derniers sont chassés de la ville. — Symptômes de peste dans plusieurs corps de l'armée. — Dépêches arrivées d'Angleterre, ensuite desquelles un aide-de-camp du général en chef est expédié au Caire. — Quelques mots sur les mamlouks après leur départ de Gyzeh. — Réflexions sur l'état actuel de l'Égypte et le pacha qui la gouverne. — L'auteur quitte l'armée pour se rendre en Angleterre.

Je quittai Boulac le 24 mai dans la matinée et m'embarquai sur le Nil, avec quatre de mes camarades qui avoient obtenu des congés du général Baird pour retourner en Europe. Mon service dans l'état-major de l'armée de l'Inde ayant cessé, je ne songeai plus qu'à me rendre à Alexandrie, où étoit campé mon régiment sur le point de quitter l'Égypte pour aller tenir garnison à Gibraltar. Nous descendîmes le Nil jusqu'à Rahmânieh, où nous débarquâmes le 28, pour gagner ensuite par Damanhour la place d'Alexandrie.

Le major Moore, qui commandoit en second

la cavalerie de l'armée, étoit cantonné dans cet endroit; il nous envoya des chevaux et des chameaux. Nous arrivâmes à Damanhour le 29 à une heure de l'après-midi. Les officiers du vingt-sixième dragons nous y reçurent avec la plus grande cordialité. La peste malheureusement venoit d'y commencer ses ravages, et l'on avoit donné des ordres pour faire camper les troupes hors de son enceinte.

Le 30, au matin, nous continuâmes notre route vers Alexandrie, où nous arrivâmes le lendemain à midi. Nous avions longé pendant une grande partie de notre marche l'ancien canal (alors à sec) qui jadis conduisoit les eaux du Nil de Rahmânieh à Alexandrie, et nous traversâmes sur un pont de bateaux la coupure faite par l'armée anglaise après la bataille du 21 mars. Cette coupure avoit été pratiquée pour empêcher les eaux du Nil d'arriver à Alexandrie, occupée à cette époque par une garnison française. La mer ayant fait en cet endroit une brèche considérable avoit inondé une partie du désert, et s'étoit ainsi réunie au lac Maréotis, qui formoit alors une nappe d'eau de plusieurs lieues d'étendue. Ce canal a depuis été reconstruit par le vice-roi Méhémet-Aly, sous

la direction d'ingénieurs français; ouvrage immense, qui coûta au pacha des sommes énormes, et que le commerce d'Alexandrie dut regarder comme un grand bienfait, puisqu'il rétablit une communication sûre entre cette ville et le Nil, en écartant les dangers que faisoit courir aux bateaux et aux djermes la barre qui se trouve placée à l'embouchure de Rosette.

La garnison anglaise qui occupa Alexandrie après le départ des troupes françaises éprouva à son tour les conséquences de la mesure que l'on avoit prise pour empêcher les eaux du Nil d'y arriver. Ce fleuve bienfaisant ne remplissoit plus les citernes de la ville; l'eau fournie par les puits étoit saumâtre : celle que nous parvenions à obtenir des djermes qui venoient de Rosette étoit la seule dont on pût faire usage. Les jardins délicieux qui faisoient autrefois l'ornement d'Alexandrie, n'étant plus fertilisés par le limon que laissoient les eaux dans les réservoirs et dans le canal, étoient devenus presque aussi arides que le désert qui les borde.

Fondée jadis par le conquérant macédonien, qui avoit deviné en homme de génie les avantages de sa position et conçu l'espoir de la

rendre le centre du commerce du monde, la ville d'Alexandrie s'élève sur une langue de terre longue et étroite, entre la mer et le lac Maréotis, avec lequel elle communique par le canal de Cléopâtre, qui lui fournit à-la-fois l'eau nécessaire à sa subsistance et facilite son commerce avec l'intérieur. Mais cette ville si célèbre dans l'antiquité, lorsque pendant trois siècles d'une prospérité toujours croissante la cour brillante des Lagides la voyoit chaque jour s'étendre et s'embellir, n'est plus aujourd'hui que l'ombre d'elle-même : ses rues sans pavé sont étroites et tortueuses, ses maisons basses et mal-saines, ses édifices publics mesquins et de mauvais goût; et après avoir, au rapport de Diodore de Sicile, renfermé une population de trois cent mille hommes de condition libre, outre un nombre au moins double de femmes et d'esclaves, elle ne compte plus aujourd'hui que quinze à vingt mille habitans.

Alexandrie se divise en vieille et nouvelle ville. La première est beaucoup plus étendue que l'autre. Elle est en partie environnée de murailles d'architecture arabe, flanquées de tours. On évalue leur circonférence à deux lieues; mais l'espace qu'elles renferment ne

forme qu'une petite partie de l'ancienne ville des Ptolémées, dont on aperçoit les ruines éparses sur une superficie trois fois plus considérable. Le pied du voyageur heurte ici à chaque pas des débris de monumens et des restes de fondations actuellement au niveau du sol; tout offre aux yeux les traces d'une affreuse destruction; et dans ces sables brûlans jadis couverts de tant d'édifices, rien ne s'élève plus aujourd'hui que quelques dattiers d'une végétation décrépite, ou quelques colonnes isolées muets témoins d'une splendeur qui n'est plus (1).

Parmi les débris antiques qui frappent plus particulièrement les regards, est la colonne dite de Pompée, que plusieurs voyageurs considèrent comme le morceau d'architecture le plus parfait qui existe dans ce genre, et dont la hauteur s'élève à près de cent quinze pieds:

(1) Le chef arabe (Amrou-ben-Aas) qui s'empara d'Alexandrie manda à son souverain qu'il y avoit trouvé quatre mille palais, quatre mille bains, quatre cents cirques et douze mille jardins. La célèbre bibliothèque que le farouche Omar ordonna à son lieutenant de livrer aux flammes comptoit près de sept cent mille volumes, dont la perte, à jamais déplorable, afflige encore aujourd'hui le monde lettré.

on remarque ensuite les deux obélisques vulgairement appelées aiguilles de Cléopâtre, dont l'une est encore debout et l'autre renversée. Quoiqu'elles aient toutes deux plus de cinquante pieds de hauteur, sur environ sept de large à leur base, elles sont formées cependant d'un seul bloc de granit. On a conjecturé qu'elles ornoient jadis l'entrée du palais des Ptolémées, dont on voit les ruines près de là.

Des constructions d'un autre genre, mais non moins admirables, attirent également l'attention : ce sont les catacombes, ou grottes jadis taillées dans le roc pour servir de sépulture à des générations tout entières que la mort a successivement couchées dans ces lieux. Elles commencent à l'extrémité de la vieille ville et s'étendent à une grande distance le long de la côte. Quant au célèbre phare que l'antiquité avoit mis au nombre des merveilles du monde, c'est aujourd'hui un château appelé *Pharillon*, qui sert de point de direction aux bâtimens qui entrent dans le port.

La langue de terre sur laquelle Alexandrie est bâtie a près d'une lieue de longueur. Sur chacune des deux rives de cette pointe se trouve un port. Celui de l'ouest, ou le vieux port,

n'étoit pas fréquenté des Européens avant l'arrivée des Français en Égypte (1). L'entrée en est étroite et difficile ; mais une fois franchie, le bassin peut recevoir les plus gros vaisseaux, et la pointe dite *des Figuiers*, par sa position, les y abrite contre les vents du nord et du nord-ouest. Les habitans d'Alexandrie avoient autrefois sur ces bords des maisons de plaisance et des jardins délicieux, qu'ils rendoient très-productifs par le limon qu'ils tiroient du canal et des citernes de la ville. Ce coin de terre est aujourd'hui encore renommé pour la chasse des oiseaux de passage, qui viennent s'y reposer en grand nombre, sur-tout au commencement de l'hiver, lorsqu'ils quittent les côtes d'Europe pour chercher un climat plus chaud. Un-

---

(1) La raison pour laquelle les Turcs en avoient constamment interdit l'entrée aux chrétiens étoit sans doute la proximité de leurs sérails, situés de ce côté. Quels avantages la flotte française n'eût-elle pas retirés de cette rade sûre et spacieuse, si à son arrivée sur les côtes d'Égypte elle s'y fût sur-le-champ embossée ? Que Nelson eût tardé deux jours de plus à paroître, et il y eût trouvé l'amiral français dans une position inexpugnable : les désastres d'Aboukir n'avoient pas lieu, et la fortune de la France triomphoit : mais quand Nelson parut, il n'étoit plus temps !!!

souvenir historique se rattache à ces lieux : c'est ici, dit-on, que Marc-Antoine, fuyant devant la fortune d'Octave, vint demander asile à Cléopâtre après la bataille d'Actium ; c'est dans la tour célèbre qui s'élève sur ce rivage que le vieux triumvir se donna la mort pour échapper aux fers du vainqueur.

De l'autre côté à l'est est le nouveau port, qui est plus à découvert que l'ancien, exposé aux vents de l'est et du nord, et qu'un grand nombre d'écueils rend assez dangereux. Il est défendu par les forts du grand et du petit phare. Pendant mon séjour à Alexandrie, ce port étoit rempli de bâtimens marchands de diverses nations, mais principalement turcs, autrichiens et ragusains ; le vieux port, au contraire, étoit presque exclusivement occupé par les vaisseaux de guerre turcs et anglais, ainsi que par nos bâtimens de transport.

La population d'Alexandrie, comme celle du du Caire, est un mélange d'Arabes, de Turcs, de Coptes, de Juifs, et de quelques marchands européens qui y font un commerce très-lucratif.

Les communications avec Rosette sont continuelles ; chaque jour voit arriver de cette ville une multitude de djermes chargées des produits

de l'Égypte, et réparties aussitôt sur les bâtimens marchands qui fréquentent ce port.

Les environs d'Alexandrie à l'époque de mon séjour étoient infestés par des hordes de Bédouins, dont le voisinage n'est jamais sans danger. Nous fûmes deux fois obligés, pour les maintenir dans le respect, d'avoir recours à des démonstrations hostiles; mais heureusement la menace suffit seule pour les intimider.

Ces environs sont riches en vestiges des temps passés : on y remarque principalement les ruines de Canope, et des restes des bains de Cléopâtre, aujourd'hui presqu'entièrement recouverts par les eaux : de magnifiques colonnes sont couchées sous les vagues, qui semblent en quelque sorte se plaire à se rouler sur ces nobles débris.

On trouve également enfouies sous le sol une grande quantité de médailles et de pierres antiques gravées : les habitans en font un objet de commerce, qu'ils cherchent souvent à rendre plus lucratif encore par la vente d'imitations plus ou moins parfaites, au moyen desquelles ils exploitent la crédulité ou l'ignorance des étrangers.

Le Protée du règne animal, le caméléon, si

curieux pour l'étonnante propriété dont il est doué de prendre la couleur des objets dont il approche, abonde dans les sables d'Alexandrie. Le désert y fourmille aussi de *jerboas* ou *rats de Pharaon*. Le jerboa est un petit animal fort joli, et dont les yeux noirs placés à fleur de tête ont un éclat vraiment remarquable. Sa queue longue et pelée et qui se termine en brosse noire et blanche, sa robe d'un gris foncé, sa tête et ses oreilles rondes bordées de blanc, le distinguent encore moins des autres individus de l'espèce que l'extrême brièveté des pattes de devant comparativement à celles de derrière, disproportion qui oblige l'animal à ne se mouvoir que par sauts et par bonds.

Depuis notre arrivée à Alexandrie l'armée avoit constamment joui de la meilleure santé, lorsque des symptômes de peste se manifestèrent tout-à-coup dans la ville, et vinrent jeter l'effroi dans nos rangs. Des dispositions furent aussitôt prises pour nous préserver de ce fléau. On prescrivit aux régimens de ligne de camper à une certaine distance les uns des autres, et de s'interdire avec les habitans toute communication inutile : la cavalerie, cantonnée dans les environs de Damanhour, où la contagion sévissoit avec

plus de rigueur, reçut l'ordre de s'éloigner du foyer de l'infection en se rapprochant de la mer: des injonctions sévères intimèrent aux soldats de ne conserver d'effets que le strict nécessaire, et de se baigner deux fois par jour dans le lac Maréotis. Ces sages mesures arrêtèrent les progrès du mal, mais elles ne purent l'empêcher de faire quelques victimes dans le dixième de ligne dont je faisois partie : on se vit alors forcé, pour l'extirper dans sa racine, d'isoler entièrement ce corps, et on l'envoya faire quarantaine *aux Ruines,* en avant des lignes, sur la route d'Aboukir.

Ce moment de crise étoit enfin passé, lorsque le général en chef, lord Cavan, informé de la signature du traité de paix d'Amiens, et jugeant bien que l'armée anglaise ne séjourneroit plus long-temps en Égypte, permit aux Turcs de prendre possession d'une partie des forts, ne se réservant que celui dit *Caffarelli,* qui commande la ville, et le fort *Triangulaire*, situé à l'ouest d'Alexandrie. En même temps, un vaisseau turc de 80 canons et quelques frégates sous les ordres du capitan-bey vinrent s'amarrer dans le vieux port.

Cependant le temps se passoit, et l'ordre du

départ n'arrivoit point; nous étions déjà à la mi-juin : les Osmanlis s'impatientoient, et la mésintelligence devint enfin si vive, que le général crut nécessaire de prendre des mesures de précaution. Il rappela le dixième régiment, qui vint camper sur la place d'armes, pour contenir cette milice turbulente et réprimer, au besoin, son insolence.

Sur ces entrefaites, quelqués-uns de nos factionnaires furent tués et d'autres insultés à leurs postes. Le dixième prit les armes : mais les coupables se cachèrent, et il nous fut impossible de les atteindre.

Lord Cavan envoya alors chez Churchid aga, qui commandoit les troupes turques, pour lui signifier qu'il eût à punir les coupables, si non qu'il expulseroit de la place tous les Osmanlis. L'aga intimidé promit satisfaction : deux Turcs furent en effet arrêtés, condamnés à être étranglés, et exécutés sur-le-champ. C'étoient deux janissaires à turban vert, coiffure qui, comme on sait, est la distinction exclusive des musulmans qui ont fait le pélerinage de la Mecque et visité le tombeau du prophète, ou qui appartiennent à la famille d'Aly. Leur exécution, jugée impie, devint le signal d'une

révolte parmi les Osmanlis, qui se crurent insultés par le supplice de vrais croyans immolés aux manes de quelques vils chrétiens, et ils jurèrent d'en tirer vengeance.

Ces furibonds, en effet, attaquèrent à l'improviste ceux de mes camarades qui assistoient d'office avec moi à cette exécution militaire, et nous n'eûmes que le temps de nous réfugier en toute hâte auprès de nos régimens, qui prirent immédiatement les armes. On donna l'ordre de chasser les Turcs de la ville, et cet ordre fut effectué au moment même; mais nous perdîmes de nouveau dans cette occasion deux soldats, qui furent assassinés par les fuyards. Les Turcs une fois expulsés n'eurent plus la permission de rentrer dans la place, et nous en restâmes les tranquilles possesseurs.

Le 20 janvier, un conseil de guerre, dont je fus nommé juge instructeur, eut ordre de s'assembler pour juger un capitaine de navire turc qui, étant entré dans le vieux port avec la peste à son bord, n'en avoit pas fait la déclaration. Des cadavres que cet officier avoit fait jeter à l'eau depuis son arrivée furent trouvés sur la côte, et le crime ayant été prouvé, on condamna le capitaine à être fouetté publiquement

dans le marché ou bazar de la ville. Ce misérable n'échappa à la peine de mort qu'il avoit si justement encourue, que parce qu'un heureux hasard permit qu'aucun habitant ne perdît la vie par suite de son abominable conduite.

Le 3 août, lord Cavan reçut d'Angleterre des dépêches qui nécessitèrent l'envoi d'un de ses aides-de-camp au Caire. On proposoit de nouveaux moyens de conciliation dans l'affaire des beys; mais il étoit trop tard : le vice-roi ne voulut rien entendre.

Cependant les mamlouks, attaqués par les Turcs, les avoient repoussés avec perte jusqu'à Gyzeh. Aussitôt que les beys apprirent que les Anglais cherchoient encore à entamer de nouvelles négociations en leur faveur, ils se retirèrent, signifiant aux Osmanlis que tant qu'il y auroit quelque espérance d'arrangement ils ne commettroient pas d'hostilités; mais dès qu'ils surent que toute négociation étoit rompue, ils revinrent sur leurs pas.

Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, dans l'impossibilité de réparer les pertes qu'ils éprouvoient, ces braves se virent forcés de se replier devant des forces sans cesse renouvelées et chaque jour plus nombreuses, et de gagner la haute

Égypte, d'où le petit nombre de ceux qui échappèrent au tranchant du sabre se réfugièrent en Nubie, où ils errent encore aujourd'hui, objet de pitié plutôt que de crainte pour leurs farouches ennemis. Mon pauvre ami Sélim fut un de ceux qui succombèrent, et je le regrettai sincèrement.

Les ordres que nous attendions chaque jour pour notre départ n'arrivant point assez tôt au gré de mes desirs, et le soin de mes affaires exigeant ma présence en Angleterre, je me résolus à devancer le départ de l'armée en demandant un congé, que j'eus le bonheur d'obtenir.

J'allois donc quitter, pour ne la plus revoir, cette terre classique d'Égypte, si célèbre dans les annales de l'histoire et aujourd'hui si déchue. Je laissois sous le joug des barbares ce sol illustré par tant de souvenirs, dont les monumens, témoins indestructibles de sa gloire, étonnent encore les yeux après quarante siècles de durée, et qui doivent frapper d'une admiration égale les générations à venir. Involontairement plongé dans les tristes pensées de cette décadence des choses humaines auxquelles tout me rappeloit autour de moi, je me demandois si notre vieille Europe, si fière de sa civilisation,

devoit offrir un jour un triste et nouvel exemple de ces révolutions politiques qui ébranlent les empires jusque dans leurs bases, et les effacent du livre de vie pour ne laisser après eux qu'un vain nom : je me demandois s'il viendroit un temps où, sur les lieux occupés par tant de cités florissantes, le voyageur surpris de ne rencontrer que des ruines les interrogeroit en vain pour les reconnoître; si le même œil affligé du triste spectacle des champs où s'élevoient Memphis et Palmyre ne retrouveroit plus sous d'autres parallèles que les mêmes restes d'une même grandeur!

Peu d'années avant l'époque où le douloureux tableau de l'Égypte moderne me portoit à ces réflexions, lorsque je quittai la France gémissant sur ses maux, la tourmente terrible qui la bouleversoit alors auroit pu me faire craindre pour elle la réalisation prochaine de ces chances d'une épouvantable destruction. Au dedans, la chûte d'un trône, un roi disparoissant dans la tempête, une famille auguste exilée, tout un peuple se décimant lui-même; la barbarie et le fanatisme soufflant sur les monumens des arts, l'impiété sur ceux de la foi; au dehors, des armées formidables marchant en masse vers un même

but, le démembrement du territoire....... cet effrayant tableau d'une société qui s'écroule pouvoit prêter aux appréhensions les plus lugubres une funeste probabilité. Mais la divine providence veilloit encore sur la monarchie de S. Louis. Un homme devoit se trouver, instrument involontaire de ses desseins, qu'il ne feroit qu'accomplir. La France, arrachée par lui aux mains qui la perdoient, devoit renaître de ses cendres pleine de force et de vie; et tandis qu'entraîné lui-même vers le terme mystérieux de sa course il préparoit les voies à un meilleur ordre de choses, le prince légitime méditoit dans l'exil les lois régénératrices et tutélaires qui devoient sauver la patrie et immortaliser son retour.

A la veille de quitter pour jamais cette vieille Égypte où je venois de passer quinze mois entiers, j'emportois avec moi le regret, non pas de me séparer d'elle (un séjour prolongé rend la chose impossible), mais de l'abandonner à des mains si peu faites pour la relever de sa chute et la replacer au rang honorable qu'elle devroit occuper parmi les nations.

Dans les pays où le régime du sabre constitue l'unique forme de gouvernement, où la volonté

d'un seul homme dispose du sort de tous, où les besoins et les plaintes des sujets restent sans soulagement comme sans organe, dans ces pays toute industrie doit s'éteindre et toute civilisation s'arrêter. Les plaines fertiles du Nil se couvrent en vain chaque année des moissons les plus riches, ces dons de la terre ne profitent point à ceux qui les ont provoqués par leur travail; des collecteurs avides s'en emparent au nom du prince, propriétaire né du sol qu'il exploite à son gré.

Pour soutenir à la longue un tel état de choses, on conçoit l'intérêt qu'a le despote d'entretenir le peuple dans l'ignorance, qui seule lui répond de sa soumission. Si quelque idée de propriété et de justice parvenoit tout-à-coup à l'éclairer, si le *fellah* laborieux qui sème s'avisoit de vouloir aussi récolter, et que les avantages de l'ordre légal commençassent à frapper ses yeux, de ce jour tariroient pour le maître les sources qui grossissoient ses richesses, et le règne de l'arbitraire auroit passé.

Il seroit bien difficile sans doute, d'assigner une époque quelconque à ce mouvement dans le moral d'un peuple qu'une longue habitude de l'esclavage semble avoir endormi sous le joug;

mais, pour être indéfiniment ajournée, une telle chance n'est pas inadmissible, et plusieurs causes étrangères peuvent contribuer à la réaliser. Ce qu'une spontanéité soudaine et imprévue a fait dans les champs de la Grèce, une impulsion semblable peut le faire dans les plaines du Nil, et qui nous dit où doit s'arrêter la décadence qui menace l'empire du croissant? L'Orient, si longtemps stationnaire, résistera-t-il seul et sans terme aux secousses qui ébranlent les deux mondes; et ne voyons-nous pas déjà deux puissances rivales s'avancer à pas de géant dans son sein? Le Bas-Empire est tombé sous des mains moins puissantes que celles qui s'apprêtent à le venger, et, dans les vues de la divine providence, les calculs de la politique humaine peuvent servir à préparer le triomphe de la religion de Jésus-Christ.

Quels que soient au reste ses desseins, qu'apparemment elle se chargera bien seule d'accomplir, l'Égypte de nos jours n'est déjà plus celle dont le triste spectacle, au commencement de ce siècle, a si souvent affligé mes yeux. Ce n'est pas toutefois que la forme de son gouvernement ait changé : le cimeterre est toujours le seul code qui la régisse, mais du moins il

n'est plus dans des mains sanguinaires, et s'il sort encore du fourreau, il n'abat que des têtes coupables.

Et à Dieu ne plaise que je flétrisse de ce nom celles des malheureux Hellènes qui tombent victimes de la politique égyptienne, complaisante obligée de la politique du divan; je ne parle ici que des actes du pacha dans l'exercice intérieur de son pouvoir. Mais si le pays est encore sans institutions, les vues élevées de l'homme qui la gouverne y suppléent en partie, et l'impartialité doit des éloges à l'ensemble de son administration. Une armée régulière levée et disciplinée, une marine créée, des établissemens publics fondés, des manufactures établies, le canal de Cléopâtre reconstruit, des relations commerciales nouées avec tous les peuples, une protection efficace accordée aux voyageurs européens, les limites du territoire reculées jusqu'au delà du dixième parallèle, voilà ce que le vice-roi actuel a fait en Égypte, et ses titres à une juste célébrité.

Que les philantropes européens l'appellent barbare et impie parce qu'il emploie ses armes contre la Grèce chrétienne qui aspire à l'indépendance, c'est se laisser entraîner par le

zèle et se refuser à l'équité. Dans sa double qualité de musulman et de Turc, la guerre que Méhémet-Aly fait aux Grecs, révoltés contre l'islamisme et contre la Porte, peut être à ses yeux doublement sacrée, en supposant même qu'elle ne soit pas pour lui une nécessité politique qui dérive de sa position.

Sans doute l'humanité doit gémir sur l'effusion de sang généreux qui abreuve en ce moment le sol de la Grèce; les souvenirs qui s'attachent à cette terre du génie, sa régénération commencée, la noble cause qu'elle voit défendre, tout est fait pour lui concilier nos vœux: mais la commisération qu'elle excite ne doit pas pour cela nous rendre aveugles, et il seroit injuste de peser ses ennemis à la balance que nos affections font pencher.

Vers le milieu du mois de septembre, une occasion favorable s'offrant pour mettre à la voile, je m'embarquai enfin pour l'Angleterre, où j'arrivai heureusement, après avoir touché à Malte et à Gibraltar.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

AVANT-PROPOS . . . . page j

CHAPITRE I.er 1

Départ de l'auteur pour l'Inde. — Il s'embarque sur le vaisseau de la compagnie *le Cuffnells.* — Rencontre d'une escadre française. — *Le Cuffnells* touche en entrant dans le Tage. — Arrivée dans l'Inde.

CHAPITRE II 12

De l'Inde. — Coup d'œil général sur ce pays. — Description géographique actuelle de l'Hindoustan. — Accroissemens de la puissance anglaise. — Des causes qui ont amené les événemens de la guerre avec Tippoo-Saïb. — Compagnie des Indes. — Affaires intérieures de son gouvernement. — Des forces militaires de l'Inde. — Composition de l'armée. — Détails sur les Cipayes.

CHAPITRE III 38

Sensation que cause l'expédition française en Égypte. — Le gouvernement britanique prend ses mesures pour en empêcher le succès.

CHAPITRE IV 42

Description de Calcutta et du fort William. — Costumes, mœurs, usages, &c. des habitans. — Ordres du gouvernement pour les préparatifs d'une expédition secrète. — Départ de l'expédition. — Détails sur l'île de Sagor. — La flotte part pour Trinquemale. — Particularités sur Ceylan.

CHAPITRE V. . . . .*page* 57

Description de Trinquemale et de ses baies. — Aperçu de l'île de Ceylan. — Choses remarquables. — Forces anglaises dans l'île. — Le colonel Wellesley vient prendre le commandement de l'expédition. — La flotte reçoit enfin l'ordre d'appareiller et de se rendre à Point-de-Galle, au sud de l'île.

CHAPITRE VI. 86

Description de Point-de-Galle. — Insalubrité de l'air. — Des canots de cette partie de l'île. — Productions de la côte, et en général de Ceylan.

CHAPITRE VII. 100

Détails sur la pêche des perles. — Tableau qu'offre la côte pendant la durée de cette pêche. — L'expédition reçoit des renforts de Bombay. — Ordre de départ pour la côte de Malabar.

CHAPITRE VIII. 111

La flotte longe la côte de Malabar. — Ordres reçus à la hauteur de Cochin. — Départ de Bombay.

CAAPITRE IX. 116

L'expédition apprend enfin sa destination. — Préparatifs de départ. — Départ de Bombay. La flotte met à la voile pour la mer Rouge.

CHAPITRE X. 121

La division double le cap Guardafui et entre dans le golfe d'Arabie. — Arrivée à Moka.

CHAPITRE XI. 126

Navigation dans la mer Rouge. — Arrivée à Geddah. — Jonction de l'expédition anglo-indienne avec celle partie du

cap de Bonne-Espérance. — Première nouvelle de l'arrivée en Égypte des troupes envoyées d'Angleterre.

CHAPITRE XII........................ 133

Départ de Geddah. — Arrivée à Kosseïr. — Description de cette ville. — Arabes nomades. — Préparatifs de l'armée pour traverser le désert.

CHAPITRE XIII........................ 141

L'armée se met en marche pour traverser le désert. — Description de cette marche et particularités qui s'y rapportent. — Citernes à seize milles de Kosseïr. — Puits de Moïlah. — Sources à trois lieues de Moïlah. — Puits de La Gytah. — Arrivée à Byr-Anbâr et à Keneh, sur le Nil. — Description de Keneh.

CHAPITRE XIV........................ 161

L'armée quitte Keneh. Une partie s'embarque sur le Nil, l'autre marche sur Girgeh. — Coup d'œil sur Fa-chout et ses environs. — Arrivée à Girgeh. — Description de cette ville. — Le détachement s'embarque pour le Caire. — Arrivée à l'île de Roudah, près du Caire.

CHAPITRE XV........................ 178

Du Caire et de ses environs.

CHAPITRE XVI........................ 198

L'armée reçoit l'ordre de partir pour Alexandrie. Un détachement reste à Gyzeh. — Quelques détails sur les incidens arrivés dans cette garnison jusqu'au 7 octobre. — Pyramides de Gyzeh. — Héliopolis.

CHAPITRE XVII........................ 205

Détails sur les Mamlouks et les beys, et leur prépondérance en Égypte. — Leur conduite lors de la conquête de ce pays

par l'armée française. — Les Turcs tentent de s'en défaire par trahison. — Massacre des mamlouks à Aboukir. — Conduite des Anglais dans cette occasion. — Relation de cette révolution.

CHAPITRE XVIII. 247

Les Turcs font une tentative inutile pour débarquer un corps de troupes à Gyzeh. — Nomination d'un vice-roi d'Égypte, et arrivée de ce personnage au Caire. — Départ du grand-visir. — Anecdote relative à un pestiféré. — Trait de probité d'un Arabe, et de reconnoissance de la part des beys. — Désertions nombreuses parmi les troupes de la garnison. — Nouvelles d'Europe annonçant la paix d'Amiens. — Une partie des troupes venues de l'Inde reçoit l'ordre du départ. — L'armée quitte l'Égypte pour s'embarquer à Suez.

CHAPITRE XIX. 264

Départ de l'auteur de Boulac pour Alexandrie. — Détails sur cette ville et ses environs. — Mésintelligence entre les Anglais et les Turcs. Ces derniers sont chassés de la ville. — Symptômes de peste dans plusieurs corps de l'armée. — Dépêches arrivées d'Angleterre, ensuite desquelles un aide-de-camp du général en chef est expédié au Caire. — Quelques mots sur les mamlouks après leur départ de Gyzeh. — Réflexions sur l'état actuel de l'Égypte et le pacha qui la gouverne. — L'Auteur quitte l'armée pour se rendre en Angleterre.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

ERRATA.

Page 42, ligne 4 du sommaire, et page 55, ligne 14 du texte, au lieu de *Sauger*, lisez *Sagor*.

Page 52, ligne 15, *oncles*, lisez *ongles*.

—— 89, ligne 3, *Je n'ai vu*, lisez *J'en ai vu*.

—— 92, ligne 10, *le cent*, lisez *le mille*.

—— 116, ligne 2 du sommaire, *Arrivée à*, lisez *Départ de*.

—— 156, ligne 3 du texte, *et les ongles*, lisez *et se teignent les ongles*.

Page 158, ligne 3, rétablissez la première syllabe du mot *forment*.

NOTE

POUR LE RELIEUR.

La Carte d'Égypte et partie de Mappemonde, à la fin du volume.

Subidar et Cipayes du Bengale, en regard de la *page 21.*

Costumes de Madras, cavalerie et infanterie, *page 22.*

Costumes de Bombay, *page 23.*

Grue à sac du Bengale, *page 49.*

Brahmes, ou prêtres indiens, *page 51.*

Scène de la danse du serpent, *page 72.*

Costumes de Ceylan, *page 73.*

Le Talipot, ou arbre à éventail, *page 74.*

Prêtres de Bouddah, *page 75.*

Vue de Colombo, avec une pirogue sous voile, *page 90.*

Chalias, ou Cannelliers, de Ceylan, *page 96.*

Perceur de perles, *page 107.*

Vue de la ville et du fort d'Aden, *page 121.*

Vue de Moka, *page 122.*

Fellah, ou paysan égyptien, *page 170.*

Costumes turcs, *page 178.*

Arabes bédouins, *page 184.*

Mamlouks, *page 206.*

Arnautes et cavalerie légère turque, *page 212.*

00032154

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015